U d'/of OTTAWA
39003001910511

10587

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

DOGME CATHOLIQUE

AMEN

SYNTHÈSE ET CONCLUSIONS

CARÊME 1890

DON
DE M. LE C. LAPOINTE
A
L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA
ANNEXE DE BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

APPROBATION DE L'ORDRE

—

Nous, soussignés, Maître en sacrée Théologie et Prédicateur général, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Conférences du T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE. — *Amen.* — *Synthèse et Conclusions.* — *Carême* 1890. — Nous les avons jugées dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. MARIE-JOSEPH OLLIVIER,
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :
FR. THOMAS BOURGEOIS.
Prieur provincial.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

DEC 18 1973

EXPOSITION

DU

DOGME CATHOLIQUE

AMEN

SYNTHÈSE ET CONCLUSIONS

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

CARÊME 1890

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

1890

R. RAOUL LAPOINTE

Seminaire d'Ottawa.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

uOttawa

LIBRARY ANNEX

BX
1752
.M62
1890

CENT TROISIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE L'INTELLIGENCE

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

CENT TROISIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE L'INTELLIGENCE

Amen!

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,
MONSEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

Lorsque je vous ai introduits dans le divin monument de la vérité qu'on appelle le Symbole de la foi chrétienne, le dogme catholique, nous en avons admiré l'ensemble[2]. De cette vue générale vous avez reçu une impression de respect qui, pendant dix-sept ans, a sou-

1. Étaient présents : Son Éminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, et Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise.

2. Cf. *Exposition*, première conf., *Vue générale du Dogme catholique.*

tenu votre religieuse attention dans l'étude des détails du sublime édifice de la parole de Dieu. Faisons aujourd'hui comme les visiteurs ravis qui, après avoir parcouru le temple auguste où nous sommes rassemblés, se recueillent encore une fois sur le seuil et résument, dans un dernier et profond regard, toutes leurs impressions, et préparons-nous à ce cri suprême de l'âme vaincue par la splendeur et la force de la vérité : *Amen !*

J'ai consacré, dans les premières années de mon apostolat, quarante conférences à l'explication du premier mot du symbole : *Credo*[1] ; je ne veux pas que le dernier mot soit trop jaloux, c'est pourquoi je lui demande, à la fin de ma carrière, une sorte de synthèse de tout mon enseignement.

Vous ne vous étonnerez pas, Messieurs, de voir reparaître, sous différents aspects, dans cette synthèse, les vérités que je vous ai exposées. Ces vérités, lumineuse manifestation de la science divine, dominent tout, pénètrent tout, attirent tout à elles, donnent à tout ce

1. Cf. Conférences conventuelles, *Introduction au Dogme catholique.*

qui reçoit leur empreinte un caractère de grandeur et de perfection qu'on ne peut obtenir de la nature. Tout doit chercher en elles sa consommation, tout doit leur dire : *Amen !* — *Amen* de l'intelligence, *Amen* du sens religieux, *Amen* du sens esthétique, *Amen* de la vie morale, *Amen* de la vie sociale, *Amen* de l'histoire humaine. — Voilà, Messieurs, le plan de cette année.

Chantons d'abord l'*Amen* de l'intelligence.

Le dogme catholique prévient les recherches de l'intelligence humaine, et l'affermit dans la possession des vérités fondamentales dont elle ne peut se passer et qu'elle peut connaître par ses propres forces.

Le dogme catholique grandit l'intelligence humaine, en la transportant dans les régions supérieures d'une science inaccessible à la nature.

Prévenue, affermie, grandie par le dogme catholique, l'intelligence humaine lui doit un assentiment, un *Amen* qu'elle ne peut lui refuser sans s'amoindrir et sans déchoir.

Développons ces propositions.

Éminentissime Seigneur,

Il y a quatorze ans, lorsque je saluai votre bienvenue dans ce diocèse, je remerciais le Vénérable Cardinal Guibert de vous avoir choisi pour successeur, et je le priais de vous traiter comme le prophète Élie avait traité son disciple Élisée, de ne pas partir sans vous laisser son esprit et son manteau.

Il vous a laissé l'un et l'autre, et aussitôt arrivé là-haut, il a obtenu que le manteau ne changeât pas de couleur : ce dont je le bénis de toute mon âme, car nulle part ce grand honneur ne pouvait être mieux placé [1].

1. Mgr Richard, archevêque de Paris, a été promu au cardinalat dans le courant de l'année 1889, après sa Station Quadragésimale.

I

Il est des questions que s'adresse d'instinct tout être raisonnable et auxquelles répondent des vérités fondamentales qui priment tous les *desiderata* de l'esprit humain. On a beau dire : — « L'objet immédiat de la science est le phénomène qui tombe sous les sens, le phénomène conduit à la loi, et quand la loi est constatée la science est faite. Elle ne doit pas sortir des rivages de l'expérience, et se désintéresse des questions de causes, d'essence, de finalité auxquelles on ne peut répondre que par des hypothèses. » — L'instinct intellectuel est plus fort que les sens, les phénomènes, les lois, l'expérience ; et les plus acharnés positivistes eux-mêmes ne peuvent se défendre de répondre, à leur manière, à ces questions qui les pressent : — D'où venons-nous ? — Qui sommes-nous ? — Où allons-nous ?

La vérité sur ces questions n'est pas une vérité innée qui brille et se manifeste subi-

tement, dans l'intime de notre être, à l'heure où s'éveille la raison humaine ; il faut la chercher. Mais, qui donc est capable de la chercher ? Qui donc, en la cherchant bien, est sûr de la trouver sans retard ? J'aperçois, çà et là, de nobles esprits qui font profession d'aimer la sagesse et se préoccupent des questions fondamentales dont l'intelligence humaine demande avec impatience la solution ; mais, quand ils devraient être satisfaits, ces nobles esprits ne sont pas le genre humain qui, tout entier, veut des réponses promptes et faciles à ces trois questions : « D'où venons-nous ? — Qui sommes-nous ? — Où allons-nous ? »

Saint Thomas a bien dit : « Le vrai est l'objet propre et connaturel de l'intelligence : *Verum est objectum proprium et connaturale intellectus.* » Et cependant, il y a des vérités, ce sont les plus importantes et les plus hautes, que l'homme aurait peine à connaître si elles étaient abandonnées aux investigations solitaires et individuelles de la raison. Combien dont la tête trop faible ne peut supporter la fermentation laborieuse des idées et de la réflexion ! Combien portent le fardeau lourd

et malsain d'une chair qui leur interdit toute application ! Combien n'ont à leur service qu'un organisme fragile ou appauvri ! Combien sont empêchés par les impuissances du sexe et de l'âge ! Ajoutez à cela les sollicitudes de la famille, les accablements du travail matériel, la préoccupation des affaires, la mollesse, l'indolence, les passions, enfin tout ce qu'il faut pour supprimer les loisirs, l'attention, la tranquillité, la paix intérieure nécessaires à la recherche de la vérité [1].

S'il est vrai, Messieurs, que le genre humain,

1. A fructu studiosæ inquisitionis, qui est veritatis inventio, plurimi impediuntur tribus de causis : quidam siquidem propter complexionis indispositionem, ex qua multi naturaliter sunt indispositi ad sciendum.... Quidam impediuntur necessitate rei familiaris ; oportet enim esse inter homines aliquos, qui temporalibus administrandis insistant, qui tantum tempus in otio contemplativæ inquisitionis non possent expendere.... quidam autem impediuntur pigritia.....

Illi qui ad prædictam veritatis cognitionem vel inventionem pervenirent, vix post longum tempus pertingerent tum propter hujusmodi veritatis profunditatem.... tum propter hoc quod tempore juventis, dum diversis motibus passionum anima fluctuat, non est apta ad tam altæ veritatis cognitionem, sed in quiescendo fit prudens et sciens. (S. Thom., *Cont. Gent.* lib. I, cap. IV.)

en masse, n'a ni le pouvoir de chercher, ni le temps d'attendre qu'on trouve pour lui les vérités dont il a besoin pour se rendre compte de son origine, de sa nature, de ses destinées, il faut que ces vérités lui soient enseignées au moment même où il commence à vivre de la vie intellectuelle.

Or, le dogme catholique vient au-devant de l'intelligence humaine, prévient ses questions et lui dit : — Ecoute ! La source de tout être et de toute vie c'est Dieu, le Créateur tout-puissant que personne n'a fait et qui a fait toutes choses. Le monde immense qui renferme tous les êtres, les visibles et les invisibles, est l'ouvrage de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté. Toi-même, ô homme, tu es son chef-d'œuvre, car il a mis en toi, plus qu'en toute autre chose, son image et sa ressemblance. Sous ton enveloppe corporelle, faite de main divine, vit un souffle divin, esprit comme Dieu, intelligent comme Dieu, immortel comme Dieu. Et la patrie de ton immortalité, ce n'est pas la terre où tu passes, mais le ciel où tu dois être fixé, où Dieu t'attend pour te combler, si tu sais t'en rendre digne, d'une éternelle

félicité. Tu veux savoir d'où tu viens? Tu viens de Dieu. — Tu veux savoir ce que tu es? Tu es l'image de Dieu. — Tu veux savoir où tu vas? Tu vas à Dieu.

Telles sont, Messieurs, les réponses du dogme catholique aux premières questions que s'adresse d'instinct tout être raisonnable. Pour les connaître, il n'est pas nécessaire de s'asseoir au pied de la chaire des docteurs, ni de compulser de lourds et savants traités. « Il y a un petit livre, dit un philosophe de ce siècle, épouvanté du vide laissé dans son âme par la perte de ses croyances chrétiennes[1], il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église; lisez ce petit livre, vous y trouverez la solution de toutes les questions posées par la philosophie, de toutes sans exception. Demandez au jeune chrétien d'où vient l'espèce humaine? Où elle va? Comment elle va? Demandez à cet enfant pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort? Comment le monde a été créé et à quelle fin? Comment

1. Jouffroy.

la terre a été peuplée? Si c'est par une seule famille ou par plusieurs? Pourquoi les hommes parlent plusieurs langues? Pourquoi ils souffrent? Pourquoi ils se battent les uns contre les autres, et comment tout cela finira? Origine de l'homme, origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, cet enfant n'ignore rien de tout cela..... Voilà ce que j'appelle une grande doctrine; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans solution aucune des questions qui intéressent l'humanité. »

Prévenue dans ses recherches et mise en possession par le dogme catholique des vérités fondamentales dont elle ne peut se passer, l'intelligence humaine se sent affermie dans la possession de ces vérités par le caractère même de l'enseignement qui les lui impose.

Je ne nie pas, Messieurs, que l'homme soit capable d'enseigner un autre homme et de lui apprendre les vérités qu'il a laborieusement acquises, mais je prétends, avec mon maître

saint Thomas, que l'affirmation dogmatique est ce qui convient le mieux à l'universelle diffusion des vérités premières et nécessaires dont je viens de vous parler. « Il est difficile, dit le grand docteur, que, dans les investigations rationnelles, il ne se mêle pas quelque erreur à la vérité, à cause de la faiblesse de notre intelligence et de l'intervention de l'imagination[1]. » S'il y a des principes évidents pour tout le monde, l'esprit humain peut aisément dévier dès qu'il s'éloigne de ces principes pour aller à la recherche de leurs conclusions. Quand il serait que tous les savants s'entendissent sur les questions d'origine, de nature et de destinée qui nous intéressent, il s'agit de savoir si tout le monde est capable de comprendre leurs démonstrations.

Eh bien, non, Messieurs. La masse du genre humain, qui n'a ni le temps, ni la capacité de chercher, n'a ni le temps, ni la capacité d'en-

1. Investigationi rationis humanæ plerumque falsitas admiscetur, propter debilitatem intellectus nostri et phantasmatum permixtionem. (*Cont. Gent.*, lib. I, cap. IV, n° 3.).

tendre, d'une manière profitable pour son intelligence, les élucubrations de la raison. Ni la raison enseignante ne peut avoir avec le peuple les fréquentes et longues entrevues qu'exige une démonstration de la vérité; ni le peuple, si docile qu'il soit, n'a la faculté de suivre ses arguments et d'en saisir la portée. Il faut, pour l'instruire, l'aborder par la voie courte et directe de l'affirmation dogmatique. Mais c'est ici, dit saint Thomas, qu'il se trouve embarrassé, car il voit les savants divisés sur les questions fondamentales dont la solution lui importe le plus[1]. Tels savants lui disent qu'on ne peut expliquer le monde sans une cause supérieure et sans un acte créateur; d'autres : que les dogmes nouveaux expliquent l'univers par des causes qui sont en lui[2]; que le principe le mieux assis de la philosophie naturelle est que le développement du monde se fait sans l'intervention d'aucun

1. Apud multos in dubitatione remanerent ea quæ sunt etiam verissime demonstrata, dum vim demonstrationis ignorant.. .. Cum videant a diversis qui sapientes dicuntur diversa doceri (*Cont. Gent.*, loc. cit.)

2. Littré, *Conservation, révolution, positivisme.*

être extérieur[1]. — Celui-ci affirme que Dieu est un pur esprit, une intelligence souveraine, une puissance indépendante, une nature parfaite, principe, type et fin de toute existence et de toute perfection; celui-là, que Dieu est mêlé à tous les êtres et qu'il en suit fatalement les infinies vicissitudes; celui-ci, que Dieu n'a jamais été; qu'il se fait tout doucement; un autre, que Dieu est un pur idéal, et qu'il n'est parfait qu'à la condition de ne pas exister. — Pour les uns, l'homme est, ici-bas, le couronnement de l'œuvre d'un Dieu créateur, un abrégé du monde, un composé harmonieux d'esprit et de matière, et son âme simple est comme une réduction de l'intelligence divine; pour les autres, l'homme est le produit d'une série de transformations, un composé de molécules organiques, et son âme n'est que la résultante des fonctions de la matière. — Le spiritualiste nous promet l'immortalité; le matérialiste prétend que tout finit à la tombe. « Car la science n'a pu constater un fait de vie

1. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1863.

quelconque après la mort[1]. » — Des homme graves nous enseignent que la félicité d l'autre vie consiste dans l'éternelle contem plation du vrai et du beau; des rêveurs nou condamnent à des transmigrations indéfinies

Est-ce assez de contradictions, Messieurs Et encore, j'en ai abrégé la nomenclatur Sollicité par ces affirmations discordantes l'esprit humain ne sait à qui dire *Amen;* bien loin de croire, comme on l'a prétend orgueilleusement, que « la philosophie est l dernière explication de toutes choses[2], » voit se vérifier autour de lui cette sentenc de l'Apôtre contre les sages de ce monde « *Semper discentes et nunquam ad scientia veritatis pervenientes*[3] : Ils étudient sans cess et n'arrivent jamais à la science de la vérité.

N'y aurait-il donc aucune affirmation dog matique capable d'éclairer l'intelligence hu maine sur les vérités fondamentales qu'el

1. Littré, op. cit.

2. « Ou la philosophie n'existe pas, ou elle est la de nière explication de toutes choses. » (Cousin, *Du vra* deuxième édit., 1854, p. 448.)

3. II Tim., cap. III, 7.

veut connaître, et de l'affermir dans la possession de ces vérités? — J'en connais une, Messieurs; c'est la nôtre. Elle se présente à l'esprit humain avec un double caractère d'unité et de stabilité qui impose le respect avant même qu'on sache d'où elle vient. Ce double caractère n'avait pas encore la force qu'il possède aujourd'hui lorsque saint Justin discutait avec les Grecs, ses anciens collègues en philosophie, et cependant il ne craignait pas de l'invoquer comme un argument sans réplique. « L'ignorance de vos maîtres sur les choses divines, disait-il, est suffisamment prouvée par leurs mutuelles dissensions. Les nôtres n'ont, pour ainsi dire, qu'une même bouche et une même langue; leur accord, soit entre eux, soit avec eux-mêmes, sur tous les points, est aussi parfait que ferme et inaltérable, bien qu'ils aient écrit en divers temps et en divers lieux[1]. »

Et pourquoi cette ferme et inaltérable unité,

1. Ἐπειδήπερ οὐδὲν ἀληθὲς περὶ θεοσεβείας παρὰ τῶν ὑμετέρων διδασκάλων μανθάνειν ἐστὶ δυνατὸν, ἱκανὴν ὑμῖν ἀπόδειξιν τῆς ἑαυτῶν ἀγνοίας διὰ τῆς πρὸς ἀλλήλους στάσεως παρεσχηκότων, ἀκόλουθον

Messieurs? Pourquoi les questions fondamentales d'origine, de nature et de destinée humaines changent-elles d'aspect, à chaque époque et en chaque pays, si l'on interroge la science? Pourquoi ne varient-elles pas quand on interroge les dépositaires du dogme catholique? Est-ce parce qu'il s'est rencontré des esprits éminents qui, au lieu de se livrer à des spéculations téméraires et hasardeuses, se sont appliqués, en remontant le cours des siècles, à recueillir la plus pure moelle des traditions de l'humanité? — Non, Messieurs. Notre affirmation dogmatique ne varie pas parce qu'elle est l'écho d'une parole qui n'est pas de ce monde. Cette parole s'est fait entendre à l'origine des siècles et au milieu des temps, et a été transmise, de génération en génération, comme par un téléphone sacré. C'est la parole même de Dieu, son Verbe par qui tout a été fait et dont l'Évangéliste a dit : « Il est la vraie

ἡγοῦμαι ἀνελθεῖν ἐπὶ τοὺς ἡμετέρους προγόνους..... ἀκολούθως καὶ συμφώνως ἀλλήλοις ἐδίδαζαν ἡμᾶς, καὶ ταῦτα ἐν διαφόροις τόποις τε καὶ χρόνοις τὴν θείαν ἡμῖν διδασκαλίαν παρεσχηκοτες.
(Justini, *Cohort. ad Græc.*, nº 8, P.P. Græc., éd. Migne.)

lumière qui illumine tout homme venant en ce monde : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*[1]. » Lumière du dedans, il crée les profonds instincts d'intelligence qui demandent la vérité ; lumière du dehors, il vient au-devant de l'esprit humain par l'affirmation dogmatique, et répond sans hésitation et sans obscurité à ses premiers et plus impérieux *desiderata*. Avant toute étude et au sortir de ses langes, l'humanité peut dire *Amen* à la lumière divine. Elle pourrait craindre de se tromper ou d'être trompée, si elle n'entendait que la voix de la raison sur les problèmes primordiaux dont elle veut avoir la solution certaine et la possession tranquille ; mais elle ne peut que répondre *Amen* à l'affirmation divine qui lui dit : « Tu viens de Dieu, tu ressembles à Dieu, tu vas à Dieu. »

1. Joan., cap. I, 9.

II

C'est un grand bienfait pour nous, Messieurs, d'être mis en possession et affermis dans la connaissance des vérités premières dont nous ne pouvons pas nous passer, par la voie courte et directe d'une affirmation divine à laquelle nous devons notre assentiment. A ce bienfait se joint l'inestimable honneur d'être transportés, par le dogme catholique, dans les régions supérieures d'une science inaccessible à la nature, d'une science qui grandit l'intelligence à ce point, que toutes les connaissances qu'elle peut acquérir par ses propres forces sont moindres, en comparaison des splendeurs surnaturelles qui l'illuminent, que les lumières d'emprunt, dont nous nous servons pour dissiper autour de nous les ombres, en comparaison du soleil qui inonde l'espace de ses rayons.

Je n'exagère rien, Messieurs, et vous allez

me comprendre, si vous voulez bien considérer quelques instants, avec moi, à la lumière du dogme catholique, les trois grands objets de notre connaissance : Dieu, l'homme et le monde.

Dieu, nous pouvons le connaître par les lumières de notre raison. Il nous révèle son existence et ses perfections dans l'existence et les perfections des créatures. Nous pouvons même affirmer, par voie de transcendance, qu'il est l'infini sur toute la ligne de l'être et de la perfection.

Mais, dussions-nous parcourir le monde et en sonder tous les replis, nous ne touchons pas encore les rivages de l'être divin, nous ne voyons pas clair dans l'infini ; il se laisse à peine entrevoir en un lointain immense, quand, à bout de forces, nous ne pouvons plus faire un pas vers lui. Si grand qu'il soit, le Dieu de la raison n'est, comme je vous l'ai dit, « qu'un être premier et nécessaire, orné de toutes les perfections, se suffisant pleinement à lui-même, donnant tout à des êtres dont la nature n'a rien de commun avec la sienne, et n'en recevant rien qui soit digne de lui ; monade silencieuse,

solitaire et stérile, éternellement condamnée dans son intimité à une vie égoïste. »

Mais, écoutez le dogme catholique : il nous ouvre les portes de l'infini et nous montre, dans l'admirable mouvement des processions divines, une pluralité mystérieuse où la vie s'épanche et se communique sans jamais tarir ni se diviser. Il n'y a qu'une nature divine, et dans cette nature trois personnes vivantes. « Ils sont trois là-haut, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus*[1]. » Le Père, qui ne naît de personne, et qui, pour s'exprimer et se manifester à lui-même, engendre un Fils égal en tout à son principe. Le Verbe éternellement engendré, prenant dans la substance même de son Père tous les traits de son Père, miroir vivant et substantiel, image animée de celui qu'il représente, splendeur de sa gloire, Lumière de lumière, subsistant éternellement dans le soleil de justice dont il est l'infini rayonnement. Le Père ravi du Fils qu'il engendre, le Fils ravi du Père qui l'a engendré ;

1. I Joan., cap. III, 7.

tous deux, dans leur mutuel ravissement, respirant l'amour, se donnant et s'unissant dans l'amour, mais un amour si puissant, qu'il subsiste comme eux et devient comme eux une personne vivante : l'Esprit-Saint, que les contemplateurs chrétiens de l'infini ont appelé la force perfective, en qui se consomme, sans jamais s'arrêter, le mouvement des processions fécondes de l'être divin, qui achève en Dieu la vie de famille, enlace, unit, retient captives l'une en l'autre les personnes divines, complète et affermit leur inexprimable et incommunicable félicité.— Ils sont trois ! — Nombre sacré qui ne rompt pas l'unité, car il n'apporte pas la quantité en Dieu, mais, comme il convient aux choses immatérielles, il est transcendant et exclut la solitude. — Ils sont trois ! — Aussi infiniment *mêmes* par la nature et la perfection absolue, qu'ils sont infiniment *autres* par leurs relations incommunicables et leurs propriétés personnelles. — Ils sont trois ! — Famille sainte, société d'amis, plus unis qu'aucune famille et aucune société par la ressemblance de nature et de traits, la communauté de nature et de biens. — Ils sont trois ! —

Chantant leur gloire et leur béatitude et s'envoyant de l'un à l'autre un cantique égal à leur perfection.— Ils sont trois! — Chacun est Dieu et il n'y a qu'un seul Dieu. — Ils sont trois! et ces trois ne sont qu'un : *Tres sunt... et hi tres unum sunt.*

Quelle lumière pour l'intelligence humaine, Messieurs! Elle pouvait conclure du spectacle de la vie universelle que Dieu, source de cette vie, est un être vivant; mais le dogme catholique va plus loin que cette froide et aride conclusion, il nous apprend comment Dieu vit. Grâce à cette connaissance suréminente, dit un savant évêque, « nous ne sommes plus réduits à nous réfugier dans le pyrrhonisme religieux, par la déplorable alternative ou d'admettre la pluralité des dieux, — par conséquent la pluralité des infinis, ce qui est absurde, — ou de croire à un Dieu indolent et endormi, à un Dieu écrasé par le poids d'une nature infinie, éternellement impuissante à produire autre chose que le fini[1]. » Nous ne sommes plus ten-

1. Cardinal Pie. *Troisième instruction pastorale sur les erreurs du temps.* Œuvres, tome V. p. 83.

tés de ne voir en Dieu qu'un idéal, parce que nous ignorons les évolutions de sa vie intime, ni de le confondre dans la masse mouvementée de l'univers pour lui donner de l'animation et de la vie. Evidemment, Messieurs, le Dieu du dogme catholique l'emporte sur le Dieu de la raison. Il se fait voir plus à fond : harmonie éternelle et infinie, il nous fait mieux voir l'harmonie de son ouvrage, et surtout l'homme marqué dans sa nature, sa vie, son âme, ses opérations intellectuelles du ternaire sacré que l'humanité religieuse a appelé le nombre parfait.

L'homme, vous pouvez analyser sa nature, décrire ses facultés, définir ses opérations, entrevoir sa destinée, et affirmer sa supériorité sur tous les autres êtres de ce bas monde. Mais il y a en lui des grandeurs que la raison ne peut ni découvrir, ni même soupçonner. L'image et ressemblance de Dieu dans sa nature est autre chose que cet esprit simple, intelligent et immortel qui le fait vivre, et cette autre chose ne se peut voir que dans la lumière de la révélation divine. L'homme, nous dit le dogme catholique, est un être surnaturel : c'est-à-dire,

Messieurs, que, dans le souffle échappé de ses lèvres, Dieu a mis son image et ressemblance, jusqu'à la participation de sa propre nature, jusqu'à la communication de sa propre vie; en un mot, Dieu a fait de l'homme un être divin.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit du mystère de la grâce, en étudiant l'homme et ses grandeurs. La grâce, c'est la présence intime de Dieu dans l'âme humaine, non pas une présence naturelle, nécessaire et due à toute créature, mais une présence surnaturelle, toute de bienveillance; non pas une présence naturelle qui n'ajoute rien à l'essence de l'être humain, mais une présence surnaturelle qui le transforme; non pas une présence naturelle qui laisse aux puissances de l'être leur activité propre et originelle, mais une présence surnaturelle qui les fait participer à la manière dont Dieu lui-même opère; non pas une présence naturelle qui donne l'être à la créature, mais une présence surnaturelle en laquelle Dieu lui fait don de son être, de sa nature et de sa vie. Par la grâce, en effet, Dieu devient la vie de l'âme, comme l'âme est la vie de la chair; toute la Trinité ha-

bite en nous, dit saint Thomas : le Père nous engendre, le Verbe nous épouse dans la lumière, l'Esprit-Saint nous donne l'onction de sa personne et le cachet de sa perfection. Dieu est là, et sa nature infinie, et l'inénarrable circulation de sa vie : *Deus ! Ecce Deus.*

C'est dans l'état de grâce, c'est-à-dire à l'état d'être divin que l'homme a été créé, et alors il était tellement pénétré de Dieu, tellement uni à Dieu, tellement fort de la force de Dieu que tous les appétits de sa nature lui étaient soumis et que son âme, s'emparant des éléments périssables de la chair, corrigeait ses tendances à la corruption et lui conférait l'immortalité.

Hélas! Messieurs, en présence de nos misères physiques et morales, sous les menaces de la mort qui moissonne chaque jour la pauvre humanité, vous vous demandez si cette grandeur native de l'homme n'est point un rêve. Non, ce n'est point un rêve. La doctrine catholique apprend et explique à la raison étonnée comment l'homme est déchu, comment il a été restauré et comment le dogme

de la Trinité s'épanouit en actions d'éclat dans l'histoire humaine. Un Dieu miséricordieux nous donne son Fils ; un Dieu obéissant apporte au monde sa doctrine et sa loi; un Dieu souffrant apaise la justice d'un Dieu offensé ; un Dieu immolé recouvre pour nous la grâce; un Dieu ressuscité achève en nous son œuvre de réparation en nous faisant don d'un Dieu, son éternel Esprit. Par notre régénération divine nous redevenons, dans le mystère de notre vie intime, l'être divin que nous étions à l'heure de notre création, tandis que l'incarnation du Verbe ajoute à notre grandeur native l'insigne honneur d'être, selon la chair, les frères d'un Dieu. Regardez l'homme à la lumière de ces dogmes divins, comme il est élevé au-dessus de cette pauvre petite créature que la raison s'efforce d'exalter ! Et, d'autre part, les perfections divines se révèlent avec tant d'éclat dans le mystère de cette grandeur surnaturelle, qu'il est impossible de mieux connaître Dieu à moins de le voir face à face.

Eh bien, Messieurs, c'est précisément cette vision que présage la grandeur surnaturelle de l'homme; il ne peut être ainsi élevé par

Dieu que pour une fin sublime. D'un autre côté, le dogme catholique affirme clairement et promet franchement cette fin. Laissant derrière lui la raison hésitante, qui ne peut répondre que par des suppositions timides au grave problème de nos destinées, il déchire d'une main hardie le voile de l'avenir et nous montre un ciel où, fixés dans l'éternel repos, nous contemplerons, dans la lumière même de Dieu, le mystère de sa vie intime, l'harmonie de ses perfections et les secrets de sa science ; un ciel où, l'amour se mesurant sur la vision, le bonheur sur l'amour, nous jouirons, sans nous lasser et sans crainte de déchoir, des délices de l'union divine qui se fera sentir à nos âmes; un ciel où tout doit concourir à nous béatifier : la variété infinie dans la parfaite unité, l'activité dans le repos, le progrès dans la plénitude, l'intimité profonde dans la multitude immense; un ciel vaste comme Dieu lui-même, où, possédés par lui, nous possèderons en lui tous ceux que nous aimons, et serons maîtres avec lui de tous les mondes transfigurés.

Les mondes! nous y sommes aujourd'hui

comme perdus. Nous n'en voyons des yeux de la science qu'une minime partie, et, quelles que soient les merveilles que nous découvrons chaque jour dans les êtres qui nous avoisinent, il nous est impossible de soupçonner l'éminente dignité dont Dieu les a mystérieusement revêtus. Mais le dogme catholique transporte l'intelligence humaine au delà des espaces créés, et à l'extrême limite où l'univers est le plus rapproché de Dieu, il nous montre, entre l'homme, roi du monde, et l'infinie perfection de son créateur, des abîmes immenses qu'il peuple d'intelligence et de vie. C'est le monde des esprits qui complète la gradation des êtres et répond merveilleusement aux nécessités logiques de l'acte créateur : — esprits purs et indépendants, qui trouvent leur plénitude dans la simplicité, et n'ont pas besoin, comme nous, de la matière pour exister, agir et se perfectionner ; esprits qui se voient eux-mêmes dans leur propre substance, tandis que nous nous cherchons dans des accidents ; esprits que l'intelligible abreuve immédiatement, tandis qu'il ne vient à nous que par des formes sensibles ; esprits dans lesquels Dieu se reconnaît

mieux que dans le mélange des deux éléments dont se compose notre nature. Miroirs prochains de la substance divine, ils se groupent en chœurs et en hiérarchies pour adorer le Très-Haut. De son trône inaccessible ils descendent jusqu'à nous. Ils sont, dit Bossuet, « les tenants et les soutiens du monde, les moteurs de toutes les parties de l'univers; » et, en même temps, les gardiens de notre vie, les rois, les capitaines, les avocats invisibles qui gouvernent, combattent, défendent auprès du trône de justice la cause des nations, sans jamais se diviser ni contredire aux décrets éternels de la Providence.

A l'autre extrémité de la création, en ces basses régions où gît la matière, le dogme catholique nous montre encore des grandeurs ignorées. Il nous apprend que Dieu n'a pas dédaigné d'élever jusqu'à une dignité infinie l'obscur limon dont il a pétri nos corps; et que ce limon est maintenant adorable, en Celui qui a épousé notre nature et reçu dans ses veines sacrées le sang de l'humanité, le Christ, vrai Dieu et vrai homme. Il nous apprend que la matière, déchue avec nous et réhabilitée par

Dieu, est devenue, dans les sacrements, l'instrument de sa grâce, le conducteur de sa vie, et que nous pouvons y aller chercher une vie nouvelle, un aliment, une force, un remède pour nos âmes. Il nous apprend que la matière a d'autres destinées que d'être éternellement emportée et transformée dans un vaste tourbillon, et qu'un jour, associée à la gloire de l'âme, elle sera investie des nobles propriétés de l'esprit.

O l'admirable doctrine! Dieu, l'homme, le monde, comme tout cela grandit dans sa lumière, et comme l'intelligence grandit avec les objets de sa connaissance! Je ne m'étonne point d'entendre dire au docte Bellarmin : « qu'il y a plus de science dans la tête d'un enfant qui connaît le catéchisme, même le plus abrégé, que dans la tête des philosophes païens et des maîtres en Israël[1]. « J'ajoute, Messieurs, dans la tête des philosophes et savants qui ne

1. Major sapientia est in parvulis christianis callentibus brevissimum catechismum, quam olim fuerit in philosophia gentium, vel in magistris in Israel. (In Psalm. LXXV, 1.)

cherchent la vérité que dans le cercle étroit où s'exercent les spéculations de la raison et les investigations de l'expérience. » Je ne refuse pas à la raison et à l'expérience de m'éclairer, mais, emporté par une doctrine sublime dans des régions supérieures où je vois grandir tout ce que je veux connaître, je ne puis m'empêcher de donner mon assentiment au dogme qui me présente un Dieu, une humanité, un monde plus grands et plus beaux que je ne les puis concevoir par les seules forces de mon intelligence. Tout cela est trop grand et trop beau pour n'être pas divin, trop divin pour n'être pas vrai. Il doit en être ainsi! Qu'il en soit ainsi! *Amen! Amen!*

J'entends, Messieurs, qu'on me conteste cet assentiment de mon intelligence; un homme raisonnable, dit-on, ne doit dire *Amen* qu'aux conclusions de la science. Or, il n'y a rien de scientifique dans une doctrine qui propose à notre croyance des mystères inintelligibles, qu'on ne peut faire sortir ni des principes naturellement connus par la raison, ni des données de l'expérience. Mais, moi, je prétends que, tourmenté par le besoin de savoir, j'ai le droit

et le devoir d'user de tous les moyens de connaître. Je prétends que tous les moyens de connaître ne sont pas en mon pouvoir, et que, à moins de nier l'existence d'un être supérieur et d'admettre le plus inintelligible, le plus répugnant de tous les mystères, c'est-à-dire d'être, moi-même, et de ne voir dans l'univers qu'un effet sans cause, je puis recourir à la cause suprême qui peut aussi bien me faire savoir que me faire exister. Je prétends, avec mon maître saint Thomas, « qu'une science subalterne peut recevoir ses principes d'une science supérieure, et que la doctrine catholique est une science, parce qu'elle reçoit ses principes de la plus haute des sciences, la science de Dieu[1]. » « N'est-il pas évident, Messieurs, « que Dieu sait beaucoup de choses que nous ne savons pas et qu'il sait mieux que

1. Sciendum est quod duplex est scientiarum genus. Quædam enim sunt quæ procedunt ex principiis notis lumine naturali intellectus.... Quædam vero sunt quæ procedunt ex principiis notis lumine superioris scientiæ.... Et hoc modo sacra doctrina est scientia, quia procedit ex principiis notis lumine superioris scientiæ quæ scilicet est scientia Dei. (*Summ. Theol.*, I Pars., quæst. 1, a. 2.)

nous ce que nous savons? Si Dieu sait plus que nous, il peut nous révéler ce qu'il sait et que nous ne pouvons pas savoir par nous-mêmes. Si Dieu sait mieux que nous, il peut nous certifier ce que par nous-mêmes nous ne saurions qu'imparfaitement et péniblement[1]. » Il suffit pour cela que Dieu nous parle. Mais pourquoi ne parlerait-il pas, lui, dont le Verbe tout-puissant a fait sortir le monde du néant? Je suis certain qu'il a parlé, car je vois les preuves du fait de sa parole écrites en lettres majuscules dans l'histoire, par des prodiges et par le sang de ceux qui furent témoins de ce fait surhumain. Si le disciple d'un homme qui enseigne peut dire *je sais*, quand il s'est assimilé la science de son maître, pourquoi ne pourrais-je pas dire *je sais*, quand je m'assimile la science d'un maître divin? Il m'importe peu qu'il y ait, dans ce que Dieu me révèle, des mystères incompréhensibles. Est-ce que la science humaine ne rencontre pas, à chaque instant, sur son chemin des mystères qu'elle ne peut expliquer? Je n'ai pas la prétention de

1. Cardinal Pie (Op. et loc. cit.)

savoir aussi bien que Dieu ce qu'il sait, et je m'estime heureux qu'il daigne me faire connaître, même enveloppées de mystère, quelques-unes des sublimes vérités dont la claire vue doit me béatifier éternellement.

Qu'on ne dise pas que la science humaine découvre tous les jours des faits et des lois en contradiction avec la science sacrée du dogme catholique. Ce n'est pas vrai, Messieurs. Il n'est aucune des découvertes de la science humaine que la science sacrée ne puisse faire servir à la justification et à la fécondation de ses principes. D'autre part, il n'est aucune de ses affirmations contradictoires qui ne procède, on l'a maintes fois prouvé, soit d'un faux raisonnement, soit d'une observation inattentive ou inachevée. « *A priori*, dit fort bien saint Thomas, on doit condamner comme faux tout ce qui dans les sciences humaines se trouve contraire à la science sacrée[1], car elle surpasse toutes les sciences spéculatives et pratiques

1. Quidquid in aliis scientiis invenitur veritati hujus scientiæ repugnans, totum condemnatur ut falsum. (*Summ. Theol.*, I Pars., quæst. 1, a. 6, ad 2.)

qui font honneur à notre raison et à notre expérience. Elle les surpasse par la certitude de ses principes, appuyés non sur l'autorité faillible de l'intelligence humaine, mais sur l'autorité infaillible de l'intelligence divine ; elle les surpasse par la dignité de son objet, qui, de sa nature, échappe aux investigations de notre esprit, et ne peut être saisi qu'autant qu'il se livre lui-même ; elle les surpasse par la perfection de sa fin, qui est, de toutes celles que se propose l'homme pensant et agissant, la dernière et la plus élevée[1] ; enfin, elle les surpasse parce qu'elle est la sagesse même[2]. »

1. Illa scientia omnes alias transcendit tam speculativas quam practicas... Secundum certitudinem quidem quia aliæ scientiæ certitudinem habent ex naturali lumine rationis humanæ, quæ potest errare; hæc autem certitudinem habet ex lumine divinæ scientiæ, quæ decipi non potest. Secundum dignitatem vero materiæ; quia ista scientia est principaliter de iis quæ sua altitudine rationem trancendunt : aliæ vero scientiæ considerant ea tantum quæ rationi subduntur.... Finis autem hujus doctrinæ, in quantum est practica, est beatitudo æterna ad quam sicut ad ultimum finem ordinantur omnes alii fines scientiarum practicarum. Unde manifestum est secundum omnem modum esse digniorem aliis. (*Ibid.*, a. 5.)

2. Sacra doctrina maxime sapientia est inter omnes sapientias humanas, non quidem in aliquo genere tantum, sed simpliciter. (*Ibid.*, a. 6.)

Non, non, l'intelligence humaine ne doit pas craindre de dire au dogme catholique l'*Amen* qu'on lui conteste. A qui le dirait-elle ? Grand Dieu ! Est-ce aux penseurs superbes qui prétendent lui imposer leurs élucubrations, et qui ne peuvent répondre que par des suppositions timides ou des affirmations discordantes aux questions primordiales dont toute intelligence humaine attend impatiemment la solution ? Est-ce aux faux savants qui, au lieu de grandir nos vues sur les principaux objets de nos connaissances, veulent nous traîner à la remorque de leurs sceptiques expérimentations et de leurs manipulations vulgaires ? Est-ce aux faux sages qui, ne cherchant la vérité qu'à la lumière de la raison, se condamnent à ne pas sortir de la sphère étroite de la nature, et éteignent, de parti pris, la surnaturelle lumière des mystères qui nous introduisent dans l'essence divine, pour nous en révéler les merveilleuses évolutions, éclairent les profondeurs de notre âme transfigurée, nos intimes rapports avec Dieu, notre histoire et nos destinées, ouvrent, et font vivre sous nos yeux, le monde invisible des esprits, nous font con-

naître, enfin, la surnaturelle grandeur dont Dieu a revêtu les plus humbles créatures?

Messieurs, orienter votre assentiment du côté de ces superbes, de ces faux savants et de ces faux sages ce serait vous amoindrir et déchoir. Si vous voulez grandir, n'ayez pas peur de vous engager dans la voie prédestinée du peuple et des enfants. D'autres vous y ont précédé, et c'étaient des illustres, parmi lesquels je salue le grand Augustin et mon angélique frère Thomas d'Aquin. Ces illustres ont su marier la science humaine à la science divine, et, bien loin de craindre une humiliation dans la foi, ils ont pris la tête de l'humanité chrétienne, pour dire au dogme catholique : C'est bien! *Amen!*

Vous pouvez marcher sans honte, Messieurs, sur les traces de ces devanciers et répondre, comme eux, à ceux qui vous accusent de violenter la nature en l'obligeant à se courber devant l'incompréhensible : « S'il n'est pas dans la nature d'avoir la foi, il est dans la nature d'obéir à l'instinct intellectuel qui la presse de savoir, de se réjouir à la vue de ses horizons élargis par une science supérieure, et de dire

Amen au Maître divin qui l'instruit par la prédication de la vérité[1]. »

Amen ! Que ce cri retentisse dans vos cœurs, Messieurs, comme l'expression d'une conviction profonde qui adhère à toutes les vérités du dogme catholique, et dites avec le vaillant saint Hilaire : « Je tiens ces vérités sacrées de mon baptême, je les ai ainsi crues, et ma foi et ma raison sont tellement fermes à les retenir que je ne pourrais ni ne voudrais croire autrement[2]. »

Amen ! Que ce cri soit dans votre bouche, chaque fois que l'honneur de Dieu et l'édification du prochain seront intéressés dans votre confession. « Il ne faut pas se contenter, dit saint Thomas, d'être uni, dans l'intime de l'âme, à la vérité divine, il faut encore la confesser extérieurement[3]. » Plus vous êtes in-

1 Haberefidem non est in natura humana, sed est in natura humana ut mens hominis non repugnet interiori instinctui, et exteriori veritatis prædicationi (*Summ. Theol.*, IIª IIæ Part., quæst. 10, a. 1, ad 1.)

2. Hæc enim ego ita didici, ita credidi, et ita confirmatæ mentis fide teneo, ne aut possim aliter credere, aut velim. (*De Trinit.*, lib. VI, 20.)

3. Quando honor Dei vel utilitas proximi hoc exposcit,

telligents, plus votre témoignage a de force pour protester contre l'indifférence, les doutes, les erreurs, les blasphèmes qui menacent la sainte cause de Dieu et de la vérité. « Dès que Dieu est en question pour nous, disait saint Basile, dès qu'il est en péril, rien ne nous arrête, nous ne voyons plus que lui [1]. » Et le moins que nous puissions faire pour lui c'est de confesser les dogmes sacrés qu'il nous a enseignés. — « Malheur à ceux qui se taisent lorsque l'impiété parle si haut [2] ! » Bénis soient ceux qui étouffent ses clameurs par un retentissant *Amen!*

non debet esse contentus homo ut per fidem suam ipsi veritati divinæ conjungatur, sed debet fidem exterius confiteri. (*Summ. Theol.*, IIa IIæ Part., quæst. 3, a. 2, ad 1.)

1. Οὗ δὲ Θεὸς τὸ κινδυνευόμενον καὶ προκείμενον, τἆλλα περιφρονοῦντες, πρὸς αὐτὸν μόνον βλέπομεν. (Apud S. Greg. Naz., *Orat. LIII*, 50.)

2. Væ tacentibus de te! (S. Aug., *Confess.*, lib. I, cap. IV.)

CENT QUATRIÈME CONFÉRENCE

AMEN DU SENS RELIGIEUX

CENT QUATRIÈME CONFÉRENCE

AMEN DU SENS RELIGIEUX

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,
MESSEIGNEURS[1],
MESSIEURS,

L'homme est un être raisonnable que tourmente le besoin de connaître ; le vrai est l'objet propre de son intelligence. Il le cherche d'instinct, ainsi que nous l'avons vu, et le dogme catholique vient au-devant de lui, marqué du plus haut caractère d'autorité, afin de répondre aux premiers *desiderata* de sa nature,

1. Étaient présents : Son Éminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, Mgr Cœuret-Varin, évêque d'Agen, et Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise.

et de populariser, par une affirmation nette et précise, les vérités fondamentales dont l'humanité ne peut pas se passer. Il y a plus : le dogme catholique transporte l'intelligence humaine dans des régions supérieures où elle ne peut s'élever par ses propres forces, et l'agrandit, en grandissant les principaux objets de sa connaissance.

Le plus sublime objet de cette connaissance, le plus haut degré où elle puisse atteindre, le faîte de toutes les recherches humaines, c'est Dieu[1], dit saint Thomas. Or, l'homme ne se contente pas de connaître Dieu ; il veut avoir avec lui un commerce positif et efficace, mettre sa vie en rapport avec l'être souverain qui le tient sous sa dépendance, et qui, après lui avoir donné l'existence, peut lui communiquer encore de sa plénitude. En toute nature humaine, l'instinct intellectuel est accompagné du sens religieux, ou, si vous l'aimez mieux, de la *religiosité :* besoin et faculté de se mettre en rapport avec Dieu d'une manière positive et efficace.

1. *Summ. Cont. Gent.*, Lib. I, cap. IV.

Nous allons, Messieurs, constater dans l'humanité l'existence du sens religieux et étudier ses exigences et aspirations. Après quoi, nous verrons que ces exigences et aspirations ne sont et ne peuvent être pleinement satisfaites que dans la direction donnée au sens religieux par le dogme catholique.

I

« Quand la nature humaine prend conscience d'elle-même, dit saint Thomas, elle sent tout ce qui manque à sa perfection, et la raison, chargée de lui dicter son devoir, l'incline à se soumettre à un être supérieur qui l'aide et la dirige. Cet être supérieur, quel qu'il soit, est celui que tout le monde appelle Dieu : *Et quidquid illud sit, hoc est quod apud omnes dicitur Deus*[1]. » C'est à lui qu'on aboutit fatalement dans la recherche d'une cause première ; « et il est impossible de le connaître sans se sentir obligé de lui rendre hommage[2], de reconnaître son excellence par des actes qui l'honorent, et la

1. Naturalis ratio dictat homini quod alicui superiori subdatur, propter defectus quos in seipso sentit, in quibus ab aliquo superiori eget adjuvari et dirigi. Et quidquid, etc. (*Summ. Theol.*, IIa IIæ Part., quæst. 85, a. 1.)

2 De dictamine rationis naturalis est quod homo aliqua faciat ad reverentiam divinam. (*Summ. Theol.*, IIa IIæ Part., quæst. 81, a. 2, ad 3.)

dépendance de la créature à son égard, en recevant de lui ce qu'il veut bien communiquer de sa divine plénitude[1]. Certes, ajoute le saint docteur, ce n'est pas pour son utilité, mais pour sa gloire que nous honorons Dieu. Tout le bénéfice de notre culte doit nous revenir[2]; car tout être inférieur est perfectionné par l'être supérieur auquel il se soumet, comme le corps est perfectionné par l'âme dont il reçoit la vie, l'air par le soleil qui le pénètre de ses rayons et l'illumine[3]. »

Je vous prie de remarquer, Messieurs, que, dans cette analyse du sens religieux, saint Thomas fait appel au sens intime et à la raison naturelle, mais ni l'un ni l'autre n'ont besoin de longues opérations pour orienter notre na-

1. Homo protestatur divinam excellentiam et subjectionem sui ad Deum vel exhibendo aliquid ei, vel etiam assumendo aliquid divinum. (*Ibid.*, a. 3, ad 2.)

2. Deo non exhibetur aliquid propter ejus utilitatem, sed propter ejus gloriam, nostram autem utilitatem. (*Ibid.*, a. 6, ad 2.)

3. Quælibet res perficitur per hoc quod subditur alicui superiori; sicut corpus per hoc quod vivificatur ab anima, et aer quod illuminatur a sole (*Summ. Theol.*, IIa IIæ Part., quæst. 81, a. 7.)

ture vers un être supérieur et lui dicter son devoir. Au premier appel, l'âme humaine est prête à se mettre en rapport avec Dieu, et à donner l'hospitalité à cette noble vertu dont le propre est d'ordonner notre vie vers la source de tous les biens, la religion. Aussi, les anciens, qui appelaient l'homme un animal raisonnable, pour le distinguer des êtres inférieurs, n'ont-ils pas manqué de définir en lui sa tendance naturelle vers un être supérieur en l'appelant animal religieux : *homo animal religiosum.*

L'histoire humaine justifie cette appellation. Il suffit de jeter un regard sur le monde, en tous les temps et en tous les lieux, pour constater l'existence du sens religieux. « Quel est le peuple, quelle est la famille humaine, dit Cicéron, qui, avant toute science, n'ait une connaissance anticipée de la divinité[1] ? » Et Plutarque : « Vous pouvez trouver des villes privées de murailles, de maisons, de gym-

1. Quæ enim gens, aut quod genus humanum, quod non habeat sine doctrina anticipationem quamdam deorum. (*De natura deorum*, lib. IV.)

nases, de lois, de l'usage de la monnaie, de la connaissance des lettres ; mais un peuple sans Dieu, sans prières, sans serments, sans rites religieux, sans sacrifices, nul n'en vit jamais[1]. » Et Platon : « Tous ceux qui ont un peu de raison invoquent la divinité au commencement de leurs actions, qu'elles soient grandes ou petites[2]. » Il y a plus, le sens religieux se manifeste sous une forme collective, dit le grand philosophe : « Invoquons Dieu pour l'heureux succès de notre législation ; qu'il daigne écouter nos prières, et qu'il vienne, plein de bonté et de bienveillance, nous aider à établir notre ville et nos lois[3]. » Les fêtes des dieux sont les

1. Εὕροις δ' ἄν πόλεις ἀτειχίστους, ἀγραμμάτους, ἀβασιλεύτους, ἀοίκους, ἀχρημάτους, νομίσματος μὴ δεομένας, ἀπείρους θεάτρων καὶ γυμνασίων, ἀνιέρου δὲ πόλεως καὶ ἀθέου, μὴ χρωμένης εὐχαῖς, μηδὲ ὅρκοις, μηδὲ θυσίαις ἐπ' ἀγαθοῖς, μηδ' ἀποτροπαῖς κακῶν, οὐδεὶς ἐστιν οὐδ' ἔσται γεγονὼς θεατής.

(*Plut. adv. Coloten.*, XXXI. — Paris, Didot, 1856.)

2. Τοῦτό γε δὴ παντες ὅσοι καὶ κατά βραχὺ σωφροσύνης μετεχυσιν επὶ πασῆ ὁρμη καὶ σμικροῦ καὶ μεγάλου πράγματος θεὸν ἀει που καλοῦσιν. (In Tim.)

3. Θέον δὴ πρὸς τὴν τῆς πόλεως κατασκευὴν ἐπικαλώμεθα· ὁ δὲ ἀκουσειὲ τε καὶ ἀκούσας ιλεως ευμενὴς τε ἡμῖν ἔλθοι συνδιακοσμήσων τήν τε πόλιν καὶ τοὺς νόμους.

(Plat., *Leg.*, lib. IV, ed. Lips.)

fêtes de l'humanité[1]. Partout des temples, des autels, des offrandes, des sacrifices, des mains levées vers le ciel. Partout des adorateurs et des suppliants : dans les gigantesques édifices où les liturgies orientales célèbrent leurs mystères et déploient leurs pompes, près des sanctuaires que l'art a embellis et des gracieux édicules où l'on consulte l'oracle, autour des monuments grossiers sur lesquels le barbare immole ses victimes, à la porte de la hutte informe où le sauvage a rassemblé ses fétiches.

Je n'insiste pas, Messieurs, il est trop évident que le sens religieux se révèle dans le monde humain par des manifestations constantes et universelles, et qu'il est impossible de n'y pas voir une loi de la nature, si l'on refuse d'y reconnaître les suites d'une première en-

1. Les dieux, touchés de compassion pour le genre humain, condamné par sa nature au travail, nous ont ménagé des intervalles de repos dans la succession des fêtes instituées en leur honneur,..... afin que, avec leur concours, nous puissions réparer dans ces fêtes les pertes de l'éducation. Θεοὶ δὲ οἰκτείραντες τὸ τῶν ἀνθρώπων ἐπίπονον πεφυκὸς γένος ἀναπαύλας τε αὐτοῖς τῶν πόνων ἐτάξαντο τὰς τῶν ἑορτῶν ἀμοιβας τοῖς θεοῖς,.... ἵν' ἐπανορθῶνται τάς γε τροφάς.
(*Ibid.*, lib. II.)

trevue et d'un premier pacte d'union de Dieu créateur avec l'homme roi du monde. De l'ensemble des manifestations multiples et concordantes du sens religieux, il est facile de dégager ses exigences et ses aspirations.

Et d'abord, l'être supérieur que l'homme cherche pour se mettre en rapport avec lui, c'est un être réel et vivant, tellement plein d'être et de vie qu'il puisse en donner au néant même, et surtout à ceux qui recourent à sa plénitude, et que l'on n'ait pas besoin de chercher plus loin que lui. Une froide et immobile abstraction, si parfaite qu'on la conçoive, ne peut satisfaire que l'esprit d'un rêveur. L'homme vivant veut mettre sa vie en rapport avec la vie. Le Dieu qu'il cherche, le Dieu qu'il se croit obligé d'honorer doit exister avant tout et par-dessus tout ; être la source éternelle de tout être et de toute vie, et tenir toute créature sous sa dépendance. Sa puissance ne doit être ni prévenue, ni limitée par aucune puissance rivale ; et comme rien ne doit l'empêcher de produire, rien ne doit empêcher l'exécution de sa volonté souveraine dans le gouvernement du monde qu'il a créé.

L'homme religieux ne veut pas que le souverain Maître de toutes choses ait moins de prestige et de gloire que les maîtres de la terre. Il ne peut le concevoir isolé, dans le morne silence d'un royaume dépeuplé ; mais il imagine pour lui un trône de lumière, et autour de ce trône des légions de ministres, toujours prêts à exécuter les ordres de leur maître, et à servir d'intermédiaires entre le monde d'en haut et le monde d'en bas.

L'homme religieux veut un Dieu qui s'occupe de lui et mette à son service sa toute-puissance ; un Dieu qui écoute ses prières, un Dieu qu'on n'appelle pas en vain au secours des faiblesses et des misères humaines ; un Dieu qu'on invoque efficacement dans la peine et dans le malheur ; un Dieu qui bénisse les efforts et les fruits du travail ; un Dieu qui délivre de la douleur et console les souffrants ; un Dieu qu'on puisse appeler le Dieu très bon aussi bien que le Dieu très grand : *Deo optimo maximo*.

L'homme religieux aspire à des rapprochements qui mettent Dieu, non seulement à la

portée de son âme, mais à la portée de ses sens. Il s'attriste de le savoir trop loin de lui ; il voudrait le voir, le toucher, l'entendre parler, recevoir de sa bouche la confidence des secrets que ne peut lui apprendre la nature ; connaître ses volontés, et être sûr qu'il marche, sous ses ordres, dans les voies du vrai et du bien.

L'homme religieux tremble devant la justice de son Dieu. Ayant conscience de ses fautes, il se demande comment il pourra apaiser la colère du Maître qu'il a offensé ; par quels moyens il inclinera son cœur à l'indulgence et à la miséricorde, et quel témoignage il recevra de son pardon.

L'homme religieux aspire à rendre ses actes sacrés dignes du Dieu qu'il honore et qu'il implore. Il les multiplie et les perfectionne, et, ne pouvant se contenter des pieuses ascensions de la prière, il s'efforce d'exprimer par le sacrifice l'humble anéantissement de l'adorateur et du suppliant.

L'homme religieux a besoin de signes sensibles et sanctifiés qui témoignent de son désir d'unir sa vie à la vie de Dieu, et qui, s'ils ne

peuvent le grandir, soient au moins la livrée de sa religieuse dépendance.

L'homme religieux compte sur un Dieu rémunérateur qui le récompensera de ses mérites. Il franchit par ses désirs les limites du temps, espérant bien que la vie ne se bornera pas pour lui à la rapide et trompeuse traversée de ce monde, que les rapports qu'il a entretenus avec Dieu seront fixés dans l'immortalité, et consommés par un rapprochement plus intime, qui sera le vrai bonheur qu'on ne peut trouver ici-bas.

Telles sont, Messieurs, les exigences du sens religieux. Je ne les ai pas imaginées ni supposées, mais je les ai prises sur le fait, dans l'ensemble des actes sacrés par lesquels se manifeste la religiosité du genre humain. Que ces actes soient les restes défigurés d'une religion primitive ou les produits spontanés de la nature, il n'importe, leur conclusion est pour nous la même. Donc, abstraction faite du christianisme, rapprochez l'une de l'autre les diverses religions qui se sont partagé et se partagent encore le monde : Polythéisme, Brahmanisme, Bouddhisme, Lamaïsme, Taotisme,

Confucianisme, Zoroastisme, Judaïsme, Islamisme, de leurs traditions, de leurs liturgies, de leurs rites, de leurs mystères, de leur commerce avec la divinité, vous dégagerez les exigences et aspirations que je viens de signaler. Mais, si vous étudiez de près chaque religion, vous vous convaincrez qu'il n'en est aucune qui donne ou puisse donner aux dites exigences et aspirations une plénière satisfaction, et que l'on doit chercher cette satisfaction dans la direction que le sens religieux reçoit du dogme catholique.

C'est ce qu'il faut démontrer.

II

La Divinité que l'on rencontre dans la plupart des religions est-elle l'être réel et vivant, le Dieu Suprême, le nécessaire Créateur et le Maître absolu que cherche le sens religieux ? — Non, Messieurs. — C'est tantôt un être vague, dont l'immobilité ne peut expliquer la naissance des choses qu'on voit sortir, auprès de lui, d'un éternel chaos ; tantôt, un être monstrueux qui tire tout de lui-même parce qu'il est tout, et dont la tête, la poitrine, le ventre et les pieds engendrent les diverses castes du genre humain. Ou bien, c'est un *duo* d'éternels : l'un, père du bien et de la lumière ; l'autre, père du mal et des ténèbres ; limités l'un par l'autre dans leur puissance, et toujours en guerre. Pour donner de la vie à la divinité, le polythéisme ne trouve rien de mieux que de multiplier les dieux et de leur prêter nos passions. S'ils ont un maître, en

même temps qu'il est soumis à une divinité sans formes, farouche et sournoise, à laquelle rien ne résiste, — le destin, roi barbare des immortels et des mortels,—il ne peut parvenir à régner paisiblement sur la foule turbulente des sous-dieux qui contrarient ses desseins, et troublent son gouvernement.

Entre le ciel et la terre s'agitent des légions de génies indépendants et capricieux, qui, s'ils ne tourmentent pas les pauvres humains, parviennent à les séduire et à confisquer leurs adorations.

Sous quelque forme qu'elle se présente, la divinité se montre jalouse de ses droits, armée de la force brutale pour les faire valoir, plus avide d'hommages qu'appliquée à faire le bien, difficilement atteinte par les prières boiteuses de l'humanité, inspirant la crainte par des châtiments plutôt que l'amour par des bienfaits.

L'homme veut-il se rapprocher de Dieu ? On invente pour le satisfaire une substance unique dont il fait partie et qui l'absorbe en ses évolutions, une sorte d'âme divine dont il est pénétré en même temps que l'univers, des

théophanies légendaires, des apothéoses de fantaisie. On ravale la divinité, sans qu'il devienne plus grand, on l'abaisse lui-même, on l'avilit par des déifications puériles et ridicules jusqu'au culte idolâtrique des créatures inférieures, des images et des fétiches. Et, s'il s'agit de l'instruire des choses divines, on lui impose des maîtres sans titres, des sacerdoces sans mission.

A-t-il recours aux rites expiatoires pour apaiser la justice divine? — Il n'en est aucun dont on puisse lui garantir l'efficacité, et personne n'ose lui dire que Dieu est content de son repentir et de ses satisfactions, et qu'il daigne pardonner à son âme coupable.

Dans le perfectionnement des actes sacrés par lesquels il exprime l'adoration et la supplique, une fureur insensée pousse l'homme religieux jusqu'au crime. On lui fait croire que les victimes animales ne sont pas assez nobles pour rendre hommage à la grande vie de Dieu et provoquer ses largesses. En désespoir de cause, il se déshonore par l'homicide religieux et public : le sacrifice humain, que l'ordre

moral réprouve et dont le souvenir nous fait frémir encore d'horreur et de dégoût.

Même déshonneur dans les sacrements antiques où « l'homme, dit Cicéron, croit trouver le principe d'une vie meilleure[1]. » Les caractères, figures, actions symboliques, libations, aspersions, purifications, feux sacrés, confessions, serments, festins liturgiques, dont se compose le programme des initiations et des mystères, ne produisent dans l'âme qu'une excitation maladive, une violente exaltation de l'imagination, dans les sens que des transports malsains, et aboutissent à la dépravation de l'homme religieux dans des infamies ténébreuses qu'on ose appeler des choses saintes.

Quant aux désirs qui transportent l'âme au delà de ce monde, dans les régions de l'immortalité et de l'éternel bonheur, ils ne rencontrent pour les satisfaire que les promesses d'un évanouissement suprême dans le néant, d'une

1. Quibus (ritibus) ex agresti vita exculti ad humanitatem sumus, tanquam ea sint melioris vitæ principia. (Lib. II., *De Legibus*.)

série de transmigrations indéfinies, et, pour le mieux, d'une vie vulgaire, où les petits bonheurs de la terre sont fixés, sans que l'homme soit plus près de Dieu.

Grossières erreurs ! Déplorables égarements ! Il y a pourtant, Messieurs, des religions où les exigences et aspirations du sens religieux semblent recevoir une meilleure direction et pouvoir mieux se satisfaire ; ce sont les religions franchement monothéistes : le judaïsme et l'islamisme.

L'islamisme, vous le savez, a emprunté aux juifs son monothéisme. Il a le plus grand respect pour le Dieu unique et créateur, récite en son honneur des litanies d'attributs pleins d'une haute philosophie, et lui rend un culte de prière et de pieuses pratiques observées avec une étonnante fidélité. Mais, ce qui domine dans le Dieu de l'islamisme, c'est l'autorité et la force. Le croyant lui dit : je t'adore ; il n'osera jamais lui dire : je t'aime. Sa volonté souveraine pèse comme le destin sur la vie de l'homme et annule sa liberté ; et l'arme dont il se sert pour recruter des adorateurs, c'est le cimeterre. Il a choisi pour établir son règne un prophète sans

autre prestige que le fanatisme; il est plein d'indulgence pour les brutalités de l'esclavage et pour les immoralités qui déshonorent la famille, et n'a pas d'autres récompenses à promettre pour l'éternel avenir que la volupté des sens. Il pousse au fatalisme et à la corruption des mœurs, si bien qu'un philosophe arabe a cru pouvoir appeler l'islamisme « une religion de pourceaux[1]. »

Le judaïsme, lui, s'est donné comme une religion divine et a prouvé sa divinité par des prodiges sans lesquels il est impossible d'expliquer les événements de son étrange histoire. Son Dieu créateur est tout-puissant par sa parole, expression d'une volonté absolument maîtresse de toutes choses, et sa sainteté égale sa puissance. Vengeur de l'iniquité, il est le père libéral et magnifique de tous les biens. Il trône au ciel entouré de ses anges et gouverne avec eux le monde. Il a envoyé ses prophètes

1. On attribue ce proverbe à Averroès : « Le christianisme est une religion impossible à cause de ses mystères, le judaïsme une religion d'enfants, l'islamisme une religion de pourceaux. (Renan, *Averroès*, IIe p. ch. II, p. 15.)

pour instruire son peuple et lui révéler l'avenir, et s'est manifesté lui-même par de touchantes et grandioses apparitions. Attentif aux prières des humains, il exauce leurs vœux. Il a pitié de la faiblesse, de la souffrance et de la misère, et se montre propice aux pécheurs. Son peuple le loue par de sublimes cantiques, et rend hommage à sa très haute majesté par des sacrifices que ne déshonorent pas les cruautés payennes. Il est le juge suprême, et il attend aux portes de l'éternité ceux qui sortent de cette vie pour les traiter selon leurs œuvres.

Evidemment, Messieurs, c'est de ce côté que le sens religieux a dû chercher et trouver sa meilleure direction. Mais le judaïsme, plus à la crainte qu'à l'amour, sentait lui-même qu'il n'était pas destiné à donner aux exigences et aux aspirations du sens religieux une plénière satisfaction. Tout en chantant les perfections de son Dieu, il entrevoyait à peine le mystère de sa vie; tout en espérant l'éternel bonheur, il n'en connaissait pas bien la nature. Il se plaignait dans ses cantiques de l'insuffisance de ses sacrifices, et attendait une oblation plus

efficace et plus pure[1]. Honoré des visites de Jéhovah, il espérait, il désirait, il appelait avec impatience un rapprochement plus intime. Il disait à Dieu : « Montre-nous ta face[2]. — Cieux, répandez votre rosée et que les nuées pleuvent le juste[3]. — Que la terre s'entr'ouvre et germe le Sauveur[4]. — O Dieu, que ne déchires-tu les cieux! Que ne descends-tu vers nous[5]! » — Et voilà qu'au moment où les temps prophétisés arrivent à leur terme, où le rapprochement doit se faire, le judaïsme voit crouler son temple, ses autels, son sacerdoce, et se disperser les adorateurs de Jéhovah. Il ne s'est pas relevé de cette catastrophe. Ses docteurs ont versé, depuis, du côté des calculs puérils de la Kabale, des interprétations mesquines des oracles et de la loi, des vaines observances; et la race, oubliant ses

1. Sacrificium et oblationem noluisti. — Holocaustum et pro peccato non postulasti (Psalm. XXXIX.)
2. Ostende nobis faciem tuam. (Psalm. LXXIV.)
3. Rorate cœli desuper et nubes pluant justum (Isaï., cap. XLV, 8.)
4. Aperiatur terra et germinet Salvatorem. (*Ibid.*)
5. Utinam dirumperes cœlos et descenderes! (*Ibid.*, cap. LXIV, 1.)

espérances, n'attend plus celui qui doit venir, mais se tourne vers la conquête matérielle du monde. Le judaïsme est devenu impuissant à diriger le sens religieux. Il faut chercher ailleurs.

Or, Messieurs, le rationalisme moderne croit avoir trouvé la véritable direction du sens religieux, et se flatte de satisfaire à ses exigences et aspirations : — Les religions positives ont fait leur temps, dit-il, il n'y a de vraie religion que la religion naturelle, dont la raison est à la fois l'oracle et le pontife. — « La raison est le divin intermédiaire qui nous rapproche de l'être des êtres[1]. » Elle nous le montre unique, nécessaire et parfait. « Infini dans sa substance, dans son entendement, dans sa bonté et dans sa puissance, car s'il n'était pas infiniment infini, c'est-à-dire parfait, il ne serait pas nécessaire, et, par conséquent, il ne serait pas..... Quand nous le considérons dans ses rapports avec le monde, nous disons qu'il en est le créateur, c'est-à-dire que sa volonté

1. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, 2e édit. 1854, p. 132.

suffit pour expliquer l'existence de la substance et des phénomènes du monde; qu'il en est le roi, c'est-à-dire qu'il y dispose toutes choses avec une puissance absolue, et qu'il en est le père, car, se suffisant à lui-même, il ne peut se porter que par amour à produire une créature et à la gouverner[1]. » Ce Dieu, la raison dit qu'il faut l'adorer, lui rendre grâces et l'aimer, « car il est notre bienfaiteur, notre soutien et notre espérance et le meilleur moyen de lui exprimer l'amour et la reconnaissance qu'il inspire est de pratiquer le devoir[2]. » Moyennant quoi nous arriverons finalement à cet état dans lequel « tout notre être pacifié, réconcilié avec lui-même tendra de toutes ses forces vers la perfection absolue, qui est à la fois le vrai, le beau et le bien, c'est-à-dire au triple et unique idéal vers lequel aspirent dès ce monde notre esprit, notre cœur, notre volonté[3]. »

1. Jules Simon, *La religion naturelle*, première partie : *Nature de Dieu*, chap. II.
2. *Ibid.*, quatrième partie : *Le culte*, chap. I.
3. *Ibid.*, troisième partie : *L'Immortalité*, chap. II.

Hélas ! Messieurs, le divin intermédiaire n'a pas toujours parlé ainsi de l'être des êtres et de nos rapports avec lui. Il ne manque pas de systèmes dans lesquels la raison s'autorise de ses propres lumières pour conclure à la suppression de Dieu et de toute religion. Mais n'en tenons pas compte, et mettons le sens religieux en présence du Dieu de la religion naturelle, tel que la raison nous le montre au sortir de ses plus pures élucubrations.

Ce Dieu créateur et providence on peut le connaître et l'adorer de loin, mais « il ne faut pas rêver de se mettre en communication avec lui ; c'est un rêve désespéré et ambitieux [1]. » On peut définir tant bien que mal sa nature et ses perfections, mais il ne faut pas attendre de lui, bien qu'il sache tout, la révélation de mystères qu'on ne peut démontrer et qui humilient la raison. Il a fait la nature et la gouverne, mais il n'y a ni vérités, ni êtres, ni opérations surnaturelles. — On doit lui rendre hommage, mais il ne faut pas lui demander des interventions directes de sa providence

1. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, page 107.

dans les affaires humaines, car il est enchaîné par les lois générales qu'il a établies et auxquelles il ne peut rien changer ; toute exception à ces lois est un miracle, et le miracle est un fait monstrueux qui déshonore l'immutabilité divine. — Élevons-nous jusqu'à lui tant que nous pouvons, mais gardons-nous de croire qu'il puisse se rabaisser à notre niveau et se mesurer à notre petitesse, ne serait-ce que pour nous prouver son amour, car il n'y a rien de plus insensé que de supposer un Dieu qui n'explique rien dans le monde, à force de ressembler au monde. — Purifions notre culte, mais que ce culte n'ait pas d'autre prêtre que nous-mêmes, et n'emprisonnons pas les honneurs que nous rendons à Dieu dans les rites d'un culte positif. L'homme est libre de s'exprimer avec Dieu comme il l'entend, et, en définitive, le meilleur de tous les cultes est d'être honnête homme[1].

Tout cela veut dire, Messieurs, que le rationalisme réduit au *minimum* nos rapports avec

1. Jules Simon, *La religion naturelle*, quatrième partie : *Le culte*, passim.

Dieu. Or, le sens religieux, tel que nous l'avons constaté et étudié d'après ses manifestations, ne peut pas se contenter de ce *minimum*. Aussi les apôtres de la religion naturelle sont-ils obligés d'avouer que si « leur philosophie est faite pour quelques-uns, elle ne suffit pas au genre humain[1]. »

Le genre humain, c'est le grand client de la divinité, plus intéressant à ses yeux que la caste superbe des philosophes qui prétendent trouver dans la raison la règle absolue, définitive et parfaite, de notre commerce avec Dieu. Le genre humain, c'est lui que Dieu doit et veut contenter dans les plus communes exigences et aussi dans les plus étranges aspirations du sens religieux, parce que ces exigences et aspirations sont d'origine divine ; et c'est pour cela qu'il lui a donné une doctrine divine, sous la direction de laquelle le sens religieux s'achemine à une plénière satisfaction.

Écoutez donc, Messieurs, les appels du dogme catholique.

1. Cousin, *Premiers essais de Philosophie*, p. 13.

Le Dieu qu'il nous propose est bien celui que cherche le sens religieux. — Il est par nature l'invisible, l'impénétrable, l'incompréhensible, l'indéfinissable, mais il est. Il est l'être même, selon sa propre parole : *Ego sum qui sum*[1] ; l'être vrai, l'être sans mélange, l'être de source : *esse verum, esse sincerum, esse germanum*[2]; l'être plein, car tous les êtres imaginables sont en lui ; ils y sont parfaits dans leur ensemble, et parfaits sur chaque ligne du bien et de la perfection. Il est l'être unique, l'unité même, mais l'unité féconde qui remplit de vie son propre sein. Je vous l'ai montrée plus d'une fois cette vie circulant éternellement dans le ternaire sacré des personnes infinies qu'on appelle Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu l'Esprit-Saint, tous trois un seul Dieu; je n'ai plus à vous en dire les merveilles. Mieux que tous les dieux imaginés et définis par l'esprit humain, le Dieu du dogme catholique est l'infini réel et vivant. — Il ne retient pas en lui l'être et la vie, il les répand

1. Exod., cap. III, 14.
2. S. Aug., lib. I, *De fide et symbolo.*

dans la création qu'il tire, non de sa propre substance, mais du néant; dans la création, œuvre libre de son amour infini, de sa suprême sagesse, de sa souveraine et toute-puissante volonté.

Le sens religieux veut que ce Dieu soit le maître des maîtres, le roi des rois : il l'est. Le dogme catholique nous le montre faisant tout ce qu'il veut, sans qu'aucune puissance puisse s'opposer à ses décrets, et rien faire sans son concours ou sa permission. Son trône est au sommet des cieux, et des myriades d'esprits l'entourent, le bénissent et obéissent à ses ordres. Assez puissants pour nous servir et nous faire du bien, trop bons pour nous séduire et détourner du droit chemin nos adorations.

Le sens religieux veut un Dieu bon. — Le Dieu du dogme catholique est la bonté même. Il veut le bien de sa créature, et il le veut avec amour. Il est père, non pas à la manière du Dieu froid et immuable de la raison, qui, après avoir enfanté l'humanité, n'a pas d'autre office providentiel que de la regarder et de la laisser faire; mais il se penche vers elle, écoute ses prières et les exauce, mettant sa souveraine

puissance au service de ceux qui l'implorent. Les lois générales n'embarrassent pas sa paternelle bonté; car il a déterminé à l'avance les effets qui devaient se produire, l'ordre et les causes de leur provenance; il a fait de la prière une cause morale ordonnée avec les causes physiques, une loi générale qui tient une place immense dans l'harmonie du monde. Loin de troubler l'économie de son gouvernement, elle n'est elle-même que l'accomplissement normal et prévu de ses éternels desseins. Il fera des miracles, s'il le faut, pour exaucer nos prières et nous prouver son amour, et, surtout, pour nous venir en aide aux heures sinistres de l'infortune et de la souffrance. Le rationalisme nous dit : « Si notre nature est faite pour souffrir, elle est faite aussi pour se plaindre à Dieu de la souffrance, et trouver dans cette plainte un soulagement, un encouragement[1]. » Petite consolation! — Le dogme catholique nous promet davantage. Il nous promet une effusion mystérieuse de la bonté

1. Jules Simon, *La religion naturelle*, quatrième partie. chap. I.

divine dans nos âmes : la grâce, dont la vertu nous pénètre d'une sainte énergie et nous donne le courage de porter vaillamment le poids de l'adversité; la grâce, dont l'onction apaise le trouble de nos passions trop violemment agitées par les tempêtes de la douleur. — Que dis-je? — Le Dieu du dogme catholique ne se borne pas à agir dans nos âmes, il a voulu parler à nos sens. Pour cela, il a pris notre nature, avec notre nature nos infirmités, avec nos infirmités tous les maux dont nous sommes accablés en cette misérable vie. On l'a vu pauvre, méprisé, persécuté, maudit, maltraité, couvert de plaies, mourant sur un gibet. A tous ceux qui contemplent son image adorée il peut dire : « Mon fils, j'ai souffert pour t'apprendre à souffrir, tu ne souffriras jamais autant que moi. J'ai souffert pour préparer ma gloire et la tienne, si tu sais souffrir comme moi. »

Messieurs, ce Dieu souffrant nous amène au point culminant où le dogme catholique répond aux plus étranges aspirations du sens religieux. — Je vous ai dit, tout à l'heure, « que l'homme religieux aspire à des rapprochements

qui mettent Dieu, non seulement à la portée de son âme, mais à la portée de ses sens; qu'il s'attriste de le savoir trop loin de lui; qu'il voudrait le voir, le toucher, l'entendre parler, recevoir de sa bouche la confidence des secrets que ne peut lui apprendre la nature, connaître ses volontés et être sûr qu'il marche sous ses ordres dans les voies du vrai et du bien. » Or, tout cela se réalise par le mystère de l'Incarnation, dont le dogme catholique affirme la réalité, et nous fait connaître les augustes dépendances. Un Dieu, longtemps cherché par l'humanité, s'est enfin approché d'elle. Sans altérer son éternelle et incorruptible nature, « il s'est fait homme comme nous, dans une chair réelle et vivante : *Verbum caro factum est.* Il a habité parmi nous : *Habitavit in nobis*[1]. Il a vécu comme nous : *Cum hominibus conversatus est*[2]. » Et ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui nous disent : « Nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons observé attentivement, nous l'avons

1. Joan., cap. I, 14.
2. Baruch., cap. III, 38.

touché de nos mains : *Audivimus, vidimus oculis nostris, perspeximus, manus nostræ contrectaverunt*[1]. »

Vous avez nommé Jésus-Christ, Messieurs. C'est lui que le dogme catholique nous présente comme le *Dieu avec nous*, l'Emmanuel désiré par le sens religieux. Remarquez, je vous prie, qu'il ne ressemble pas aux dieux légendaires que l'humanité impatiente a introduits dans le monde avant sa venue : dieux dont les apparitions n'ont ni date précise, ni preuves contrôlables. C'est un Dieu historique dont on connaît l'époque, le berceau, la vie, la mort, la tombe, la résurrection. Un Dieu qui s'est affirmé par des prodiges dont les récits fidèles ont pu être contrôlés par des contemporains et dont la puissance a transformé le monde. Il n'a fait que passer sur la terre dans sa chair mortelle, c'est vrai, mais il y demeure dans sa doctrine et ses institutions. C'est toujours lui qui enseigne, toujours lui qui commande, par la bouche de son Église qu'il a établie sur un fondement inébranlable et à la-

1. I Joan., cap. I, 1.

quelle il a dit : « Qui t'écoute m'écoute, qui te méprise me méprise [1] ; je suis avec toi jusqu'à la consommation des siècles [2]. » — L'Église est une dépendance toujours vivante de l'incarnation, et comme un prolongement du Dieu visible qui est venu nous révéler les secrets du ciel, nous faire connaître la doctrine et les volontés de son Père. En croyant les mystères que l'Église enseigne, et en obéissant à ses ordres, l'homme peut être sûr de marcher sous la conduite du Dieu qui, par le rapprochement de l'incarnation, a comblé les vœux de sa religiosité, et de suivre le chemin de la vérité et de la justice.

Que s'il s'en écarte par sa faute, il n'est plus condamné au mystérieux et cruel tourment des coupables, qui, jadis, ne savaient comment apaiser la colère du ciel, et bannir la crainte de leur cœur. Au pécheur confus et tremblant le dogme catholique montre la croix, et sur cette croix une victime divine, sacrifiée

1. Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit. (Luc., cap. x, 16.)

2. Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. (Matth., cap. XXVIII, 20.)

pour tous les crimes du genre humain. Il y a dans cette victime une surabondante rédemption applicable à tous les pécheurs repentants, et la justice de Dieu, rassasiée par ses souffrances et par sa mort, ne peut plus refuser le pardon à qui l'implore par les mérites d'un Dieu immolé.

Mais écoutez, Messieurs, voici le comble de la merveille, la consommation des vœux et aspirations du sens religieux. La même doctrine, qui nous affirme qu'un Dieu s'est fait humain pour se rapprocher de l'homme, nous enseigne que l'homme devient divin, en tous ses actes religieux et en toute sa personne, par la médiation de ce Dieu anéanti.

Rendre nos actes sacrés dignes de l'infinie majesté de celui que nous adorons et implorons, ce n'est pas une prétention extravagante depuis qu'un Dieu s'est introduit dans la famille humaine. Il en est la tête auguste et glorieuse, nous dit le dogme catholique, et c'est par lui que s'établit, en lui que circule le courant religieux qui, de la terre au ciel, du ciel à la terre, fait monter et descendre les choses sacrées. Sa nature humaine, ouverte par l'u-

nion divine aux communications du monde incréé, s'ouvre d'elle-même aux communications du monde créé et s'offre par son exquise perfection au choix de Dieu. C'est pourquoi Dieu l'a pris pour son prêtre, prêtre éternel et universel : « *Juravit Dominus, tu es sacerdos in æternum*[1]. » Il y a sous sa dépendance une hiérarchie sacerdotale; elle ne le remplace pas, et n'est qu'un intermédiaire entre lui et l'humanité religieuse; c'est lui qui reçoit les choses sacrées de cette humanité pour les donner à Dieu. Il montre à nos prières le chemin qu'elles doivent prendre pour arriver au ciel : ce chemin, c'est lui-même. Tous nos hommages et nos vœux doivent passer par son âme sacerdotale et être marqués de son nom, si nous voulons plaire à la majesté infinie du Dieu qui les attend, et émouvoir sa miséricordieuse bonté. — Parfait adorateur, parfait suppliant, le Christ est encore parfait sacrificateur. A la fois prêtre et victime, il se livre lui-même comme une hostie sainte[2]; réconcilie les pé-

1. Psalm. CIX.

2. Tradidit semetipsum oblationem et hostiam Deo. (Ephes., cap. v, 2.)

cheurs avec Dieu[1], et devient, pour tous ceux qui s'unissent d'un cœur soumis à son action sacerdotale, la cause du salut éternel[2]. Sa mort cruelle et sanglante ne se renouvelle pas, parce qu'il y a mis sa perfection infinie; mais son ingénieuse bonté trouve le moyen de multiplier des millions de fois, sans douleur et sans effusion de sang, le sacrifice qu'il offre et que nous offrons avec lui au Seigneur, afin de le consommer par l'union intime du genre humain, de la victime et de Dieu. Homme religieux, sois content. Tous les actes sacrés dont tu désirais la perfection sont divinisés, parce qu'ils passent par le prêtre divin, Jésus-Christ : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Et maintenant, Messieurs, voici le mouvement de retour. — En réponse à nos actes divinisés par le Christ, Dieu fait descendre du Christ en nos âmes sa propre vie; et pour nous donner la certitude de cette intime effusion, il permet au sens religieux de se satis-

1. Complacuit per eum reconciliare omnia. (Coloss., cap. I, 19.)

2. Factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ. (Heb., cap. v, 9.)

faire par des signes qui sont comme l'inscription faite sur notre chair des mystères dont notre âme est l'invisible sanctuaire. Les aspirants et les initiés des mystères antiques cherchaient dans des signes sacrés des témoignages extérieurs de leur religieuse servitude et le principe d'une vie meilleure. Le dogme catholique nous promet dans les sacrements un caractère indélébile, qui s'imprime dans l'âme, la modifie, et lui donne une physionomie divine à laquelle Dieu reconnaît son enfant, son soldat, son ministre, et, dans le lit sacré que creuse le caractère, un fleuve de vie qui n'est autre que la vie même de Dieu. Un sacrement nous dit que nous sommes engendrés à cette vie; un sacrement, qu'elle s'est accrue, fortifiée, perfectionnée dans nos âmes; un sacrement, que nos fautes sont pardonnées et que notre âme pécheresse a recouvré son innocence; un sacrement, que la grâce a effacé jusqu'aux derniers restes de notre vie coupable. Mais, ce qui achève notre communion à Dieu : un sacrement nous donne Dieu lui-même, Dieu en personne, le Dieu qui s'est anéanti et sacrifié pour nous, et qui veut bien devenir

la nourriture de notre âme et le gage de notre gloire future.

Vous comprenez, Messieurs, qu'il ne fallait rien moins qu'un tel gage pour l'éternel avenir que nous montre le dogme catholique au delà de cette vie. Car l'avenir de l'homme religieux c'est le bonheur sans fin dans la vision directe, la possession immédiate et la jouissance comme infinie du Dieu qui a dit : Je serai moi-même ta récompense grande au delà de tes prévisions et de tes désirs : *Ego ero merces tua magna nimis*[1]. C'est l'enivrement de toute notre nature en des délices inénarrables, qui feront tressaillir éternellement notre âme et notre chair ressuscitée dans le Dieu vivant : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*[2].

O commerce sublime de l'homme avec Dieu ! O union intime et profonde ! O vraie, vraie, vraie religion !

Et l'on nous dit que cette religion ne vaut pas la religion naturelle, « parce que la reli-

1. Genes., cap. XV, 1.
2. Psalm. LXXXIII.

gion naturelle guide la raison en la respectant, tandis que la religion positive dédaigne la raison et la remplace[1]. » Eh bien, non, Messieurs. La religion naturelle, telle que la conçoivent nos philosophes modernes, ne guide pas la raison en la respectant, car, nous l'avons vu, elle est incapable de donner au sens religieux, dont la raison constate l'existence, les exigences et les aspirations, toutes les satisfactions qu'il désire. Non, la religion positive, telle que nous la propose le dogme catholique ne dédaigne pas la raison pour la remplacer, car aux indications qu'elle reçoit de la raison, sur les besoins religieux de la nature humaine, elle répond par les promesses d'un commerce complet, sublime, transcendant, de l'homme avec Dieu.

En effet, le dogme catholique n'oublie rien de ce qui peut convenir à la religieuse nature de l'homme. Le sens religieux veut se mettre en rapport avec Dieu. — Le dogme catholique lui montre dans les cieux l'infini réel et vivant,

1. Jules Simon, *La religion naturelle*, quatrième partie: *Le culte*, chap. II.

un Dieu, maître des maîtres, roi des rois, bon comme un père qui ne veut que le bien de ses enfants, écoute leurs prières, et, pour les exaucer, offre à ceux qui l'implorent les services de sa toute-puissance. — C'est bien ! *Amen !*

Le sens religieux aspire à des rapprochements qui mettent Dieu à la portée de toute notre nature humaine. — Le dogme catholique enseigne qu'un Dieu s'est revêtu de cette nature; qu'il est venu instruire et consoler visiblement l'humanité, et qu'il se survit dans sa doctrine et ses institutions. — C'est bien ! *Amen !*

Le sens religieux demande, pour l'homme coupable, des assurances de pardon. — Le dogme catholique promet une abondante rédemption dans le sacrifice d'un Dieu mort pour le péché. — C'est bien ! *Amen !*

Le sens religieux tend à la perfection de tous les actes sacrés du culte. — Le dogme catholique nous apprend qu'ils sont divinisés par le prêtre éternel et universel, Jésus-Christ, adorateur parfait, intercesseur parfait, sacrificateur parfait. — C'est bien ! *Amen !*

Le sens religieux veut des signes sensibles, qui lui servent de livrée et soient pour l'âme humaine le principe d'une vie meilleure. — Le dogme catholique nous offre les sacrements, dont la force vive imprime dans l'âme un caractère ineffaçable, et par lesquels s'écoule en nous la vie divine, jusqu'à la plus intime union. — C'est bien! *Amen!*

Le sens religieux aspire à l'éternelle fixité de nos rapports avec Dieu et à leur consommation par un suprême et parfait rapprochement. — Le dogme catholique nous affirme, nous promet et nous assure l'éternelle vision, l'éternelle possession, l'éternelle jouissance de Dieu dans l'âme et dans la chair revivifiée. — C'est bien! *Amen!*

Arrière, les hérésies et les schismes qui altèrent quelques-uns ou même un seul de ces enseignements du dogme catholique! Ils mutilent, du même coup, le sens religieux et se rendent indignes de prendre sa direction. Cette direction appartient évidemment à la sainte doctrine de laquelle le sens religieux reçoit une plénière satisfaction, à laquelle toutes les exigences et aspirations peuvent

dire : *Amen!* Malheur, dit l'Apôtre, malheur à ceux qui s'écartent de cette doctrine après l'avoir connue. « Il eût été meilleur pour eux de ne point savoir le droit chemin qui devait les conduire au vrai culte de Dieu, que retourner en arrière, au mépris du saint enseignement qu'ils ont reçu[1]. »

Et pourtant, Messieurs, combien d'âmes résistent aux appels du dogme catholique qui leur propose la vraie religion ! Combien retournent en arrière après avoir dit leur *Amen !* Combien se mettent dans une condition pire que celle des malheureux qui n'ont eu jusqu'ici et n'ont encore, pour les conduire à Dieu, que de fausses religions ! Faut-il croire avec un de nos apologistes contemporains, « que nous marchons vers une séparation de plus en plus profonde entre une religion complète, conservant et résumant tout ce qu'il y a de bon dans les traditions religieuses du passé,

1. Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti ab eo quod illis traditum est sancto mandato. (II Petr., cap. II, 20.)

et une complète et absolue irréligion[1] ? » C'est à craindre. Mais alors, Messieurs, vous serez, j'en suis certain, vous et vos enfants, du côté de la religion complète. Toutefois, j'aime mieux espérer que le sens religieux, endormi ou égaré par l'erreur, se réveillera et reprendra le droit chemin, sous la conduite du dogme divin auquel il dira, avant la fin des temps, un universel *Amen*, en attendant l'*Amen* de la religion et du culte éternel qui nous réunira dans le même Dieu et le même bonheur. Ainsi soit-il : *Amen !*

1. Abbé de Broglie, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, p. 315.

CENT CINQUIÈME CONFÉRENCE

AMEN DU SENS ESTHÉTIQUE

CENT CINQUIÈME CONFÉRENCE

AMEN DU SENS ESTHÉTIQUE

EMINENTISSIME SEIGNEUR,
MONSEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

Non seulement l'homme cherche le vrai, objet propre et connaturel de son intelligence, et reçoit de ce côté une complète satisfaction du dogme catholique, mais, constamment en rapport avec les images et les formes créées, il possède encore la faculté d'être ému jusqu'à l'admiration par cette splendeur du vrai, cette

1. Étaient présents : Son Éminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, et Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise.

éclatante perfection de l'ordre qu'on appelle le beau : c'est le sens esthétique. Je n'ai pas à faire ici l'analyse de cette faculté complexe, ni à déterminer la part de concours qu'y apportent l'intelligence, l'imagination et les sens. Il me suffit de constater que le beau nous touche, nous émeut et se fait admirer, et de vous montrer l'action du dogme catholique dans ses relations avec le sens esthétique.

Déjà, Messieurs, je vous ai dit, au début de mon exposition, que le dogme catholique parle au sens esthétique par sa seule structure[1]. En effet, si on le considère comme un édifice intellectuel, c'est une merveille à laquelle on ne peut comparer aucune production de l'esprit humain. Tout en lui est divin, la grandeur et la majesté de ses formes, la pureté de ses lignes, l'harmonie de ses proportions. Il s'élève à une hauteur infinie au-dessus de ce que la raison peut concevoir, et, soit que nous considérions les perfections de Dieu et le mystère de sa vie, l'union du fini et de l'infini, l'unité de ces deux

1. Cf. Première Conférence, *Vue générale du dogme catholique,* deuxième partie.

termes dans une seule personne sans qu'ils soient confondus, la réparation du mal par les abaissements et les douleurs d'un Homme-Dieu, la pénétration de la vie divine dans la vie du genre humain, son unité religieuse par l'incorporation mystique au Verbe incarné, transformateur et divinisateur des actes les plus vulgaires de la société chrétienne, et enfin la consommation de tous ces mystères par l'éternelle vision, possession et jouissance de Dieu, il nous est impossible de ne pas reconnaître que notre intelligence est infiniment surpassée par chacune de ces vérités, combien plus par leur magnifique ensemble !

Dans cet ensemble, toutes les lignes sont pures, d'une pureté admirable. Ni l'infini n'est ravalé, si bas qu'il descende, ni le fini n'est surfait, si haut qu'il monte ; ni l'un ni l'autre ne sont confondus, si intime que soit leur union. On les distingue toujours sans qu'on puisse les séparer.

Tout se tient, tout est en ordre, tout concourt à l'harmonieuse beauté de ce monument intellectuel. Les dogmes se groupent autour du dogme central de l'incarnation, dans lequel

nous apparaît Celui par qui et pour qui tout a été fait. Les proportions sont si bien gardées que ce qui appartient à la nature semble s'élever au-dessus d'elle, et que ce qui s'élève au-dessus de la nature semble lui appartenir. La nature supporte tout le surnaturel, le surnaturel explique toute la nature. On voit mieux, on comprend mieux toutes choses, quand on les regarde dans l'ordre admirable de cette doctrine sainte.

Non, la raison humaine n'est pour rien dans cette gigantesque construction de vérités. Le progrès et les soudures des dogmes nous révèleraient sa touche ; l'inégalité d'âge attesterait la longueur et la difficulté du labeur ; l'incohésion des parties accuserait l'imperfection de l'ouvrier. Le dogme catholique est d'une seule venue ; on y reconnaît l'œuvre de Celui qui est descendu du ciel, et qui, témoin incorruptible, a raconté à la terre ce qu'il voyait et entendait, depuis l'éternité, dans l'essence divine. En présence de cette belle œuvre, et avant l'exposition raisonnée de chacun de nos dogmes, le sens esthétique a déjà exprimé son ravissement par ce cri : — c'est divin ! C'était son

premier *Amen*, dans la glorieuse forme où l'intelligence a plus de part que l'imagination et les sens.

Mais aujourd'hui, Messieurs, je veux aller plus avant, car j'ai le droit de profiter de tous les développements que j'ai donnés à la doctrine catholique. Cette doctrine révèle le vrai et unique principe du beau. Elle le rapproche de nous, et nous le montre dans ses manifestations les plus émouvantes et sous les formes les plus capables de ravir notre admiration. De là, une excitation puissante de l'âme humaine à des créations d'art religieux qui sont, dans l'univers chrétien, l'*amen* du sens esthétique répondant aux appels du dogme catholique.

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWIENSIS

I

« Le sentiment du beau, a dit un écrivain trop célèbre, naît en nous du spectacle de l'univers. » A la condition toutefois « que, par la vision des idées, l'homme lie aux formes contingentes leurs types nécessaires, et qu'à travers l'enveloppe matérielle, visible à l'œil de chair, l'esprit découvre l'invisible essence[1]. » S'en tenir aux phénomènes que constate une froide expérience, aux formes apparentes qui charment les sens et frappent l'imagination, c'est arrêter l'essor de l'âme et vulgariser son admiration.

Il y a en moi quelque chose qui se révolte lorsque j'entends dire au savant : « Quand pour la première fois on découvre la vie réelle, et que, pénétrant dans sa structure, on com-

1. Lamenais, *De l'art et du beau,* chap. II.

prend le mécanisme admirable de ses parties, cette contemplation suffit, on ne désire rien au delà[1]. » — Je veux davantage, et avec l'artiste de génie, Michel Ange, je m'écrie : « Déployant ses ailes pour s'élever vers les cieux d'où elle est descendue, l'âme ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux et qui est aussi fragile que trompeuse ; mais elle cherche dans son vol sublime à atteindre le principe du beau universel[2].

Ce principe, Messieurs, c'est la perfection suprême, en laquelle subsistent et vivent les idées de tous les êtres, et en laquelle il faut les aller chercher : « Celui, dit saint Thomas, que tout le monde appelle Dieu : *Quod ab omnibus nominatur Deus.* » Partant de l'existence créée, la raison monte à Lui comme à la cause première ; partant de l'ordre, de la proportion, de l'harmonie, de la beauté des êtres, le sens esthétique monte à Lui comme à la première beauté. Il est l'idéal qui plane au-dessus des imperfections de la nature, et attire à lui l'âme

1. Taine.
2. Lettre de Michel-Ange à un de ses amis.

désireuse de voir plus beau qu'on ne voit en ce monde.

C'est son idée qu'il a exprimée dans les perfections de ce monde. « Les exemplaires divins de ces perfections, dit saint Augustin, demeurent éternellement et immuablement dans l'esprit du Créateur, c'est leur participation actuelle à l'être de Dieu qui fait que les choses sont ce qu'elles sont et comme elles sont[1]. — Dieu fait les êtres, mais il ne les ferait pas s'il ne les connaissait pas à l'avance; il ne les connaîtrait pas, s'il ne les voyait pas; il ne les verrait pas, s'il ne les avait pas[2]. » Il les a donc en lui avant qu'ils ne paraissent et ne fassent parler leurs charmes; il les a non pas selon leur propre nature, mais selon leurs idées. Ces idées ne sont pas, comme l'ont imaginé certains philosophes, des entités subsis-

1. Singula propriis sunt creata rationibus. Has autem rationes ubi arbitrandum est esse nisi in ipsa mente Creatoris?... Ipsæ æternæ incommutabiles manent; quarum participatione fit, ut sic quidquid est, quoquo modo est. (Aug., *De diversis quæst.*, LXXXIII., q. 46, n° 2.)

2. Neque ea faceret, nisi ea nosset antequam faceret, nec nosset, nisi videret; nec videret, nisi haberet. (Aug., lib. V., *De Genesi ad litteram*, cap. XV.)

tantes, car en Dieu rien ne peut subsister qui ne soit Dieu. L'essence divine n'est pas un miroir gigantesque, devant lequel passent et repassent les éternels exemplaires que doivent imiter les êtres, non plus un océan lumineux dont les flots submergent et roulent sans fin les images vivantes et distinctes de la création. Les idées sont en Dieu multitude immense et inséparable, unité non distincte de son essence; car, comme le dit profondément notre grand docteur saint Thomas, les idées sont l'essence divine elle-même en tant qu'elle est participable et qu'elle peut être imitée par les créatures[1]. Il y a là le concept de tous les êtres et de chacun des êtres, de leur essence, de leurs formes, de leurs règles, de leurs rapports, de leur ordre admirable, et il ne faut qu'un *fiat* souverain pour les produire et faire la beauté du monde et de chacune de ses parties.

1. Unaquæque creatura habet propriam speciem, secundum quod aliquo modo participat divinæ essentiæ similitudinem. Sic igitur in quantum Deus cognoscit suam essentiam, ut imitabilem a tali creatura, cognoscit eam ut propriam rationem et ideam hujus creaturæ. (*Summ. Theol.*, I a P., quæst. 16, a. 2.)

Le monde est donc une manifestation de l'idée de Dieu, en laquelle chaque créature est belle de sa beauté. Le Psalmiste a bien dit : « Les cieux chantent sa gloire, et son nom est admirable par toute la terre[1]. » Les vastes profondeurs de l'univers sont une image de son immensité, l'éclat des astres une image de sa gloire, les admirables élans de la mer une image de sa force, le perpétuel mouvement de la vie une image de son inépuisable fécondité; les grands repos de la nature pleine de vie une image de sa sereine béatitude; enfin, dans l'ensemble et dans chacun des êtres de la création, surtout chez les vivants, la grâce et l'harmonie des qualités et des formes faisant resplendir l'unité, c'est l'image des perfections multiples qui se pénètrent en Dieu dans une seule perfection, laquelle se confond avec l'être divin lui-même, et donne pour résultante une plénitude infinie dans une parfaite simplicité, la plus radieuse expression de la beauté.

1. Cœli enarrant gloriam Dei. Ps. XVIII. Domine, Dominus noster, quam admirabile nomen tuum in universa terra! Psalm. VIII.

J'aime, Messieurs, cette belle définition que Kant nous donne du beau; «—le beau c'est un reflet de l'infini sur le fini; c'est Dieu entrevu. » En effet; « tout un monde voilé vit et palpite au sein du monde phénoménal. Sous chaque forme passagère, en chaque être fugitif reluit l'exemplaire éternel; et comme Dieu se contemple en soi, dans les idées qui le manifestent à ses propres regards, selon tout ce qu'il est, l'homme le contemple dans ces mêmes idées réalisées extérieurement[1]. » Où que nous rencontrions ces idées dans leur harmonieuse réalisation, soit dans le spectacle de la nature, soit dans les formes corporelles, soit dans la splendeur du vrai ou du bien, notre âme s'élève et s'écrie : C'est divin! Ce cri tant de fois répété justifie la parole de l'Apôtre : « l'invisible beauté de Dieu se laisse entrevoir dans ses œuvres : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*[2]. »

Mais, comme je vous le disais tout à l'heure,

1. Lamenais, op. et loc. cit.
2. Rom., cap. I, 20.

il ne faut pas s'arrêter aux formes apparentes qui frappent l'imagination et les sens, et se repaître du plaisir vulgaire de contempler des images. Le sens esthétique tend à s'élever des beautés de ce monde à leur idéal, c'est-à-dire à la beauté parfaite.

Ecoutez ces belles paroles de Platon[1] : « Pour arriver à la beauté parfaite, il faut commencer par les beautés d'en bas, et les yeux attachés sur la beauté suprême, s'y élever sans cesse, en passant, pour ainsi dire, par tous les degrés de l'échelle,..... des beaux corps aux beaux sentiments, des beaux sentiments aux belles connaissances, jusqu'à ce que, de connaissances en connaissances, on arrive à la

1. Τοῦτο γὰρ δὴ ἐστι τὸ ὀρθῶς ἐπὶ τὰ ἐρωτικὰ ἰέναι ἢ ὑπ' ἄλλου ἄγεσθαι, ἀρχόμενον ἀπὸ τῶνδε τῶν καλῶν ἐκείνου ἕνεκα τοῦ καλοῦ ἀεὶ ἐπανιέναι ὥσπερ ἐπαναβαθμοῖς χρώμενον, ἀπὸ ἑνὸς ἐπὶ δύο καὶ ἀπὸ δυοῖν ἐπὶ πάντα τὰ καλὰ σώματα, καὶ ἀπὸ τῶν καλῶν σωμάτων ἐπὶ τὰ καλὰ ἐπιτηδεύματα, καὶ ἀπὸ τῶν καλῶν ἐπιτηδευμάτων ἐπὶ τὰ καλὰ μαθήματα, ἕως ἀπὸ τῶν μαθημάτων ἐπ' ἐκεῖνο τὸ μάθημα τελευτήσῃ, ὅ ἐστιν οὐκ ἄλλου ἢ αὐτοῦ ἐκείνου τοῦ καλοῦ μάθημα καὶ γνῷ αὐτὸ τελευτῶν ὃ ἔστι καλόν..... Τί δῆτα, ἔφη, οἰόμεθα, εἴ τῳ γένοιτο αὐτὸ τὸ καλὸν ἰδεῖν εἰλικρινές, καθαρόν, ἄμικτον, ἀλλὰ μὴ ἀνάπλεων σαρκῶν τε ἀνθρωπίνων καὶ χρωμάτων καὶ ἄλλης πολλῆς φλυαρίας θνητῆς, ἀλλ' αὐτὸ τὸ θεῖον καλόν δύναιτο μονοειδὲς κατιδεῖν; (Platon, *Le Banquet*, XXIX.)

connaissance par excellence, qui n'a d'autre objet que le beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est en lui..... Quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté et sa simplicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines, et de tous ces vains agréments condamnés à périr, à qui il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique, la beauté divine? »

Messieurs, cette vision rêvée par Platon n'est point la destinée d'un mortel en ce monde, mais la récompense de ceux qui auront mérité dans les cieux une glorieuse immortalité. Ici-bas, dit l'Apôtre, nous ne voyons la beauté divine que dans le miroir des créatures[1]. Mais encore faut-il la voir. — Or, écoutez-bien, Messieurs : Toute doctrine qui tend à séparer Dieu de la Création ou à le confondre avec elle, toute doctrine qui définit mal les rapports de Dieu avec la Création arrête fatalement les ascensions du sens esthétique vers l'idéale et

1. Videmus nunc per speculum. (I Cor., cap. XIII, 12.)

éternelle beauté, principe et type de toute beauté créée, et ravale l'âme humaine en des admirations sensuelles, triviales, quelquefois monstrueuses, toujours injustes.

Séparée du Créateur, la nature n'est plus une œuvre dans laquelle il faut chercher l'idée originale et typique de l'éternel artiste, mais un ensemble de substances, de forces, et de lois que l'on constate, sans se demander si elles ont un principe, une vaste mécanique dont le jeu peut intéresser la science, et avec laquelle le sens esthétique n'a rien à démêler. Confondue avec Dieu, la nature prend des proportions exorbitantes, dans lesquelles le beau et le laid se mêlent sans qu'on puisse les distinguer, puisqu'on leur doit une égale adoration. Mal définie dans ses rapports avec Celui qui est le principe et la fin de toutes choses, la nature est armée de séductions et de charmes qui rivent l'âme humaine aux sensations qu'elle reçoit de toutes les beautés d'emprunt, sans qu'elle s'inquiète de savoir si ces beautés ont quelque part un exemplaire plus digne de notre admiration et de nos hommages.

Il ne manque pas, Messieurs, de doctrines religieuses et philosophiques auxquelles on peut reprocher ces outrages dont souffre le sens esthétique. Mais, la doctrine catholique ouvre à l'âme humaine, en quête du beau, le vaste champ de l'idéal, et lui montre la voie qu'il faut suivre pour arriver au principe de toute beauté. — Croyez en Dieu le Père, nous dit-elle, Créateur du Ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles. Il est par lui-même et avant tout, et son infinie beauté, qu'il contemple dans le mystère de son essence, le ravit éternellement. Il est et il se suffit ; mais, par pure bonté, il veut que le monde soit. Dès que le monde existe, il est dans le monde, non pas confondu avec les substances et les formes multiples dont le monde se compose, mais parfaitement distinct sans jamais cesser d'être en toutes choses. « Il y est par sa puissance, sa présence et son essence : *Est in omnibus, per potentiam, per præsentiam et per essentiam.* Par sa puissance, en tant que tout est soumis à sa souveraine volonté ; par sa présence, en tant que tout est à découvert sous son regard ; par son essence en tant qu'il est perpétuelle-

ment pour tout être sa cause d'être[1] ». Nous-mêmes, nous qui croyons si bien nous posséder, « nous vivons, nous nous mouvons, nous existons en lui : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus*[2]. S'il se retirait du monde, il n'y aurait plus rien que lui. Or, tous les êtres, qu'il gouverne, qu'il voit et qu'il fait être, portent l'empreinte de l'idée originale et typique qui a dirigé son *Fiat*. C'est cette idée que sollicite mystérieusement le sens esthétique, chaque fois qu'il est ému par quelque beauté créée, afin de l'amener à la parfaite beauté. — Enfin c'est lui, le principe du beau comme il est le principe de l'être, lui, le parfait créateur, qui fait entendre à l'âme humaine, sur tous les points de la création, un perpétuel *Sursum corda*.

Il n'est pas nécessaire, Messieurs, d'avoir une grande intelligence, ni une puissante ima-

1. Deus est in omnibus *per potentiam*, inquantum omnia ejus potestati subduntur : Est *per præsentiam* in omnibus, inquantum omnia nuda sunt et aperta oculis ejus : Est in omnibus *per essentiam*, inquantum adest in omnibus ut causa essendi. (*Summ. Theol.*, I a P., quæst. 8, a. 3.)

2. Act., cap. XVII, 28.

gination pour dire *Amen* à cette haute doctrine; une foule d'humbles croyants en ont subi l'action jusqu'au ravissement. Quand on parcourt la vie des Saints, par exemple, on s'étonne de leur douce et tendre familiarité avec la nature, de la pénétration de leur regard, qui leur faisait découvrir, dans les spectacles du monde, l'éternelle beauté de Dieu, et de leurs hymnes enthousiastes à cette beauté. « O soleil, disaient-ils, tu es à nos yeux le plus beau des astres, mais nous saluons dans ta lumière l'astre invisible et éternel qui t'a allumé comme un flambeau au milieu du firmament. Vastes étendues de la mer et des cieux, vous êtes immenses, mais moins encore que l'Océan de perfections dont personne ne verra jamais les rivages. Montagnes, lancez vers les cieux vos majestueuses cîmes, coulez, eaux limpides et fécondes, terre, hâte-toi d'ouvrir ton sein et de te couvrir de ta parure, fleurs, entr'ouvrez-vous et balancez aux souffles de la brise vos urnes de parfums, chantez voix de l'univers, vivants, déployez toutes les grâces de vos formes et le bel ordre de vos mouvements, nature, montre-nous toutes tes beautés;

c'est bien, c'est bien, *Amen, Amen !* Mais, O nature, tes beautés ne nous charment que parce que nous y voyons le rayonnement de l'infinie beauté de Dieu ; le beau, c'est le divin dans la Création ! »

Vous me direz, Messieurs, qu'il n'est pas besoin d'une révélation pour arriver à cette conclusion et qu'il suffit d'un pur spiritualisme. Je ne vous demanderai pas où se trouve ce pur spiritualisme, et vous voudrez bien m'accorder, je l'espère, qu'un dogme divin n'est pas de trop pour mettre à la portée de tous la vérité fondamentale des premiers rapports du fini et de l'infini, dont nous venons de tirer les conséquences au profit du sens esthétique.

Mais, je vais plus avant. Non seulement le dogme catholique nous révèle, dans l'ordre de la nature, le vrai et unique principe du beau, mais, dans un ordre supérieur à la nature, il le rapproche de nous par les manifestations les plus émouvantes et sous les formes les plus capables de ravir notre admiration.

En effet, Messieurs, après la vérité de la création, le dogme catholique propose à notre

croyance la vérité du Verbe incarné. « Or, la beauté, dit saint Thomas, est, dans les attributions qu'on peut faire à chacune des personnes divines, le propre du Verbe. Il reçoit en lui-même, vraiment et parfaitement, toute la nature de son Père. Il est l'image subsistante, vivante, et souverainement expressive de Celui qui l'engendre, il fait resplendir en lui-même la gloire de son principe : parfaite intégrité, parfaite proportion, parfait resplendissement, tout ce qui convient à la parfaite beauté le Verbe le possède[1]. » — Eh bien, cette beauté personnelle et vivante, le dogme catholique nous dit que, pour nous et pour notre

1. Species sive pulchritudo habet similitudinem cum propriis Filii ; nam ad pulchritudinem tria requiruntur : primo quidem integritas sive perfectio : et debita proportio sive consonantia ; et iterum claritas. Quantum igitur ad primum, similitudinem habet cum proprio Filii, inquantum est Filius habens in se vere et perfecte naturam Patris.... Quantum vero ad secundum, convenit (pulchritudo) cum proprio Filii, inquantum est imago expressa Patris.... Quantum vero ad tertium, convenit cum proprio Filii, inquantum est Verbum, quod quidem lux est et splendor intellectus.... Et hoc tangit Augustinus (*de Trinit.*) cum dicit : *Tanquam verbum perfectum cui non desit aliquid, et ars quædam omnipotentis Dei.* (*Summ. Theol.*, I a P., quæst. 39, a. 8.)

salut, elle est descendue des cieux et s'est faite homme comme nous. Le Verbe incarné pouvait-il n'être pas le plus beau des enfants des hommes ? Il remplit de lui-même une âme humaine dont l'adorable splendeur rejaillit sur sa face et sur son corps très saint. Je vous l'ai déjà dit, en terminant l'étude de ses perfections, laissez-moi vous le dire encore : « Si le soleil du firmament inonde d'or, d'écarlate et de pourpre, les nuages transparents sous lesquels il se dérobe à nos yeux, comment le soleil du ciel des cieux, de la Trinité sainte, caché dans une âme humaine sous le voile de la chair ne la teindrait-il pas de ses feux ? Si l'homme de génie, l'homme de caractère, l'homme vertueux donnent à leurs physionomies l'empreinte de leurs nobles conceptions, de leurs glorieux desseins et de leurs saintes habitudes, comment le plus grand des esprits créés, la plus droite, la plus puissante des volontés, le plus profond, le plus tendre, le plus généreux des cœurs, la plus vertueuse, la plus riche des âmes, en union personnelle avec le principe du beau, ne donneraient-ils pas à la physionomie du Christ le cachet de la suprême perfection ?

Le Christ est beau aux yeux qui le contemplent comme à l'esprit qui le médite. Il se montre, c'est la divine beauté qui nous apparaît; il habite parmi nous, c'est la divine beauté qui s'est faite notre hôte ; il parle, c'est la divine beauté qui nous instruit, nous apprend les secrets du ciel et reluit en sa sublime et profonde parole. Il commande à la nature et fait des miracles, c'est la divine beauté, principe et type de tous les êtres, de leurs formes et de leurs lois, qui prouve à la fois sa présence et son souverain pouvoir. Il pleure, c'est la divine beauté qui s'attendrit sur nos misères avant de les guérir; il nous aime, il nous accable de bienfaits, il se livre à la justice du ciel, il souffre, il meurt pour nous, c'est la divine beauté qui veut nous ravir par le plus grand charme de l'amour, le sacrifice. Il triomphe de la mort, c'est la divine beauté qui nous montre le chemin de gloire que nous prendrons un jour pour aller la rejoindre aux lieux d'où elle est descendue. Oh ! oui, Jésus était beau aux yeux de ceux qui eurent le bonheur de le contempler et de chanter *hosannah* sur son passage ; il est beau encore à l'esprit qui le médite en son adorable

histoire, et surtout dans la sainte doctrine, qui nous explique cette histoire. Ceux-là, même, qui n'osent pas approfondir le mystère de sa personne, ou qui se sont déclarés publiquement ses ennemis lui ont rendu d'étranges témoignages. Ils confessent « qu'en aucun temps il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui, ni de concevoir quelqu'un qui lui soit même égal[1]. — Qu'il est l'homme divin, le saint, le type et le modèle de tous les hommes[2]. — Qu'il met dans l'ombre toutes les perfections humaines par sa grandeur et sa beauté[3]. — Qu'entre lui et Dieu le monde ne distingue plus[4]. » Mais que cette admiration est donc froide et languissante, en comparaison de celle qui remplit l'âme du croyant éclairé par le dogme catholique. Il est convaincu, lui, que la divine beauté s'est rapprochée de notre pauvre humanité, et chacune de ses manifestations provoque son religieux enthousiasme. Dans

1. Strauss, *Du passager et du permanent dans le christianisme*. Altona, 1879, p. 127.
2. Goëthe, *Entretiens avec Erckmann*, tom. III, p. 371.
3. Channing, *Discours sur le caractère du Christ*.
4. Renan, *Vie de Jésus*, p. 426.

les élans de cet enthousiasme il s'écrie : « Empire du monde, vains ornements du siècle, passagères beautés de la terre, je vous méprise, laissez-moi passer, je veux aller à mon Seigneur Jésus-Christ. Je l'ai vu, sa beauté m'a ravi, je l'aime, je m'abandonne à lui, je l'ai choisi pour mon partage.

Toute âme sincèrement et profondément croyante est capable de cet enthousiasme religieux. Il en est même, vous le savez, qui, pour mieux obéir aux appels du dogme catholique, se désintéressent des spectacles de la nature et de l'art, et se laissent absorber en des contemplations mystiques, où le ravissement et l'extase les fixent pendant des heures entières à l'idéal divin. Mais ce n'est pas la loi commune que l'âme s'oublie dans le repos des grandes contemplations. Il résulte des révélations du dogme catholique, et du rapprochement qu'il établit entre nous et le principe de toute beauté, une puissante excitation du sens esthétique, qui le provoque aux plus sublimes créations de l'art religieux. C'est ce qu'il nous faut examiner.

II

La première chose, Messieurs, qui, dans le dogme catholique, doit, au point de vue de l'art, exercer une vigoureuse et féconde influence sur les facultés créatrices de l'âme humaine, c'est la perfection des types qu'il propose à notre admiration.

Les religions orientales, presque toutes panthéistiques, ont promené l'esprit humain à travers les incarnations et les avatars divins. En confondant tous les êtres en un seul, elles réduisaient les phénomènes du monde extérieur à l'état d'ombres flottantes, se résolvant elles-mêmes en énergies idéales, pour s'évanouir dans l'unité de la substance absolue. Où trouver là des types à reproduire ? L'infini qui est tout n'ayant point de formes, l'art, pour exprimer ses fugitives manifestations, ne pouvait que recourir à des productions chimériques et

monstrueuses. De là, les divinités à plusieurs têtes et à plusieurs corps, aux cent mamelles et aux cent bras, dont les membres inférieurs se multiplient, se tordent, s'entrelacent comme les racines d'un tronc chargé de siècles, et où se combinent les formes de l'homme, des animaux et des plantes, images symboliques de l'identité du créateur et de la création. Ou bien, les sphynx énormes appuyant leurs avant-corps d'hommes ou de femmes sur des pattes de lion; les taureaux à face humaine, déployant pour s'envoler des ailes d'aigles; les êtres mystérieux et bizarres qui promènent sur des corps grêles et raides leurs têtes d'animaux; les statues gigantesques dont les figures impassibles dans leur grandeur solennelle et leur majesté formidable peuvent donner l'idée d'êtres au-dessus de l'homme, mais sans élever le sens esthétique jusqu'à l'idéale beauté.

Dans le polythéisme occidental, l'homme ne cherche plus les causes abstraites au delà de la nature qu'il adore. Il s'éprend de ce qui frappe ses regards, il suit l'évolution des phénomènes et la génération des formes, et au dernier terme c'est l'homme qui lui apparaît

comme la plus haute manifestation de la vie et le type le plus accompli de la beauté sensible. Le sens esthétique ne va pas au delà; il y prend une perception exquise des grâces de la forme, et un profond sentiment de la vie. Mais Dieu n'étant pour lui que l'homme même agrandi indéfiniment, l'homme parfait, selon sa nature idéale, essentielle, aucune impulsion ne sollicite l'art à franchir les limites de la beauté purement humaine. Les créateurs des chefs-d'œuvre de l'art grec concentrent tous leurs efforts dans le perfectionnement de la forme déterminée qui, pour les Phydias, Les Lysippe, les Myron, les Scopas, les Polyclète, les Praxitèle, est l'expression du beau absolu[1].

Le dogme catholique n'absorbe point l'homme en Dieu, ni Dieu dans l'homme, mais il nous montre un Homme-Dieu dans lequel la nature divine et la nature humaine sont unies, sans confusion et sans mélange, en l'unité d'une seule et même personne. Quel merveilleux type, Messieurs, et à quelle hauteur le sense sthétique ne doit-il pas s'élever devant

1. Cf. Lamenais, *De l'art et du beau*, chap. IV.

cette nature humaine toute resplendissante de la divinité qui l'habite! A quelqu'âge de la vie, dans quelque condition de son existence terrestre ou céleste que le Christ nous apparaisse, il ne cesse jamais d'être homme et il est toujours Dieu. Il est Dieu dans sa crèche, Dieu dans son humble condition d'ouvrier, Dieu dans sa carrière d'apôtre, Dieu dans les humiliations et les opprobres de sa passion, Dieu sur la croix où il expire, Dieu dans le tombeau où on le descend ; pareillement il est homme dans son triomphe sur la mort, homme dans son ascension glorieuse à travers le firmament, homme sur le trône où il siège à la droite de son Père, homme dans la dernière apparition en laquelle il viendra juger les vivants et les morts.

Quel travail, Messieurs, pour l'art humain, que de marier ensemble et de fixer dans une seule physionomie tous les puissants attraits de l'Homme-Dieu! — Artistes, contemplez dans la lumière du dogme catholique ce type unique en sa perfection, et efforcez-vous d'exprimer, sur son front, le rayonnement de la sagesse éternelle qui illumine sa belle et vaste

intelligence; dans ses yeux, la pénétration du prophète, l'autorité du Souverain Maître, la tendresse du plus parfait des amis ; sur ses lèvres, la fermeté d'une volonté inébranlable en ses desseins, la bonté d'une âme humble et douce, la générosité d'un cœur prodigue à tous de bienfaits, de consolations et de pardons; dans ses traits, dans son attitude, dans l'expression de sa personne, la plénitude des vertus et des dons divins : la force du thaumaturge et la charitable compassion du Sauveur, la puissance du roi divin et la faiblesse de l'homme abandonné et persécuté, les douleurs résignées de la victime volontaire et la sereine majesté du prêtre éternel, le vaincu de l'amour et le vainqueur de la mort, l'Homme-Dieu, enfin. — Ah ! l'œuvre est difficile, car, comme l'a fort bien dit Dante, « la forme ne s'accorde pas toujours avec les intentions de l'art, parce que la matière est sourde à répondre. » Angelico de Fiesole a versé plus d'une fois des larmes, Léonard de Vinci a brisé ses pinceaux, de grands artistes se sont sentis envahis par la tristesse chaque fois qu'ils ont essayé de représenter la divine beauté du Christ, et sur

les chefs-d'œuvre que nous admirons aujourd'hui, ils osaient à peine jeter leurs regards découragés.

Mais, Messieurs, dans le rayonnement de la suprême beauté qui ne convient qu'au Fils de Dieu, le dogme catholique offre à notre admiration d'autres types qui, pour être moins parfaits, ont cependant un caractère marqué de sublime transcendance sur tous les types dont peut s'inspirer l'art humain.

C'est une femme, semblable par la nature à toutes les filles de l'homme, mais douée de grâces si extraordinaires et de privilèges si admirables qu'elle efface par sa beauté toutes les beautés de la nature. Jamais aucune souillure n'a flétri ni son corps ni son âme sainte. Elle est pure, de la plus grande pureté qui se puisse concevoir après celle de Dieu. Préparée par une grâce sans exemple, elle unit en sa personne deux honneurs inconciliables : la virginité et la maternité. Contrairement à la loi, l'honneur maternel ne détruit point en elle l'intégrité virginale, et l'intégrité virginale rehausse l'honneur maternel d'un éclat que lui refuse la nature. Elle est mère d'autant plus

admirable qu'elle est vierge, et vierge d'autant plus étonnante qu'elle est mère. Comment rendre cette merveille, Messieurs? — Une vierge qui contemple son fils, une vierge qui presse son fils sur son cœur : la fleur chargée de son fruit sans rien perdre de ses charmes! Marie est le plus parfait modèle de la candeur, de l'innocence, de la pureté, de la céleste grâce des vierges, et en même temps le plus parfait modèle de la douce majesté, de l'amour, de la tendresse, du dévouement des mères. Admirablement belle dans la chambre virginale où elle prie en attendant l'heure des grands mystères, elle est plus belle encore près du berceau de l'Enfant-Dieu, plus belle au pied de la croix où, debout et le visage baigné de larmes, elle se résigne héroïquement aux maux affreux qu'elle endure, pour prendre part à la rédemption du monde, et enfanter avec son Fils la race des élus; plus belle enfin dans les pompes de son couronnement céleste, dont le pur Angelico de Fiesole nous a laissé un extatique souvenir.

Marie est incontestablement la plus parfaite expression de la beauté du Christ. Toutefois,

cette beauté sollicite encore le sens esthétique dans tous les saints, en qui elle est diffuse selon la mesure des grâces qu'ils reçoivent. Dans tous les états de perfection surnaturelle, depuis l'état initial où ils se montrent courbés sous le faix sacré de la pénitence, jusqu'à l'extase où, enivrés de la lumière de Dieu, ils oublient la terre, s'oubliant eux-mêmes, absorbés, perdus dans les jouissances anticipées de l'éternelle béatitude, les saints ne sont que des modifications vivantes du type même du Christ. Mais quelle immense variété dans ces modifications, et que de beautés à cultiver pour l'art religieux, avec moins de crainte de rester au-dessous du modèle!

Je n'ai pas à vous demander, Messieurs, si le génie chrétien a profité des excitations qu'il reçoit de la perfection des types que le dogme catholique propose à notre admiration; les chefs-d'œuvre qu'il a produits remplissent le monde civilisé. Mais je ne crains pas de dire qu'il eût été moins enlevé, moins courageux, moins hardi, et partant moins fécond, s'il n'eût reçu l'impulsion du dogme de la présence réelle, substantielle et personnelle de

l'Homme-Dieu parmi nous. En effet, la doctrine catholique nous enseigne que le Christ, sans se refuser aux vœux du ciel qui le rappelait, a voulu perpétuer son séjour en ce monde. Il y est, dans un sacrement adorable où se cache sa divine beauté, mais en l'honneur duquel il ne peut y avoir rien de trop beau. — « Emmanuel! — Emmanuel! — Dieu est avec nous! — s'écrie l'humanité chrétienne. Il n'y peut être qu'anéanti; eh bien, compensons ses anéantissements par des honneurs sans pareils, montrons-lui que nous croyons à sa beauté voilée, en prodiguant autour d'elle toutes les merveilles de l'art. »

Et voilà que la terre s'entr'ouvre et que, dans ses flancs tourmentés, germent les plus beaux édifices qu'on ait jamais imaginés et construits depuis que l'homme bâtit. Au dehors comme au dedans la pierre s'épanouit, fleurit et s'anime. Au dehors, les tours majestueuses, les flèches élancées symbolisent la foi et les espérances de l'humanité chrétienne; mais à l'intérieur les colonnes, pressées et vigoureuses comme les arbres des forêts, se dressent, lancent et entrecroisent leurs rameaux en voûtes

élégantes et fières, pour étendre sur l'hôte divin comme un dais protecteur. Les murs, les chapiteaux et les frises se couvrent de feuillages, de fleurs et de mille figures, pour représenter l'hommage de la création au Verbe par qui tout a été fait. Les nefs et les transepts s'allongent en croix, pour honorer le Rédempteur présent au milieu de ceux qu'il a sauvés. Les symboles, les mystères, les souvenirs bibliques des préparations divines, les scènes historiques de l'Evangile, les grands événements de l'histoire chrétienne sortent du métal, du marbre, de la pierre, du bois et de l'ivoire, s'étalent en expressives peintures sur les vastes murailles, flamboient dans les fenêtres et les rosaces, comme pour dire au peuple chrétien : « Celui que les peuples antiques ont figuré et attendaient, celui que la plus belle des créatures a conçu et enfanté, celui que tu adores dans sa crèche, celui dont tu entends encore la sainte parole sur les lèvres de l'Eglise, celui dont tu pleures les douleurs et à qui tu demandes des pardons, celui qui te tend les bras sur la croix, celui dont la glorieuse résurrection te fait chanter *Alleluia !*

il est là, vivant dans le tabernacle, et c'est pour rendre hommage à sa beauté cachée que l'art religieux a rassemblé dans les temples tant de beautés. »

Demeures superbes, pleines de visions dont le sens esthétique est ravi, et aussi, pleines de bruits mystérieux et sacrés dont il est profondément ému. Du haut des tours, tombe la voix de la cloche dont les timbres fondus ensemble murmurent, autour d'une note principale, comme une infinité de sons ressemblant aux rumeurs qu'on entendrait sortir de la nature, si l'on pouvait se placer à une hauteur d'où on les percevrait comme un seul bruit. Sous les voûtes, l'orgue retentit, instrument multiple, qu'aucun n'égale en ressources, en étendue, en éclat, en puissance. Une multitude de voix sortent, l'une après l'autre ou toutes ensemble, de son vaste sein : voix mystérieuses du lointain ou des hauteurs, voix profondes des abîmes, voix fermes et tremblantes, voix graves et perlées, voix fortes et tendres, voix solennelles et charmantes : c'est toute la musique du monde soumise à nos lois et empri-

sonnée dans cet orchestre sacré dont on peut dire avec le poète :

> « Cui mens divinior atque os
> magna sonaturum. ...

Là, il y a toujours une âme divine et une bouche qui va dire de grandes choses. »

De concert avec ces voix empruntées à la nature, l'Eglise fait entendre son chant, musique grave et sévère dont la tonalité, les modulations et le rythme se distinguent de la tonalité, des modulations et du rythme de la musique profane comme les temples des édifices vulgaires. Rien n'y secoue les orageuses passions qui troublent l'âme, mais, fortement et suavement, il émeut en nous le sens divin, et nous aide à adorer, à rendre grâces, à supplier, à exprimer l'enthousiasme de la foi, les langueurs de l'espérance, les élans de l'amour, les saintes douleurs d'un cœur pénitent, la mélancolie des misères humaines, la crainte des sombres mystères de la mort et du jugement. Les maîtres de l'art n'ont pas oublié de lui faire des emprunts pour produire leurs plus grands effets. Sa majestueuse beauté convient à la poésie

des psaumes et des hymnes que l'Eglise met en la bouche des fidèles : poésie à laquelle les accents humains, chantant les splendeurs et les grâces de la nature, les passions et les sentiments de l'âme, les grands événements de la vie des peuples, n'ont rien de comparable ; poésie qui touche l'âme plus profondément que l'harmonie des formes et des sons, et la prépare aux impressions sublimes qu'elle doit recevoir de l'éloquence, le grand peintre des mystères divins, le grand chantre des vérités éternelles.

A toutes les beautés dont sont remplis les temples de l'Emmanuel, Dieu avec nous, ajoutez, Messieurs, la beauté des mouvements : cette sorte de chorégraphie sacrée des cérémonies liturgiques, si imposantes et si solennelles ; tantôt, faisant évoluer gravement les pontifes, les prêtres et les lévites autour du soleil éternel ; tantôt, entraînant le soleil lui-même dans une marche triomphale que règle le chant des hymnes, qu'éclairent mille flambeaux, que parfument les fleurs et l'encens, et qui décrit ses lignes d'aller et de retour à travers une foule d'adorateurs prosternés. Devant

de pareils spectacles les fêtes mondaines ne sont que comédies, et ce n'est plus l'attrait du plaisir, ni le rassasiement d'une vaine curiosité, mais quelque chose de divin qui fait dire à l'âme : — que c'est beau!

Messieurs, on a bientôt dit : « L'esthétique manque à l'évangile, et le gracieux au crucifix. — Le Christianisme est le contempteur et l'ennemi de la beauté. Le chrétien ne tient ni à bien peindre, ni à bien sculpter, ni à bien dessiner; il confond l'art, cette grande volupté de l'âme, avec le plaisir vulgaire. Il a substitué à la beauté idéale du corps humain la maigre image d'un supplicié tiraillé à quatre clous[1]. » Mais ces dédaigneuses paroles n'ont aucune vertu magique qui puisse faire disparaître, tout d'un coup, les innombrables chefs-d'œuvre créés par l'art chrétien sous l'impulsion du dogme catholique. On sait où les trouver, ces chefs-d'œuvre, quand il s'agit de relever l'éclat de nos expositions universelles, et, entre toutes les productions du génie humain, ils ne sont pas les moins admirés. L'hérésie a

1. Renan.

fait mieux que de mépriser. Tirant les conséquences pratiques des mutilations qu'elle faisait subir à la doctrine catholique, elle a, d'une main barbare, détruit quantité de merveilles inspirées par cette doctrine, et s'est bien gardée de les remplacer dans ses temples froids et nus. Mais il en reste encore assez pour témoigner de la puissance du dogme catholique sur le sens esthétique, et pour arrêter, sur la pente de la décadence, l'art aujourd'hui trop appliqué à ce qu'il appelle la reproduction du réel, trop admirateur de la forme pour la forme, et comme envahi par l'abondance de la vie organique ; l'art qui ne devient sensuel que pour déchoir en des œuvres de pure animalité.

Qu'il jette un regard sincère sur les œuvres des religieuses générations qui ont exprimé leur foi par de si éloquentes merveilles ! Peut-être comprendra-t-il que, pour s'élever dans les plus hautes et plus pures régions de l'idéal, le sens esthétique doit dire *Amen* au dogme divin qui nous révèle le vrai et unique principe de toute beauté, et le rapproche de nous, dans un ordre supérieur, par les manifestations les

plus émouvantes, et sous les formes les plus capables de nous ravir ; *Amen* à la vigoureuse et féconde influence que ce dogme exerce sur les facultés créatrices de l'âme humaine par la perfection des types qu'il nous montre, et par l'affirmation de la présence réelle, substantielle, personnelle de l'Homme-Dieu au milieu de nous ; *Amen* d'admiration et d'action ; *Amen !*

CENT SIXIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE LA VIE MORALE

CENT SIXIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE LA VIE MORALE

EMINENTISSIME SEIGNEUR,
MONSEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

Le vrai et le beau, contemplés dans la lumière du dogme catholique, ont provoqué l'*Amen* de l'intelligence, du sens religieux et du sens esthétique. Mais là ne se borne pas l'action de notre divine doctrine, car l'homme n'est pas seulement un adorateur et un contemplateur du vrai et du beau. Il est en lui une

1. Étaient présents : Son Éminence le cardinal Richard, archevêque de Paris et Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise.

faculté dont le propre est de vouloir le bien et de le faire librement. S'adressant à cette faculté, pour la diriger et la conduire à sa fin, le dogme catholique doit exercer sur notre vie morale, comme sur notre vie intellectuelle, une souveraine influence. C'est ce que je me propose de démontrer aujourd'hui.

Sans plus de préliminaires, je vous prie d'appliquer votre attention au développement de ces deux propositions.

Premièrement : mieux que toute autre doctrine, le dogme catholique établit les solides fondements de la vie morale;

Secondement : il l'appelle à une perfection transcendante, lui indique les moyens d'atteindre cette perfection, et obtient d'elle, dans les splendeurs surnaturelles de la sainteté, un triomphant *Amen*.

I

Vous avez entendu parler, Messieurs, d'une morale indépendante, c'est-à-dire d'une morale qui prétend ne pas sortir de la nature humaine et trouver en elle la règle unique et primordiale de nos actions. Elle est diversement comprise.

Pour les uns, ce n'est autre chose que la souveraineté des penchants. Du moment que la nature nous les donne, ils sont sacrés ; nous n'avons point à les réformer, mais à les suivre ; notre droit est de les satisfaire, jusqu'à concurrence des oppositions qu'ils rencontrent, et qui pourraient nous être dommageables. — Je ne m'arrêterai pas à réfuter cette doctrine immonde de la morale libre, dont on pourrait dire ce qu'Averrhoès disait de la religion de Mahomet : « C'est une morale de pourceaux. »

Il est une autre manière d'entendre l'indé-

pendance de la morale. Elle consiste à chercher dans le fond même de notre nature les premiers principes du juste et de l'honnête, en dehors de toute idée d'un être supérieur à l'homme. Voici les maximes de ceux qui nous la proposent : — « La science des mœurs doit être indépendante de toute autorité divine[1]. — La morale n'a pas besoin d'une divine sanction[2]. — La raison humaine, sans aucun égard à Dieu, est l'unique arbitre du bien et du mal ; elle est à elle-même sa loi[3]. — Là où le droit est quelque chose de sérieux, on n'a besoin d'aucune inspiration, d'aucune sanction d'en haut... Ce qu'il nous faut, c'est un droit raisonnable et humain. Le bien, le vrai, le juste, ont dans leur qualité le principe même de leur sanctification... Si la morale n'a pas en elle-même son fondement, il n'y a pas de nécessité

1. Morum scientia potest et debet a divina auctoritate declinare (Prop. 57, condamnée par le Syllabus.)

2. Morum leges divina haud egent sanctione. (*Ibid.*, prop. 56.)

3. Humana ratio, nullo prorsus Dei respectu habito, unicus est boni et mali arbiter; sibi ipsi lex. (*Ibid.*, prop. 3.)

intime qu'elle existe; elle est dès lors en proie à l'insondable arbitraire de la religion[1]. »

Outre son titre d'indépendante, cette morale s'appelle encore *civique, positive* et *concrète*. Elle a ses commandements de justice, de bonté, d'indulgence, de douceur, de reconnaissance, de modestie, de pardon, de bienfaisance, de tempérance, de civisme, de patriotisme, qui tous n'ont pas d'autres sanctions que les vulgaires intérêts de la vie présente[2].

1. Feuerbach, *Essence du Christianisme*.

2. On trouve, dit Dom. Benoît, de nombreux recueils de ces préceptes de morale sécularisée dans les ouvrages émanés de l'université gouvernementale et dans les différents manuels à l'usage des loges maçonniques. Pour donner un aperçu de cette prétendue doctrine morale, citons comme exemple les douze commandements de Ragon et Rebold :

1° Sois juste, parce que l'équité est le soutien du genre humain.

2° Sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs.

3° Sois indulgent, parce que, faible toi-même, tu vis avec des êtres aussi faibles que toi.

4° Sois doux, parce que la douceur attire l'affection.

Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, au début de mon apostolat dans cette chaire[1], permettez-moi de le redire : « D'après ces conceptions mesquines du juste et de l'honnête, le devoir

5° Sois reconnaissant, parce que la reconnaissance alimente, nourrit la bonté.

6° Sois modeste, parce que l'orgueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes.

7° Pardonne les injures, parce que la vengeance éternise les haines.

8° Fais du bien à celui qui t'outrage, afin de te montrer plus grand que lui, et de t'en faire un ami.

9° Sois retenu, tempérant, chaste, parce que la volupté, l'intempérance, les excès détruisent ton être et te rendent méprisable.

10° Sois citoyen, parce que la patrie est nécessaire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien-être. — Sois fidèle et soumis à l'autorité légitime, parce qu'elle est nécessaire au maintien de la société qui t'est nécessaire à toi-même.

11° Défends ton pays, parce que c'est lui qui te rend heureux et qui renferme tous les biens, tous les êtres qui sont chers à ton cœur ; mais n'oublie jamais l'humanité et ses droits.

12° Ne souffre point que la patrie, cette mère commune de toi et de tes concitoyens, soit injustement opprimée, parce que pour lors elle ne serait plus pour toi qu'une géhenne. Si ton injuste patrie te refuse le bonheur, éloigne-toi d'elle en silence, mais ne la trouble jamais ; supporte l'adversité avec résignation. (*La Cité antichrétienne au dix-neuvième siècle*, T. I, chap. VI).

1. Carême 1872, *Radicalisme contre radicalisme.*

devient indéterminable, parce qu'il échappe à toute règle universelle et constante. Il n'y a rien d'absolu dans l'homme, si on isole sa nature pour la réduire à ses propres ressources, et les manifestations contingentes de la conscience, c'est-à-dire ses vues, ses appréciations, ses jugements sur la moralité des actes humains, peuvent varier à l'infini. Devenu indéterminable, le devoir est inefficace, c'est-à-dire incapable de maintenir la vie humaine dans les hautes et saines régions du bien-faire où elle prend sa dignité; car, contingence pour contingence, l'intérêt et le plaisir seront toujours préférés au devoir. En définitive, l'homme, sans autre règle que lui-même, est tenté de croire que ce qui lui est dû c'est le respect de ce qu'il appelle les fatalités de sa nature; que ce qu'il se doit à lui-même, c'est d'obéir à ces fatalités et d'éviter avec soin tout ce qui le gêne, le fatigue et le blesse. Et ainsi la morale indépendante verse, sinon par son principe même, au moins par ses conséquences fatales, dans le matérialisme pratique.

En vain, pour empêcher la conscience d'arriver à cette extrémité, pour déterminer le

devoir, le fixer et réclamer en sa faveur les efforts d'une lutte généreuse, on fera appel de l'homme à l'humanité. Le principe de respectabilité mutuelle qu'on invoque pour servir d'appui à l'indépendance de la morale peut être très diversement interprété et appliqué ; et les appétits humains, fatalement substitués à toute autre force motrice et directrice de la volonté, se divisent contre eux-mêmes et se font la guerre. Il est facile de s'en tenir à cette orgueilleuse affirmation : — « la justice est toute dans l'humanité, » — quand les satisfaits, groupés autour d'un maître, à main ferme, peuvent contenir les appétits d'en bas. Mais, lorsque, dans la société partagée en deux camps, vous verrez d'un côté les repus, de l'autre les faméliques ; lorsque les uns diront : — nous voulons conserver, — et les autres : — nous voulons avoir ; — lorsque vous entendrez crier par ici : — on nous vole, — par là : — nous revendiquons ; — et cela au milieu du carnage et du sang, où sera la justice, si toute justice vient de l'homme ? Où sera le devoir, si, en vertu de ce principe, les uns et les autres cherchent à retenir ou à prendre ce qu'ils

croient leur être dû? — Il n'y a pas deux réponses à ces questions. — « La justice est du côté de la force; le devoir est de faire triompher la force. »

Nous avons vu, Messieurs, l'application pratique de ces sauvages exigences; nous la verrons peut-être encore, et dans des conditions plus cruelles et plus sanglantes. Ce sera notre châtiment d'avoir troublé et violenté le sens moral qui faisait dire aux anciens : — « La conscience, loi et juge de nos actions, nous a été donnée par les dieux immortels et personne ne peut nous la ravir[1]. — Regarder Dieu et se rendre semblable à lui par la pureté et la sainteté de la vie, c'est la perfection de l'homme et le véritable culte qu'il doit à la divinité[2]. »

Il est vrai que les dieux, qui avaient institué le tribunal de la conscience et lui dictaient des lois, n'étaient pas des modèles des plus hautes vertus, et que l'homme tenté de quelque infamie

1. Conscientiam a diis immortalibus accepimus, quæ a nobis divelli non potest (Cicér.)
2. Platon.

pouvait se dire : — « Ce que le maître des dieux a fait, pourquoi ne le ferais-je pas[1] ? » La corruption de l'Olympe explique l'orgueilleuse prétention des stoïciens, premiers apôtres de la morale indépendante : — « L'homme, disaient-ils, est égal aux dieux en vertu et en bonheur[2]. L'homme de bien ne diffère des dieux que par l'ancienneté[3]. La vertu est le souverain bien ; tâche de l'obtenir, alors tu seras le compagnon

1. ..... Impendio magis animus gaudebat mihi,
Deum sese in hominem convertisse, atque in alienas [tegulas
Venisse clanculum per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem Deum ! qui templa cœli summa sonitu concutit.
Ego homuncio hoc non fecerim ? Ego illud vero ita feci [ac lubens.
(Terent. *Eunuch.*, act. III, sc. VI).

2. L'homme, selon Chrysippe, n'est pas inférieur aux dieux ; en vertu, et même en bonheur, il ne leur cède pas : Λέγει δὲ Χρύσιππος : Αρετῇ μὴ ἀπολειπόμενον ἄνθρωπον, οὐδὲν ἀποδεῖν εὐδαιμονίας.
(Plut., *De commun., notitiis* XXXIII. Paris, Didot, 1856.)

3. Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute : amicitiam dico ? imo etiam necessitudo et similitudo : quoniam quidem bonus ipse tempore tantum a Deo differt, (Senec. *De providentia*, cap. I.)

Deus non vincit sapientem felicitate, etiamsi vincit ætate ; non est virtus major quæ longior. (*Id.* Epist. LXXIII.)

des dieux et tu pourras te dispenser de les adorer[1]. — Le sage a même l'avantage sur le maître des dieux, car il dédaigne les biens temporels que Jupiter ne peut dédaigner, parce qu'ils ne le concernent pas[2]. » — Mais les hésitations de la conscience et les prétentions de l'orgueil n'ont plus de prétexte ni d'excuse, dès qu'une doctrine divine fait appel au sens moral, et lui montre, dans la perfection d'un Dieu saint, les éternels et immuables fondements du juste et de l'honnête.

Or, vous savez, Messieurs, que le dogme catholique nous enseigne, comme vérité première, l'existence d'un Dieu Créateur et Providence de tous les êtres. L'acte généreux et libre par lequel il produit lui donne sur les fruits de sa paternité tous les droits d'un maître absolu. Il les tient sous sa souveraine dépen-

1. Quid votis opus est? Fac et teipsum felicem : facies autem, si intellexeris bona esse, quibus admixta est virtus.... Hoc est summum bonum; quod si occupas, incipis deorum esse socius non supplex. (*Id.* Epist. XXXI.)

2. Sapiens tam æquo animo omnia apud alios videt contemnitque quam Jupiter. Et hoc se magis suscipit quod Jupiter uti illis non potest, sapiens non vult. (Senec., Epist., LXXIII.)

dance, donne à chacun sa mesure d'être et de perfection, et à tous la règle de leurs actes et de leurs rapports. Cette règle c'est sa loi : loi éternelle, immuable et sainte, ordonnant tout en lui-même avant de descendre aux rivages de la création.

Unité parfaite et nombre parfait, il engendre et produit sans multiplier sa nature. Une loi empêche en lui l'unité de se diviser et le nombre de se confondre ; une loi maintient dans une seule nature trois personnes distinctement subsistantes et donne intégralement la même nature à ces trois personnes ; une loi règle les rapports de cet être unique et de cette famille sacrée. Et dans cet être unique, dans cette famille sacrée, où il y a tout un monde de perfections qui semblent se contrarier, une loi fait demeurer ensemble et se produire, sans heurt et sans trouble, toutes ces perfections, les unissant dans un seul et même acte : une loi éternelle, infinie, immanente, vivante, une loi qu'on ne peut distinguer de Dieu lui-même que par une fiction métaphysique.

Dieu est sa loi, comment ne serait-il pas la loi des êtres qu'il crée, puisqu'ils tiennent de

lui tout ce qui convient à leur nature? — Avant qu'ils soient, il les porte dans son concept éternel. Là ils reçoivent leur règle et leur mesure : cette règle, cette mesure, c'est la loi éternelle, c'est-à-dire, selon saint Thomas, « la raison même de la divine sagesse dirigeant à l'avance les actions et les mouvements de tout ce qui peut être[1]. » Le concept divin, type de toutes les existences et règle de leurs mouvements, éclate sous la pression d'un amour infini. Dieu produit l'espace, le temps, l'armée innombrable des créatures, et voilà que des lois savantes en dirigent les harmonieux bataillons. Les astres qui tracent leur route dans le firmament, les atomes dont se composent les corps, les germes qui travaillent silencieusement dans une terre féconde, s'épanouissent et couvrent les montagnes et les plaines d'un manteau de verdure, de fleurs et de fruits, l'animal qui va et vient, s'accouple et se multiplie ; tout est, tout se meut, tout vit comme

1. Lex æterna est ratio divinæ sapientiæ secundum quod est directiva omnium actionum et motionum. (*Summ. Theol.*, Ia IIæ P., quæst. 93, a 1.)

une note de cette harmonie universelle dont nous ne connaîtrons bien la marche savante que lorsque nous serons élevés, un jour, au-dessus du temps et des espaces créés. Enfin, tout est soumis à des lois qui ne sont que des manifestations de la raison divine, et de la loi éternelle.

Et l'on voudrait que l'homme fût soustrait à toute loi divine! Cela ne peut pas être, Messieurs. Participant mieux que toutes les créatures à la nature de Dieu, l'homme doit, mieux que toutes les créatures, reproduire les mœurs et les perfections de son auteur, et il ne le peut qu'en recevant pour règle de sa vie morale, comme de sa vie intellectuelle, la loi divine d'une manière plus excellente, *excellentiori modo* : ainsi parle saint Thomas.

Cette manière plus excellente de recevoir la loi divine consiste à la connaître et à l'accomplir librement. Imprimée dans notre âme à l'instant même où nous commençons à vivre, elle s'appelle la raison, « règle et mesure des actes humains[1]. » Dans l'ordre intellectuel,

1. Regula et mensura actuum humanorum est ratio. (*Summ. Theol.*, Ia IIæ P., quæst. 90.)

elle nous conduit au vrai; dans l'ordre moral, elle détermine le devoir et reçoit un nom vénérable que vous avez déjà prononcé au dedans de vous-mêmes : la conscience.

La conscience! Voilà, Messieurs, la première loi de Dieu, promulguée par le fait même de son insertion au livre incorruptible de notre âme[1]. Loi première, elle est la loi universelle : le plus illettré des mortels peut comprendre ce qu'elle dit. — Loi universelle elle est la loi perpétuelle : nous la voyons, nous l'entendons au dedans de nous-mêmes; tous les peuples l'ont vue et entendue; « ceux qui n'avaient pas d'autre code divin que ce code intérieur, dit l'Apôtre, faisaient naturellement les œuvres de la loi; ils étaient leur propre loi[2]. » Il est donc juste de dire qu'il faut agir selon sa conscience, suivre la dictée de sa conscience, faire comparaître ses actions au tribunal de la conscience. Loi de Dieu inscrite

1. Lex divina promulgatur eo ipso quod Deus eam mentibus hominum inseruit naturaliter cognoscendam. (*Summ. Theol.*, Ia IIæ P., quæst. 90, a. 1, ad 1.)

2. Gentes quæ legem non habent naturaliter ea quæ legis sunt faciunt, ipsi sunt sibi lex. (Rom., cap. II, 14.)

dans l'âme humaine, la conscience a pour fonction de déterminer et de fixer le devoir.

Cela nous suffit, disent les rationalistes, qui ne veulent pas sortir des rivages de la nature. — Soyons des hommes de conscience. — Je ne contredis pas à cette noble maxime, Messieurs. Eh, oui, la conscience suffirait à l'homme naturel, si elle était incorruptible. Mais, ne savez-vous pas qu'elle est entourée d'ennemis acharnés à faire fléchir sa rectitude et à lui ravir l'honneur de sa virginité ? Ne savez-vous pas que, sous les coups de ces ennemis, une conscience succombe, et une autre encore ; que, de proche en proche, les défections se multiplient à ce point que Dieu laisse l'homme se livrer à la perversité de ses appétits [1] ? Ne savez-vous pas que le ciel de la conscience s'est couvert de ténèbres, que les peuples aveuglés ont appelé bien ce qui était mal, mal ce qui était bien, et qu'on a pu dire, dans l'histoire, de l'immense majorité du genre humain : « *Corrupti sunt et abominabiles facti*

1. Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam. (Rom., cap. I, 24.)

sunt[1] : Ils se sont corrompus et sont devenus abominables. »

N'accusez pas la Providence, Messieurs, elle a voulu donner une leçon à notre orgueil, mais elle n'a pas abandonné l'humanité. Le dogme catholique nous apprend que Dieu est venu sauver la loi éternelle imprimée au cœur de l'homme. Comme il a parlé pour redresser l'intelligence et la ramener au vrai, il a parlé pour redresser la conscience et la ramener au bien. Et avec quelle solennité!

C'était au désert : le peuple hébreu attendait impatiemment Moïse que le Seigneur avait appelé ; le tonnerre grondait, les éclairs fendaient la nuit sombre, le Sinaï abreuvé de gloire chancelait comme un homme ivre, les échos de la solitude étaient pleins de bruits mystérieux, et la plume ardente des chérubins traçait sur des tables de pierre les commandements de Jéhovah. Ces commandements étaient un tableau où la conscience pouvait se lire tout entière. Adorer Dieu, n'avoir point d'autre maître suprême que lui, l'aimer, res-

1. Psalm. XIII.

pecter son nom sacré, s'appliquer au culte de sa majesté sainte, honorer les chefs de famille, être juste et chaste en ses actions et ses désirs, véridique en ses paroles, — la conscience avait dit toutes ces choses, mais il importait que, troublée par les sens et les passions, elle les entendît venir du dehors, afin de prévenir le mortel assoupissement qui menaçait le genre humain.

Manifestation sublime, mais pourtant insuffisante de la loi divine, puisqu'elle ne s'adressait qu'à un peuple privilégié. Le dogme catholique nous révèle une merveille plus grande encore : la réalisation du vœu qu'exprimait le prophète lorsqu'il s'écriait : — « Etablissez, Seigneur, un législateur sur les peuples, afin qu'ils sachent qu'ils sont hommes[1]. » — Ce législateur est venu, nous l'appelons le Verbe fait chair, vrai fils de Dieu et vrai fils de l'homme. Par sa bouche de chair il a enseigné la doctrine de son Père, de sa bouche de chair il a fait descendre, sans

1. Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt. (Psalm. XIII.)

éclairs et sans foudres, un décalogue qui, confirmant mieux que celui de Moïse la loi éternelle et intime de la conscience, s'adressait, non plus à un peuple choisi entre tous les peuples, mais à tout le genre humain.

Ainsi donc, Messieurs, l'autorité de Dieu inscrivant mystérieusement sa loi au livre de la conscience, confirmant sa loi par des manifestations extérieures, parlant ensemble à notre âme et à nos sens, investissant notre nature de toutes parts, s'imposant au dedans et au dehors; l'autorité de Dieu créateur, maître suprême, père, frère et ami, telle est, d'après le dogme catholique, la première assise de la vie morale. Vous n'en trouverez nulle part de semblable. — Mais allons plus avant.

Notre divine doctrine nous enseigne que le Dieu créateur qui nous a donné sa loi, en même temps que l'être et la vie, est un Dieu providence dont la souveraine puissance pénètre partout. Il opère en toutes choses : et comme un aimant qui attire à lui les actions de tout être dont sa bonté est la fin suprême, et comme principe et premier moteur de l'or-

dre dans lequel sont agencées toutes les causes, et comme perpétuel conservateur de l'être qui agit, et comme propulseur et soutien des forces en action; il opère donc en nous : en tous nos actes physiques, intellectuels et moraux. Dans l'ordre moral, son pouvoir n'est pas seulement indicatif et dirigeant par l'autorité de la loi, il est agissant et secourable par sa coopération; nous avons besoin de lui pour faire le bien.

L'orgueil philosophique a beau dire : « *A Deo habemus quod homines sumus, a nobis ipsis quod justi sumus :* Nous tenons de Dieu la nature qui nous fait hommes, mais nous ne devons qu'à nous-mêmes notre justice. » On peut lui répondre avec le grand Augustin : « Que dites-vous là, vous qui cherchez à vous tromper vous-mêmes? *Quid dicitis, qui vos ipsos dicipitis*[1] ? » Non, ce n'est pas par vous-mêmes que vous êtes et que vous pouvez être justes. Si vous examinez et sondez votre nature, vous aurez bientôt constaté qu'elle ne va pas d'un mouvement spontané et tranquille à

1. Tract. XCI, *in Joan.*

la justice. De toutes parts, et contre tous les devoirs, éclatent des oppositions formidables dont se plaignent les âmes qui voudraient obéir à la loi du juste et de l'honnête. — « Je vois le bien, disent-elles, je l'approuve, et cependant je fais le mal[1]. — O Dieu, pourquoi suis-je en contradiction avec vous et à charge à moi-même[2] ? — Je sens dans mes membres comme une loi maudite qui milite contre la loi de Dieu. Je ne fais pas le bien que je veux, je fais le mal que je ne veux pas. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort[3]? » O vous, qui vous vantez de ne tenir votre justice que de vous-mêmes, êtes-vous sourds à ces plaintes ? Vous plaît-il de ne tenir aucun compte de ces oppositions? Vous contentez-vous pour toute justice de ce qui se peut faire sans gêne et sans combat? Eh

1. ... Video meliora proboque, deteriora sequor. (Ovid.)

2. Quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis? (Job, cap. VII, 20.)

3. Non enim quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo, malum hoc ago.... Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.... Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus? (Rom., cap. VII, 19, 23, 24.)

bien, permettez-moi de vous le dire : ce n'est pas grand'chose que votre justice.

A la lumière du dogme catholique, l'homme découvre la source du mal qui affaiblit en lui le sens moral, et contrarie le mouvement de sa volonté vers le bien : il est déchu. L'équilibre de la nature intègre qu'il tenait originairement de la libéralité du Créateur a été rompu par la prévarication du père de la race humaine, et, en vertu des lois de la transmission, il ne reçoit plus aujourd'hui, de l'acte qui l'engendre, qu'une nature appauvrie, languissante et enfiévrée, privée des dons surnaturels qui faisaient partie de sa constitution native, et blessée dans ses dons naturels. D'où il suit que les passions, originairement contenues par la raison et soumises à l'autorité absolue du libre arbitre, se portent avec une aveugle impétuosité vers les objets qu'elles convoitent, et finissent, si elles ne sont vigoureusement réprimées, par prendre sur la raison un funeste empire qui nous rend souvent impuissants contre leurs sollicitations.

Divinement éclairé sur cet affligeant mystère de déchéance, le chrétien se défie de lui-

même et comprend la nécessité de la lutte et du combat, dont paraissent ne pas se douter ceux qui, exagérant l'excellence et la puissance de la nature, mettent uniquement en elle le principe de la justice[1]. Sentant sa faiblesse, il fait appel à la puissance secourable dont il a besoin pour bien faire : « O Dieu, s'écrie-t-il, venez à mon aide : *Deus, in adjutorium meum intende ;* Seigneur, hâtez-vous de me secourir : *Domine, ad adjuvandum me festina.* »

Ce secours de Dieu, Messieurs, le dogme catholique nous le promet dans tous les combats et les périls de la vie morale, mais surtout dans l'état critique où nous met le péché. Devenu coupable envers Dieu, envers ses semblables, envers lui-même, l'homme or-

1. Naturalistæ nulla adhibita iis rebus fide, quas Deo auctore cognovimus, parentem generis humani negant deliquisse; proptereaque liberum arbitrium nihil *viribus attenuatum et inclinatum* putant. Quin immo exagerantes naturæ virtutem et excellentiam, in ea principium et normam justitiæ unice collocantes, ne cogitare quidem possunt, ad sedandos illos impetus regendosque appetitus assidua contentione et summa opus esse constantia. (Leo. XIII, Encyc., *Humanum genus*, 20 apr. 1884.)

gueilleux, qui ne croit qu'à la puissance de la nature, peut tenter une réhabilitation, mais qui lui dira qu'il l'a obtenue, et que l'ordre moral troublé par ses prévarications est rétabli par un nouvel accord avec tout ce qu'il a offensé? Je défie le pécheur le plus osé de se créer une certitude sur ce point délicat et mystérieux. Or, le dogme catholique nous la donne cette certitude, en faisant intervenir la miséricorde divine dans une rédemption dont Dieu lui-même est l'ouvrier, et dont l'homme peut s'appliquer les mérites par des actes réparateurs, qui lui assurent le pardon et l'oubli de ses fautes et renouvellent ses forces pour le bien.

La loi et le secours de Dieu, voilà assurément deux solides fondements de la vie morale, mais ils ne suffisent pas pour l'établir définitivement et assurer l'accomplissement du devoir; il leur faut une sanction, c'est-à-dire une réponse éternelle à ces deux questions : — Qu'adviendra-t-il si l'homme obéit à la loi de Dieu et profite de son secours ? Qu'adviendra-t-il s'il méprise l'une et l'autre ? — Je vous l'ai dit, Messieurs, les philosophies et

les religions ne donnent à ces deux questions que des réponses insuffisantes, dérisoires, vagues, incertaines[1]. Ceux-ci prétendent « que la vertu qui se pratique pour elle-même est plus pure que celle qui vit dans l'attente d'une récompense[2] » ; ceux-là « que dans toutes nos actions le droit égal de tous doit être notre règle de conduite, sans autre espoir que l'approbation de nos semblables, sans autre crainte que celle de perdre notre dignité humaine[3]. » Telle doctrine menace le pécheur d'un anéantissement qui se résoud en impunité, et offense à la fois la justice et la sainteté de Dieu ; telle autre le promène en des régions chimériques où rien ne se conclut pour lui. Il en est qui écartent les mystérieuses questions d'avenir, comme « accablantes pour l'esprit, curieuses seulement pour l'imagination, impossibles à résoudre, inutiles à soulever. » Les plus sages n'y répondent que par des *peut-être*. Rien de clair, rien de précis, rien de cer-

1. Cf. Carême 1888, conférence sur *la vie future*.
2. Büchner, *Force et matière*.
3. Karl Vogt, *Leçons sur l'homme*, 16e leçon.

tain, si ce n'est, Messieurs, cette vie éternelle que nous annonce le dogme catholique au nom d'un Dieu rémunérateur et vengeur. Vie qui commence dans l'autre monde, à l'heure même où finit l'épreuve terrestre; vie qui dépend d'une sentence irréformable; vie dans des abîmes de gloire et de félicité; vie dans des abîmes de honte et de tourments; vie d'un éternel et ineffable bonheur en Dieu; vie d'un éternel et ineffable malheur loin de Dieu. Quelle sanction! Quoi de plus efficace pour asseoir définitivement la vie morale? Peut-on mieux engager l'homme à faire le bien et à éviter le mal qu'en lui disant comme Moïse au peuple d'Israël : « Je te propose, au nom de Dieu, la bénédiction et la vie, la malédiction et la mort, choisis[1]. »

Voilà, dit le Souverain Pontife Léon XIII dans une de ses admirables encycliques : « Voilà les véritables fondements de la vie morale, les sources, les principes de toute

1. Testes invoco hodie cœlum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem. Elige ergo. (Deuteron., cap. XXX, 19.)

justice et de toute honnêteté : Un Dieu qui a créé le monde et qui le gouverne par sa Providence, une loi éternelle dont les prescriptions ordonnent de respecter l'ordre de la nature et défendent de le troubler, une fin dernière placée pour l'âme dans une région supérieure aux choses humaines et au delà de ce séjour terrestre. Faites-les disparaître, aussitôt il devient impossible de savoir en quoi consiste la science du juste et de l'injuste, et sur quoi elle s'appuie[1]. » Au contraire, faites resplendir, avec le dogme catholique, ces vérités premières ; affirmez le droit souverain de Dieu créateur, faites entrer sa loi par toutes les portes ouvertes de la nature humaine, promettez à notre faiblesse la coopération secourable de sa Providence et les pardons de sa miséricorde, assignez d'une manière précise à

1. Mundi enim opifex idemque providus gubernator Deus ; lex æterna naturalem ordinem conservari jubens, perturbari vetans; ultimus hominum finis multo excelsior rebus humanis extra hæc mundana hospitia constitutus : hi fontes, hæc principia sunt totius justitiæ et honestatis. Ea si tollantur.... continuo justi et injusti scientia ubi consistat et quo se tueatur omnino non habebit. (Leo XIII, Encyc. *Humanum genus*, 20 april 1884.)

la vie morale le terme de ses évolutions et de son épreuve terrestre, alors la science du bien et du mal sera fortement assise et vous verrez se produire l'idéal du juste et de l'honnête : l'homme religieux, fidèle au culte de Dieu et soumis à sa volonté sainte, respectueux de tous les droits, compatissant à la faiblesse et au malheur, pardonnant les injures, sage en ses desseins, prudent en ses actions, fort dans l'adversité, maître de ses sens et de ses passions, modéré dans ses désirs, ayant horreur de toutes les fautes, même avant qu'elles soient exprimées par des actions, rapportant tout à Dieu et attendant de lui la seule récompense qui soit digne de ses mérites. Cet idéal du juste et de l'honnête vous le chercherez en vain dans les autres religions, vous vous efforcerez en vain de le construire de pièces et de morceaux avec les maximes isolées des philosophes ; il est d'une seule venue, le fruit propre, original, inimitable de notre divine doctrine. Et cependant, Messieurs, même dans sa plus haute perfection, ce n'est encore que le petit *Amen* de la vie morale au dogme catholique. J'en ai un plus grand à vous faire entendre.

II

J'ai dit, Messieurs, que le dogme catholique nous appelle à une perfection transcendante, perfection élevée au-dessus de l'idéal du juste et de l'honnête, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Cette perfection n'a point sa racine dans la nature, si bien douée et si bien ordonnée qu'on la suppose, mais dans un état qu'on appelle surnaturel. L'enseignement catholique affirme et définit cet état, dans lequel l'homme, destiné à la vision intuitive et à la possession immédiate de Dieu, à l'union intime de son essence avec l'essence divine, est dès maintenant préparé à cette fin sublime par une mystérieuse surélévation et transformation de sa nature et de sa vie, participant à la nature et à la vie de Dieu, et opérant divinement. Une si grande merveille ne se peut constater à la manière des phénomènes na-

turels, mais il suffit pour y croire de la voir dans ses effets, c'est-à-dire dans cette perfection transcendante de la beauté morale qui, selon l'expression du Père Lacordaire, « ravit le sens humain[1] » et qu'on appelle la sainteté.

La sainteté est le fruit propre et réservé de la doctrine catholique. Elle nous en révèle le type, la règle et le principe surhumain.

Le type de la sainteté c'est Dieu. Sa suprême beauté nous appelle et nous invite à la reproduction de son infinie perfection. « Sanctifiez-vous, disait-il à son peuple, et soyez saint parce que je suis saint[2]. » Mais, comment imiter une perfection qu'on ne voit que de loin et à travers le voile des créatures? Dans quelle mesure pouvons-nous et devons-nous la reproduire? Il y aurait lieu de nous étonner de cette exigence de Dieu, Messieurs, si le dogme catholique ne nous apprenait que la sainteté parfaite a quitté les inaccessibles profondeurs

1. Vingt-huitième conférence.
2. Sanctificamini et estote sancti quia ego sanctus (Levit., cap. XX, 7.)

où les anges la contemplent; « que le saint par excellence a été vu sur la terre et a vécu au milieu des hommes. » Le Christ, centre des vérités révélées, est la sainteté incarnée de Dieu; il est saint par cela même qu'il est le Christ. Il ne reçoit pas la sainteté, il se la donne à lui-même; cette sainteté n'est pas accidentelle, elle est substantielle; elle ne gravite pas vers sa perfection, elle est parfaite dès le premier instant; elle ne peut pas disparaître, elle est inamissible : car le Christ ne peut pas cesser d'être l'Homme-Dieu, il l'est à toujours. Substantielle, parfaite, inamissible, la sainteté du Christ est en lui la racine de tous les dons divins qui doivent embellir sa nature humaine; ou, pour nous servir de la comparaison de saint Thomas : « C'est le soleil fécond qui prodigue ses splendeurs et ses magnificences dans l'âme bénie du Sauveur[1]. » Participant de notre nature, il ne peut être étranger à aucune des perfections qui nous

1. Gratia habitualis (in Christo) intelligitur ut consequens unionem sicut splendor solem. (*Summ. Theol.*, III a P., quæst. 7, a. 13.)

honorent; premier-né de l'humanité, il doit posséder ces perfections au degré suprême. Dons naturels et dons de la grâce, tout est en lui jusqu'à la plénitude. Son âme est pleine de vertus dont la divine lumière se projette sur tous les actes de sa sainte vie : vertus contemporaines et toutes élevées au même degré de perfection. De quelque côté qu'on regarde, on admire partout la même grandeur et la même magnificence. Charité, miséricorde, prudence, justice, religieux respect, obéissance, amour du vrai, zèle du bien, libéralité, force, pieuse audace, magnanimité, persévérance, patience, austérité, pureté, mansuétude, modestie, humilité, toutes les vertus du Sauveur sont comme une avenue d'arbres géants, d'essences diverses et de même venue, qui nous conduisent, à travers des flots de parfums, jusqu'au palais de sa divinité.

Comprenez-vous, Messieurs, que le Christ ait pu dire : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait[1]. — Je suis

1. Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis (Joan., cap. XIII, 15.)

descendu vers vous et me suis fait votre semblable; maintenant, montez vers moi et devenez semblables à moi. — Regardez-moi et imitez : *Inspice et fac secundum exemplar.* » — Le genre humain a regardé, et déjà les générations antiques se formaient sur le juste désiré dont les prophètes peignaient à grands traits la surhumaine perfection. Mais, depuis le jour béni où les anges ont chanté sa naissance, nous ne sommes plus obligés de tendre violemment nos désirs vers les siècles futurs, ni de percer les ombres de l'avenir pour y découvrir la figure exemplaire du juste : un simple souvenir, un acte de foi, la lecture d'une page de l'Évangile, un regard sur le crucifix nous met en présence de celui qu'il nous faut imiter pour arriver à la perfection transcendante, et contenter les sublimes exigences de notre Dieu, qui veut que nous soyons saints comme il est saint.

Mais, être en présence d'un type, le voir, le regarder, l'étudier, l'admirer, cela ne suffit pas pour qu'on puisse l'imiter. Comme tous les arts, le grand art de la sainteté doit avoir ses règles, et il va sans dire qu'il faut les chercher

ailleurs que dans les préceptes naturels qui nous donnent la stricte mesure du juste et de l'honnête. Aussi, le dogme catholique, en rapprochant de nous la perfection typique de Dieu, dans la personne du Verbe incarné, nous enseigne-t-il que le Christ est par ses lois et ses conseils le suprême régulateur de notre vie surnaturelle. Nous ne voyons guère de l'œil de la raison que les plus prochaines et les plus évidentes applications des commandements de la nature; la loi évangélique, expression de la sagesse et de la volonté du Christ, les éclaire à fond, et nous en fait voir les plus lointaines et les plus délicates conséquences. A cela elle ajoute des préceptes positifs de religion, des conseils de détachement, d'abnégation, de pureté, de miséricorde, de charité, de dévouement, de sacrifice qui mettent ces vertus hors de la portée naturelle de nos tendances et de nos efforts.

En effet, si déjà notre nature déchue ne peut marcher toute seule dans les voies du juste et de l'honnête, comment espérer qu'elle s'élèvera dans les régions transcendantes où commande et conseille la loi évangélique? — Ne

vous inquiétez pas, Messieurs ; d'après notre divine doctrine, Jésus-Christ, type et régulateur de la sainteté, en est encore le principe. « Il nous la mérite, dit saint Thomas, par des actes libres et saints, qui, réfléchis sur sa personne, acquièrent une valeur infinie, et il la répand sur nous[1]. » Dieu ne pouvait le récompenser de ses mérites et de ses vertus autrement que par la plénitude. Or, la plénitude contient tout. Il se fait donc dans le Christ une accumulation des grâces sans nombre que reçoit l'humanité, et ces grâces doivent être considérées comme une dérivation du Saint par excellence. Grâces permanentes et grâces transitoires ; grâces de régénération, d'accroissement et de force ; grâces d'alimentation spirituelle, de réparation et d'union ; grâces de pardon, de purification et de préservation ; grâces qui illuminent, excitent, enlèvent l'âme et lui donnent des ailes : « Tout nous vient par

1. Actiones ipsius ex virtute divinitatis fuerunt nobis salutiferæ ; utpote gratiam causantes, et per meritum et per efficientiam quamdam. (*Summ. Theol.*, a III P., quæst. 8, a. 1, ad 1.)

Jésus-Christ, Notre-Seigneur, dit l'Apôtre : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*[1]. »

Quelle haute et complète doctrine! Messieurs. Quel puissant appel adressé à la vie morale, pour l'élever à la suprême perfection! Nous répondons plus ou moins bien à cet appel. Cependant, même avec les imperfections que ne peut éviter l'humaine nature, la vie surnaturelle d'un chrétien véritablement digne de ce nom est infiniment supérieure à la vie de l'honnête homme. Combien plus la vie d'un saint! Ravi par le type divin qui s'est manifesté dans une vie humaine, dirigé par les préceptes et les conseils de la loi évangélique, pénétré de la grâce, enlevé par la grâce, le saint se jette avec ardeur dans la voie du progrès qui le doit conduire à la perfection transcendante où l'appelle la divine doctrine dont il a médité les enseignements. Je vous l'ai dépeint lorsque je vous expliquais l'action de la grâce; c'est l'occasion, plus que jamais, de le remettre en pied

1. Rom., cap. VII, 25.

et de le proposer de nouveau à votre pieuse admiration.

Là où le chrétien se contente de se purifier du péché, le saint travaille à en détruire dans sa nature jusqu'aux derniers restes, représentés par la convoitise. Il s'humilie pour écraser l'orgueil, père de tous les vices, et se disposer à l'obéissance, mère des grandes victoires. Il demande à son cœur raison de son égoïsme et de ses affections déréglées; il le presse de sortir de lui-même et de rompre les plus petites attaches qui l'empêcheraient de se donner à Dieu et de se dévouer à tous. Il fuit le monde qui le sollicite, il s'applique à mépriser les honneurs qui le tentent, il se dégage des biens fugitifs qui pourraient lui faire oublier l'unique et éternel bien. Il impose silence aux sens avides qui lui demandent des jouissances, il les sèvre, les châtie, appauvrit leur énergie pour faire taire leurs exigences et les soumettre au souverain empire de l'âme. Ses fautes et ses imperfections diminuent de nombre et de gravité à mesure que leur racine, toujours attaquée par de généreux efforts, perd de sa vigueur, et le saint triomphant

passe de la purification à la pratique des vertus.

En cette phase lumineuse de la vie surnaturelle, nous nous arrêtons à la correction, le saint va jusqu'à l'héroïsme. Sa foi n'est pas, comme la nôtre, une adhésion généralement tiède et laborieuse qui redoute les mystères et lutte contre les protestations orgueilleuses de la raison. L'Esprit-Saint qui l'éclaire lui donne l'intelligence et la science des choses divines. Il s'appuie si vigoureusement sur la révélation, qu'aucune contradiction ni aucune menace ne peut l'ébranler ; il discerne, comme par instinct, les nuances les plus subtiles de l'erreur ; il voit clairement qu'aucune des vérités de la nature ne peut contredire aux dogmes sacrés qu'il adore; il fait de la foi la règle suprême de toute connaissance et de toute science; il la confesse publiquement et se tient prêt à lui rendre témoignage même par l'effusion de son sang, si Dieu l'exige.

Le saint espère : mais tandis que nous visons notre propre bonheur dans l'éternelle félicité qui nous est promise, l'espérance du saint, épurée par la crainte filiale, passe d'un appétit

trop égoïste de la félicité au chaste désir du bien pour le bien lui-même. Il a moins peur de perdre son bonheur que d'offenser celui qui doit en être l'éternel objet. Honneurs, biens, plaisirs, tout lui paraît vil ; le royaume de Dieu est déjà dans son cœur sevré de toute convoitise terrestre.

Le saint aime : non plus de cet amour initial qui est le nôtre, et dont l'acte principal consiste à éviter le mal, mais d'un amour qui croît sans cesse en s'appliquant à son éternel et parfait objet : amour sublime que perfectionne le don de sagesse, qui reçoit de ce don le pouvoir de goûter les choses divines et de dire avec un sincère enthousiasme : « J'en suis certain, ni la crainte de la mort, ni l'amour de la vie, ni anges, ni principautés, ni vertus, ni choses présentes, ni choses futures, ni force, ni hauteur, ni profondeur, ni quelque créature que ce soit ne pourront me séparer de la charité de mon Dieu[1]. » Aimant Dieu par-dessus

1. Certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque altitudo, neque profundum, neque alia creatura poterit nos separare a caritate Dei. (Rom., cap. VIII, 38, 39.)

toutes choses, il participe, autant que le peut un être fini, à son immense bonté : parents et étrangers, amis et ennemis, justes et pécheurs, tous reçoivent avec ordre les tendres et généreux témoignages d'une charité dont l'infini est le principe et le terme suprême. La misère sous tous ses aspects a surtout le pouvoir de séduire son cœur. Il en reçoit dans sa nature attendrie et compatissante les mystérieux contre-coups, et, pressé de la guérir, il ne peut plus retenir en sa présence aucun de ses biens. Ses aumônes, ses services, ses prières, ses sages conseils, ses douces corrections, son temps, sa santé, sa vie appartiennent aux malheureux.

Notre prudence est toujours mêlée de quelque habileté humaine. Le saint s'abandonne aux conseils de l'Esprit de Dieu, qui le fait passer avec honneur à travers toutes les difficultés et prévient jusqu'aux écarts de sa bonté compatissante.

Notre justice se borne au respect des droits, sans sacrifier les nôtres. Le saint n'hésite pas, pour l'amour de la paix, à faire l'abandon de ses droits les plus chers. Non content de servir

les causes privées et publiques selon la stricte rigueur du devoir, il se dévoue jusqu'à l'immolation. Pour lui, c'est trop peu d'obéir aux commandements de Dieu : sa justice, éclairée par le don de piété, le pousse dans la voie parfaite des conseils où il suit, comme autant d'ordres, les secrètes inspirations de la grâce. Affamé et altéré de justice, il aspire à en être rassasié.

Nous épuisons notre force dans des luttes vulgaires. Le saint cherche, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, les entreprises ardues et se met à l'œuvre confiant dans le bras du Tout-Puissant. A la tribulation, à l'angoisse, à la douleur, il ne répond que par une héroïque patience. Que dis-je? Il pousse des cris qui épouvantent la nature : *Ou souffrir ou mourir! Toujours souffrir, jamais mourir!* Il n'a besoin d'aucune consolation humaine, la consolation du ciel le remplit de joie au plus fort de ses maux. Athlète magnanime de la vérité et du devoir, il en prend héroïquement la défense contre toute violation. La force de l'Eprit-Saint dont il est investi lui sert d'armure contre les assauts de la persécution.

Qu'on le calomnie, qu'on le maudisse, qu'on l'emprisonne, qu'on l'exile, qu'on répande dans les plus cruels supplices son sang généreux, rien n'ébranle sa constance. Il est heureux de souffrir pour la vérité et la justice et d'en être le martyr.

Nous sommes satisfaits quand nous avons tempéré l'ardeur de nos passions et étouffé nos plus basses convoitises. Mais le saint, voulant offrir à Dieu, dans une chair vierge, une plus agréable hostie, se sèvre des plaisirs permis, en supprime les plus vagues désirs et les plus lointaines pensées. Près des autres il s'efface, se renonce, s'estime le plus petit de tous. Sa mansuétude, fruit d'une humilité aussi sincère que profonde, subjugue autour de lui tous les cœurs.

Enfin, après avoir dit à toutes les vertus divines et humaines : plus haut! plus haut ! le saint arrive à l'état transcendant qui représente en cette vie de passage l'éternelle union des cieux. Il entre, pour ainsi dire, en Celui qui est la perfection même et s'écrie[1] : « *Mihi ad-*

1. Psalm. LXXII.

hærere Deo bonum est. Il est bon que je m'attache à Dieu et que je jouisse de lui. » Il est donc tout à Dieu ; il s'abandonne, il se laisse envahir ; il pense en Dieu, il aime en Dieu, il respire en Dieu, il est tout pénétré de Dieu. Sa charité parfaite rend sublimes ses moindres actions : jusqu'aux soupirs de sa poitrine, jusqu'aux ondulations de son cœur. Il n'a plus qu'un désir : voir se dissoudre le corps mortel qui l'empêche de se fondre en son unique bien : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* »

Ne croyez pas, Messieurs, que ce portrait du saint soit une fantaisie mystique ; ne dites pas, avec un philosophe contemporain : « La sainteté est un idéal qu'on peut rêver, mais elle n'est pas plus accessible à l'homme que la béatitude[1]. » Ce qui a été fait est possible. Or, la sainteté est un fait que les siècles chrétiens ont vu maintes fois se produire. Nos catalogues et nos livres hagiographiques, où sont inscrits des milliers de noms, ne contiennent que les cadres de cette immense armée d'hommes,

1. Cousin, *Premiers essais de philosophie* (troisième édition, 1855.)

comme vous, que l'influence du dogme catholique a élevés jusqu'au sommet de la perfection.

Actionnés par la grâce, dirigés par la loi évangélique, les saints n'ont pas pu reproduire à égalité la sainteté du type divin qui les ravissait : car, même en s'appliquant à la pratique des vertus, l'homme ne peut donner à toutes la même splendeur, la même magnificence. Les unes se montrent avec plus d'éclat ; les autres, bien que soutenues par des actes héroïques, demeurent éclipsées. En telle âme sainte, nous admirons le religieux mouvement qui la fixe dans la contemplation des choses divines ; en telle autre, les élans miséricordieux du cœur qui l'entraînent à l'action ; en celle-ci, l'humble et aveugle obéissance ; en celle-là, l'amour passionné des austérités et de la souffrance ; ici, la simplicité et la douceur; là, la noble fierté et les pieuses audaces du zèle. Chaque saint dépense le meilleur de ses forces en quelque vertu qu'il rend éminente ; et cette gloire singulière qui révèle la puissance de la grâce, accuse en même temps la faiblesse humaine, incapable d'élever dans une seule vie

toutes les vertus au même degré de perfection.

Malgré cela, Messieurs, il est vrai de dire que les saints ont imité la sainteté divine autant qu'une créature finie peut imiter l'infini, et que leur vie est une copie du type adorable que le dogme catholique impose à leurs habitudes et à leurs actions. C'est Jésus-Christ qui vit en eux, dit l'Apôtre : Il vit par sa grâce, par sa loi, par la reproduction de ses vertus, et aussi par les dons gratuits : illuminations extraordinaires, miracles, prophéties, pénétration et discernement des esprits qui achèvent leur perfection transcendante.

Voilà les saints, Messieurs. L'héroïsme de leurs vertus, les merveilles qu'ils ont opérées, les bienfaits dont ils ont rempli le monde, l'émulation qu'ils y entretiennent pour la pratique du bien, les honneurs que leur rendent les croyants et que ne peuvent leur refuser les honnêtes gens qui savent apprécier les nobles caractères et les grands cœurs, n'est-ce pas le plus glorieux *Amen* qui puisse retentir ici-bas en l'honneur de notre divine doctrine.

J'en attends un de votre propre vie, Messieurs. Pour le plus grand nombre vous avez

la foi ; mais, hélas ! ce n'est pas la foi des saints ; ce n'est même pas la foi pratique qui convient à des chrétiens. En croyant et en confessant de bouche les vérités qu'enseigne la doctrine catholique, vous donnez trop souvent au monde l'étrange et indécent spectacle d'une vie dont les mœurs presque païennes sont une perpétuelle injure à votre foi. Votre intelligence et vos lèvres disent *Amen*, mais, sachez-le bien, cet *Amen* ne peut avoir aucune valeur devant Dieu, aucune autorité devant les hommes, s'il n'est confirmé par l'*Amen* d'une vie où le juste, l'honnête et le saint répondent ensemble aux appels du dogme catholique.

CENT SEPTIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE LA VIE SOCIALE

CENT SEPTIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE LA VIE SOCIALE

EMINENTISSIME SEIGNEUR,
MONSEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

Il est impossible que de la vie morale dont il établit les solides fondements, où il réalise l'idéal du juste et de l'honnête et produit cette perfection transcendante qu'on appelle la sainteté, le dogme catholique n'étende pas son influence et son action jusqu'à la vie sociale, puisque la vie sociale n'est que la résultante

1. Étaient présents : Son Éminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, et Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise.

de toutes les vies individuelles groupées, reliées et comme fondues en une vaste unité.

La vie sociale est naturelle à l'homme, le plus expansif et le plus communicatif de tous les êtres vivants. Il en fait l'essai dans la famille, mais il n'y développe toutes ses facultés, il n'y épanouit toute sa grandeur native que lorsqu'il passe du groupe limité de la famille à la multitude. Bref, dit saint Thomas, « l'homme est appelé par la nature à vivre dans la société d'un grand nombre de ses semblables : *Naturale est homini quod in societate multorum vivat*[1]. »

Remarquez, je vous prie, que cette société d'un grand nombre n'est pas un simple rapprochement, une simple juxtaposition d'éléments divers ; c'est un corps constitué moralement, comme sont constitués physiquement les corps vivants : un corps qui a sa tête et ses membres ; sa tête qui gouverne, ses membres qui sont gouvernés, sa tête et ses membres entre lesquels se font de perpétuels échanges de vie. De ce principe : « l'homme

1. *De regimine principum*, Lib. I, cap. I.

est un animal social et politique fait pour la vie commune, » saint Thomas déduit immédiatement la nécessité d'une tête sociale et d'un gouvernement[1].

Nous avons de cette nécessité mille exemples dans la nature, partout où un ensemble de forces et de fonctions concourent à un bien commun. Les oiseaux voyageurs suivent docilement le chef de leurs pérégrinations ; les abeilles diligentes se groupent autour de leur reine. Dans l'homme lui-même, qu'on a appelé un petit monde, la raison gouverne le peuple des appétits, l'âme dirige le corps, et chaque membre du corps demande à une force centrale, à une sorte de pouvoir public, la vie et le mouvement.

Tous ces groupes, si bien ordonnés, sont pour la société humaine une vivante leçon. S'il n'est pas bon que l'homme soit seul, il est encore moins bon qu'il se réunisse à ses sem-

1. Homo est animal sociale et politicum in multitudine vivens... Si naturale est homini quod in societate multorum vivat, necesse est in hominibus esse per quod multitudo regatur. (Op. et loc. cit.)

blables sans être gouverné. Ceux qui rêvent la décapitation de la société y préparent le chaos; car « là où il n'y a pas de maître, le peuple s'écroule : *Ubi non est gubernator, populus corruet*[1]. »

Je n'ai pas besoin d'insister devant vous, Messieurs, sur ces vérités de sens commun. Vous comprenez fort bien que le corps social doit avoir une tête et des membres, que par conséquent la vie sociale est l'ensemble des rapports actifs qui relient la tête aux membres, les membres à la tête, et les membres entre eux. Dans toute société, l'homme s'unissant à l'homme, les familles aux familles, il se fait un perpétuel échange des aspirations, des efforts et des services. Les forces intellectuelles se groupent en une gerbe lumineuse, dont le rayonnement s'accroît à mesure que le temps marche, et d'où l'on voit sortir les arts, les sciences, les lettres, les découvertes utiles et glorieuses, les sages et bienfaisantes institutions. Les volontés s'affermissent par le choc ou s'entraînent par l'émulation aux labo-

1. Prov., cap. XI, 14.

rieuses entreprises, aux vertus héroïques, aux grands dévouements, aux sublimes sacrifices. Par le contact, l'union, la pénétration de toutes les énergies, la vie sociale s'élève du bien au mieux, du mieux au parfait : c'est le progrès.

Mais n'oubliez pas, je vous prie, que la vie sociale est soumise, comme la vie morale, à l'influence des doctrines. D'où j'affirme qu'elle sera d'autant plus prospère, féconde et glorieuse que la doctrine dont elle subit l'influence y fera circuler plus de *respect* et plus d'*amour*. Or, le dogme catholique est par excellence la doctrine du *respect* et de l'*amour* dans la vie sociale, par conséquent la doctrine à laquelle toutes les sociétés doivent dire un *Amen* de conviction et d'action, si elles veulent être parfaites : voilà ce que je me propose de démontrer aujourd'hui.

I

C'est à la tête de la société, c'est-à-dire au pouvoir qui gouverne, qu'est dû le premier hommage du respect, et vous comprenez tout de suite que cet hommage est en raison de l'idée que nous avons de la dignité du pouvoir. Il naît partout et toujours du même principe : la nécessité, la nature même des choses. Il est dans toute société vivante, parce qu'il faut qu'il y soit comme force vitale. Mais encore, d'où vient-il ? Que représente-t-il ? Quelle est sa fonction ?

Les anciens aimaient les pieux législateurs qui invoquaient pour les gouverner l'autorité de la divinité, et plus d'une fois ils ont écrit que les rois étaient la vive image de Dieu : *Rex viva Dei imago*. Mais, peu à peu, l'image s'est transformée, et, voulant être ce qu'elle représentait, elle s'est attribuée des droits et

des pouvoirs divins, elle a courbé les peuples sous sa tyrannie dans une adoration vile et tremblante.

Nous sommes loin aujourd'hui de cet excès et de cette honte. La doctrine qui, depuis plus d'un siècle, tend à prévaloir, c'est que Dieu n'a rien à voir ni à faire dans la vie sociale, car le peuple est la première et unique source du pouvoir, le peuple est souverain. Il l'est à ce point que, radicalement, absolument, de son propre fonds, de lui-même, parce qu'il est peuple, il possède toute autorité et toute puissance. En tout temps et en tout état de choses, il demeure maître absolu de ceux qu'il a députés au gouvernement des affaires, lesquels ne sont à proprement parler que des fonctionnaires dans la plus simple et la plus humble acception du mot, des domestiques de première classe. Comme il les a faits, le peuple peut les défaire, comme il les a appelés il peut leur donner congé, sans autre formalité que la signification de sa volonté. Le peuple est souverain : tout ce qu'il veut est juste par cela même qu'il le veut; son vouloir doit être sans frein comme sans contrôle. En définitive : « l'au-

torité n'est autre chose que la somme du nombre et des forces matérielles[1]. »

Dans ces conditions, à qui doit aller l'hommage du respect? Au peuple souverain? — Mais il ignore ses propres affaires et ne sait pas les conduire; et ceux qu'il a choisis pour les administrer à sa place, après l'avoir trompé pour capter ses votes, le trompent encore dans leur office, comme ces valets rusés et hardis qui exploitent l'insouciance ou l'incapacité de leur maître, et s'engraissent à ses dépens, jusqu'à ce qu'on les mette à la porte. — Faut-il respecter de pareils représentants de l'auguste majesté du peuple? — Mais, si le peuple est souverain, chacun, au nom de sa part de souveraineté, peut se croire le droit de juger, de critiquer, d'accuser, de censurer, d'injurier, jusqu'à la déconsidération de toute autorité, prélude de l'anarchie.

Vous le comprenez, Messieurs, il faut d'au-

1. Auctoritas nihil aliud nisi numeri et materialium virium summa. (Proposition condamnée par le Saint-Siège. Alloc. *Maxima quidem*, 9 juin 1862; Syllabus, 8 déc. 1864.)

tres principes que ceux-là pour rendre l'autorité respectable. — Or, le dogme catholique nous enseigne que Dieu, créateur et providence de tous les êtres, n'abdique en aucune main ses droits de souverain maître. Il pourvoit au gouvernement des multitudes comme au gouvernement des astres qui se meuvent à travers les espaces. Il lui a plu quelquefois de donner d'une manière visible, et par des signes merveilleux, l'investiture de son autorité à des hommes privilégiés. Mais, là où il n'intervient pas visiblement, il ne veut pas qu'il soit dit que le pouvoir vient de l'homme comme de sa première et unique source.

Croyez qu'une nation peut se choisir des chefs, quand Dieu ne lui en donne pas ; qu'elle peut déterminer la forme et les conditions d'un gouvernement. Appelez cela, si vous le voulez, la souveraineté nationale. Mais, sans préjudice de cette souveraineté nationale, on doit dire avec un savant juriste : « L'opération sociale a son principe dans l'autorité[1] ; » et, avec le

1. R. P. Taparelli d'Azeglio : *Essai théorique de droit naturel*, lib. IV, chap. I.

docte Bellarmin : « Le pouvoir vient radicalement de Dieu seul ; car, étant annexé à la nature de l'homme, il procède de celui qui a fait la nature de l'homme. — Le droit de nature étant droit divin, il faut conclure que le pouvoir est introduit dans l'humanité par droit divin[1]. »

Le pouvoir vient de Dieu sa première source; il est donc dans la vie sociale une représentation de Dieu. Pour ne laisser aucun nuage autour de cette vérité, Dieu lui-même a parlé : « C'est par moi, dit-il dans les Saintes Lettres, que les rois règnent, que les princes commandent et que les puissants rendent la justice[2]. — Sachez que le Très-Haut domine

1. Observandum est primo, politicam potestatem in universum consideratam, non descendendo in particulari ad monarchiam, aristocratiam, vel democratiam, immediate esse a solo Deo : nam consequitur naturam humanam, proinde esse ab illo qui fecit naturam humanam. Præterea hæc potestas est de jure naturæ, non enim pendet ex consensu hominum : nam velint, nolint, debent regi ab aliquo, nisi velint perire humanum genus, quod est contra naturæ inclinationem. At jus naturæ est jus divinum, jure igitur divino introducta est gubernatio. (*De Laïcis*, lib. III, cap. VI.)

2. Per me reges regnant, per me principes imperant et potentes decernunt justitiam. (Prov., cap. VIII, 15, 16.)

tous les royaumes de la terre et qu'il les donne à qui il veut[1]. — Écoutez rois et comprenez : toute puissance vous est donnée par Dieu, toute force vous vient du Très-Haut qui interrogera vos œuvres et scrutera vos pensées[2]. Que toute âme soit soumise au pouvoir public, car tout pouvoir vient de Dieu. — Celui qui résiste au pouvoir résiste au commandement de Dieu. — Le pouvoir est le ministre de Dieu pour le bien[3]. — Obéissez comme au Christ... pour faire la sainte volonté de Dieu[4]. »

Vous entendez, Messieurs, *comme au Christ*, parce que Dieu, en donnant le Christ à l'humanité, l'a constitué héritier de ses droits[5],

1. Scias quod dominatur Excelsus super regnum hominum, et cuicumque voluerit det illud. (Daniel, cap. IV, 22.)

2. Audite reges et intelligite : quoniam data est a Domino potestas vobis, et virtus ab altissimo qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur. (Sap., cap. VI, 2-4.)

3. Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi a Deo : Itaque qui resistit potestati Dei ordinationi resistit.... Dei enim minister est tibi in bonum. (Rom., cap. XIII, 1-5.)

4. Servi, obedite dominis carnalibus sicut Christo. (Ephes., cap. VI, 5.)

5. Quem constituit hæredem universorum. (Heb., cap. I, 2.)

et l'a mis à la tête de toutes les créatures et de tous les pouvoirs[1]. Écoutez sur ce sujet les belles paroles du P. Lacordaire : « Quand du sein d'une nation le pouvoir sort par une floraison naturelle, comme le palmier sort du Liban, le Christ dit : — Moi, Jésus-Christ, je descendrai sous son ombre, j'entrerai sous son écorce, je serai son sang, sa vie, sa gloire, sa force, sa durée; vous l'aurez fait, je le sacrerai; vous l'aurez fait mortel, je lui ôterai le germe de mort, vous l'aurez fait petit, je le ferai grand, vous l'aurez fait à votre image, je le ferai à la mienne. Il sera Dieu et homme comme moi[2]. »

Devant cette haute et surnaturelle majesté du pouvoir, vue dans la lumière du dogme catholique, qui ne serait pénétré de respect? Et d'abord, l'autorité, convaincue qu'elle vient de Dieu et qu'elle le représente, sent le besoin de se respecter elle-même. Elle se met à la

1. Est caput omnis principatus et potestatis. (Col., cap. II, 10.)

2. *Conférences de Notre-Dame*, trente-cinquième conférence.

place qui lui convient, et comprend qu'il peut y avoir au-dessus d'elle des pouvoirs spirituels dont elle ne peut, sans impiété et sans dommage pour son propre prestige, violer les droits sacrés et mépriser les saintes lois. Elle s'applique à imiter la Providence dont elle est le ministre et l'instrument, ayant comme elle le bien pour but de toutes ses actions. Sachant que le Dieu qu'elle représente traite l'homme avec égards, elle veut être, comme lui, pleine de révérence pour toutes les saintes libertés qui concourent à l'enfantement du bien social ; pleine de compassion et de miséricorde pour les faiblesses humaines, mais, aussi, impitoyable pour les corrupteurs de la morale publique, qui est le premier bien public. Elle suit les traces de Dieu sur les chemins de la justice et de la sainteté, afin que, se montrant constamment digne de sa haute origine et de sa mission, elle rende à tous aimable et facile le commandement de la loi : « Honorez le pouvoir : *Regem honorificate.* »

D'autre part, Messieurs, mieux les membres du corps social voient Dieu dans la tête qui les gouverne, plus profondément ils la respectent.

Éclairé par la divine doctrine qui grandit son intelligence et s'impose à sa foi, le chrétien contemple et respecte, à travers les apparitions changeantes des pouvoirs humains, l'immuable et infinie majesté qui les consacre. Il sait faire la part des infirmités humaines et des fautes que le prestige du rang suprême et les difficultés du gouvernement rendent trop faciles et quelquefois inévitables. Il s'interdit les révélations indiscrètes qui, en déconsidérant les hommes, déflorent le caractère sacré de l'autorité. Il ne juge que les injustices et les immoralités flagrantes; mais, en cela même, il ne se croit permises ni turbulentes improbations, ni récriminations amères. Il gémit en son cœur, et, s'il se peut, il fait entendre, avec fermeté, quoique sans arrogance, ses représentations et ses conseils.

L'épanouissement naturel, la manifestation pratique de son respect, c'est l'obéissance; non pas, dit l'Apôtre, l'obéissance servile qui craint la surveillance et le châtiment, et convoite les faveurs humaines, mais l'obéissance de conscience qui veut plaire à Dieu, accomplir sa sainte volonté et consacrer ses services au

Seigneur et à son Christ[1]; l'obéissance prête à tout bien[2], mais aussi décidée de répondre à tout ce qui offense la religion, la justice, le devoir, la conscience, par ce cri traditionnel du chrétien opprimé : *Non possumus* : nous ne pouvons pas.

A l'obéissance s'ajoute la prière[3]; seule capable d'obtenir au pouvoir les grâces de conseil et de force, sans lesquelles toute prudence s'égare, toute énergie chancelle, tout gouvernement devient impossible ou malheureux.

Ainsi donc, d'un côté, une grandeur deux fois divine; de l'autre, des respects qui partent de la conscience et s'adressent à Dieu Provi-

1. Subditi estote, non solum propter iram, sed propter conscientiam. (Rom., cap. XIII, 5.)

Obedite.... non ad oculum servientes, non quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo. (Ephes., cap. VI, 5, 6.)

2. Admone illos principibus et potestatibus subditos esse, dicto obedire, et ad omne opus bonum paratos esse. (I Tim., cap. III, 1).

3. Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones.... pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt. (I Tim., cap. II, 1.)

dence, et au Christ Sauveur et maître des peuples; d'un côté, une autorité tellement sûre de son prestige qu'elle aspire à servir plutôt qu'à commander; de l'autre, des volontés libres, tellement prêtes et disposées à tout bien qu'elles n'attendent que l'expression d'un désir; d'un côté et de l'autre, tant de vraies vertus que le pouvoir peut détendre tous les liens qui compriment les libertés, parce qu'alors les libertés elles-mêmes concourent à la grandeur du pouvoir. Je vous le demande : est-ce que l'ordre, la prospérité, la gloire d'une société ne sont pas plus assurés dans ces conditions que lorsque l'homme, dépouillé de tout prestige, ne laisse voir que ses petitesses et ses passions, et n'a pas d'autre ressource que la ruse et les brutalités de l'arbitraire pour contenir une société habituée au mépris, à la résistance ou aux lâchetés d'une servile soumission ?

Et voilà, Messieurs, comment l'influence du dogme catholique perfectionne la vie du corps social dans les rapports de la tête aux membres, des membres à la tête. Les rapports des

membres entre eux n'échappent pas à cette divine influence.

Les membres du corps social, comme les membres de notre corps physique, n'ayant ni la même destination, ni les mêmes fonctions à remplir, ne peuvent avoir, dans la vie sociale, ni les mêmes propriétés, ni le même aspect, ni la même importance, ni la même dignité. De là, des inégalités et parfois des contrastes qui choquent et révoltent l'orgueil humain. Et pourtant, impossible de supprimer ces inégalités et ces contrastes ; ils sont dus à des causes indestructibles, qui persistent comme le monde et se renouvellent comme les générations. Les forces de la nature, le talent, le caractère, le tempérament, les passions, et par-dessus tout la liberté humaine combinée avec les autres énergies de l'âme et mise en présence des influences extérieures, n'est-ce pas assez pour faire qu'il y ait dans une société des grands et des petits, des puissants et des faibles, des glorieux et des obscurs, des riches et des pauvres ?

Ces inégalités et ces contrastes entrent dans l'arrangement des choses, dans l'ordre uni-

versel voulu de Dieu et maintenu par la Providence. Prétendre les faire disparaître et tout ramener à l'égalité par une liquidation générale de la fortune, du savoir, de la vertu et de leurs causes, c'est-à-dire du talent, du caractère, des tempéraments, des passions, de la liberté, des forces morales et physiques, de la nature entière, ce n'est pas le rêve généreux d'une vertu qui tend à la perfection sociale, mais le rêve insensé d'un orgueil qui cherche dans le nivellement le moyen de se grandir et qui, s'il réussissait, ne pourrait aboutir qu'à l'enfantement d'une société uniforme, plate, laide, bête et vile. Nous ne supprimerons pas, Messieurs, les inégalités et les contrastes sociaux, mais il est un moyen de les tempérer, de les rendre supportables, de les faire concourir à l'unité et à la beauté de l'ordre voulu par la Providence ; ce moyen c'est la circulation du respect dans la vie sociale.

Or, je vous l'ai dit, le dogme catholique est par excellence la doctrine du respect. Les vérités et les mystères qu'il impose à notre croyance, en nous faisant connaître la véritable grandeur de l'homme, détournent nos

regards de ses infirmités, de ses faiblesses, de ses misères, de tout ce qui pourrait le rapetisser en notre estime. L'homme est grand d'une grandeur commune à tous par son origine, sa nature, ses destinées.

Il a le droit d'appeler Dieu son père, et quelle que soit sa condition en ce monde, il peut être certain que, dans l'acte créateur qui lui a donné l'existence, Dieu n'a pas mis moins de sagesse, de puissance et de bonté que pour tous ses semblables.

Issu comme eux d'un même principe divin, il possède avec eux la même nature : un corps pétri d'argile, ayant droit au pain de chaque jour que Dieu lui a promis ; une âme simple, intelligente, libre, immortelle, ayant droit au plus excellent de tous les biens de nature : la vérité, dont elle a faim et que Dieu veut lui faire connaître pour son salut.

Égaux par l'origine et la nature, tous les hommes s'acheminent par la même route vers le même but. Ce qui est vertu est vertu en tous, ce qui est vice est vice en tous. La justice divine, maîtresse de toutes les justices, justice des tribunaux, justice de l'opinion, n'a

pas deux poids et deux mesures. Si les hommes jugent mal, elle les redresse ; si certains crimes s'élèvent au-dessus des lois, ce scandale ne peut avoir qu'un temps. Force et faiblesse, pourpre et haillons, crimes triomphants et vertus humiliées, tout sera appelé au tribunal d'un juge incorruptible. Il déchirera d'une main ferme et assurée les voiles dont sont enveloppées les consciences humaines, il fera rendre compte à chacun du bien et du mal qui sont en lui, et rétablira la suprême égalité du châtiment et de la récompense : du châtiment dans une peine éternelle, de la récompense dans un éternel bonheur.

Même grandeur d'origine, de nature et de destinée, n'est-ce pas assez, Messieurs, pour rendre tous les hommes respectables ? C'est parce que ces vérités fondamentales ont été oubliées qu'on a vu jadis des légions d'hommes impitoyablement séparés du corps social par l'infranchissable abîme du mépris : — l'esclave privé de son nom et de sa personnalité, condamné aux plus dégradants offices, assimilé par les lois et les tarifs douaniers aux bêtes domestiques, traité comme un animal à figure

d'homme[1] « incapable de bonheur et de libre arbitre[2]. » Le travailleur déclaré homme vil et sordide : car, dit Cicéron, « la vertu n'entre pas et ne peut pas entrer dans un atelier. Les gains des mercenaires et de tous ceux qui louent leur travail sont indignes d'un homme libre. Le salaire n'est autre chose que le prix de la servitude. Le petit commerce est honteux... Le travail des artisans est ignoble. Rien de libre ne peut tenir boutique... Les ouvriers et les boutiquiers forment la lie de la cité[3]. » La pauvreté, enfin, considérée comme un vice et comme le plus grand des opprobres[4]; le pauvre comme un être malsain dont la société peut et doit se débarrasser par tous les moyens[5].

1. Il était appelé ανδροπρόσωπος.

2. Aristote, Politique, III, 7. (Cité par l'abbé Méric, *Les erreurs sociales du temps présent*, chap. VII.)

3. Cicer., *De officiis*, I, 42, — Pro Flacco, 18, — *Pro Domo*, 33 — (Cit. op. et loc. sup.)

4. Credidit ingens pauperies esse vitium. (Hor., lib. III, od. 18.) — Magnum pauperies opprobrium (*Ibid.*, lib. II, sat. 3.)

5. Non ira, sed ratio est a sanis inutilia secernere. (Senec., *De ira*, lib. XIV.

Il était grand temps, Messieurs, qu'une doctrine divine vint rappeler à l'homme le devoir du respect social. C'est précisément ce qu'a fait le dogme catholique, en affirmant solennellement les vérités fondamentales de notre création à l'image et à la ressemblance de Dieu, de notre responsabilité devant un commun juge, de notre avenir éternel, de notre communauté d'origine, de nature et de destinée. Les prédicateurs de la foi n'ont pas manqué d'en tirer immédiatement les conséquences. — « Sachez, disaient-ils, grands et petits, maîtres et esclaves, riches et pauvres, que vous avez dans le ciel un commun maître qui n'aura point d'égards à la condition des personnes[1]. » « Je ne saurais mépriser l'homme, n'y en eût-il qu'un, c'est toujours un homme, cet être si cher à Dieu ; fût-il esclave, je ne le dédaignerais pas, car je cherche en lui, non la dignité, mais la vertu ; non la domination ou la servitude, mais une âme[2]. »

1. Scientes quia et illorum et vester Dominus est in cœlis : et personarum acceptio non est apud eum (Ephes., cap. VI, 9.)

2. Οὐ καταφρονῶ ἀνθρώπου· κἂν εἷς ᾖ, ἄνθρωπός ἐστι, τὸ

Toutefois, la force de ces vérités remises en lumière n'eût point corrigé les sociétés corrompues de l'oubli du respect, si le dogme catholique n'y eût ajouté les surnaturelles leçons d'un mystère qui n'abaisse la divinité que pour établir entre tous les hommes la noble et sublime égalité de la grâce. Avec quel étonnement, d'abord, et, peu à peu, avec quelle admiration et quel attendrissement les sociétés, si profondément divisées par le mépris, durent entendre ces paroles : — « O hommes ! le Fils de Dieu, égal à son Père éternel, est descendu des cieux. Il a pris votre nature, afin d'habiter parmi vous et de relever à vos yeux ce que le monde méprise et a en horreur. Il pouvait choisir pour son partage la grandeur, la puissance, la richesse, le repos et la joie. Mais non, il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave ; il s'est fait ouvrier, travaillant de ses mains, gagnant son pain à la sueur de son front ; il est né de parents pauvres, il a vécu

περισπούδαστον τοῦ Θεοῦ ζῶον· κἂν δοῦλος ᾖ, οὐκ ἔστι μοι εὐκαταφρόνητος· οὐ γὰρ ἀξίωμα ζητῶ, ἀλλ' ἀρετήν· οὐ δέσποτείαν, οὐ δουλείαν, ἀλλὰ ψυχήν.

(S. Chrysost., *De Lazaro.*, homil. VI, 2.

pauvre, il est mort dépouillé de tout. Qui donc osera se croire assez grand pour mépriser les états dans lesquels un Dieu s'est mis, afin de redresser les faux jugements de notre orgueil ? — Et vous, esclaves, travailleurs, pauvres gens qui êtes tentés de ne voir dans votre condition qu'une malédiction du Ciel ou le jeu d'une fatalité cruelle, regardez le Christ! il a penché de votre côté, afin de vous élever jusqu'à lui. Il vous tend la main ; prenez-la et soyez fiers de ce divin compagnon de vos misères. Avec lui vous pouvez vous promener le front haut à travers le monde ; vous ne rencontrerez personne qu'il ait tant aimé, personne qu'il ait tant honoré que vous. Aux rois, aux grands, aux puissants, aux glorieux, aux riches, aux hommes de faste, de loisirs et de joie, vous pouvez dire hardiment : notre Dieu n'a pas voulu vous ressembler, mais avec nous et pour nous il s'est fait petit. A nous toute sa vie, sa vie consacrée à nous instruire, à nous consoler, à signer nos lettres de noblesse. Aussi, malgré nos humiliations et nos misères, nous ne nous sentons pas méprisables, puisqu'un Dieu est humilié et misérable comme nous. »

Mais, il y a plus qu'une leçon dans ce mystère. D'après la doctrine catholique, le Christ humilié est l'ouvrier d'une création nouvelle qui transforme la nature humaine, et l'élève à une dignité quasi divine. Il s'est abaissé vers nous, il a vécu parmi nous, il a souffert, il est mort pour nous sauver des coups de la justice de Dieu, pour nous appliquer les mérites infinis de ses abaissements, de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, et finalement pour nous communiquer sa grâce par des signes et des rites sacrés auxquels tous les hommes ont droit. — Tous, entendez-vous? — Tous peuvent devenir chrétiens; tous, s'ils ont le bonheur d'être chrétiens, sont les enfants d'un père divin qui est le Père du Christ; tous sont le corps et les membres d'une tête divine qui est le Christ lui-même; tous les temples de son Esprit; tous possèdent la même vie divine, tous se nourrissent d'un même pain divin; tous sont illuminés et fortifiés par le même Esprit divin; tous sont marqués d'un même caractère qui atteste leur grandeur divine. Et alors, il faut dire avec le grand Apôtre : « Il n'y a plus de nobles ni de plébéiens, de riches ni de

pauvres, de libres ni d'esclaves, de savants ni d'ignorants, de Grecs ni de Barbares, là où Jésus-Christ a mis son sceau et sa grâce, mais en lui tous les hommes deviennent une seule chose : *Omnes unum estis in Christo Jesu*[1]. » — Avec l'apôtre saint Jacques : « Si nous avons foi en Jésus-Christ notre maître, principe de la vraie gloire, ne faisons pas entre nous acception de personnes[2]. » Avec le doux Grégoire de Nazianze : « Le jour où le baptême vous a transformés, toutes les anciennes marques ont disparu ; le Christ a été imposé à tous comme forme unique[3]. » Enfin, avec l'Église, gardienne et apôtre de la doctrine catholique, perpétuel écho de la parole de son premier chef : Respect ! respect à tous ! *Omnes honorate*[4].

1. Galat. cap. III, 28.

2. Fratres mei, nolite in personarum acceptione habere fidem Domini nostri Jesu Christi gloriæ. (Ep. Jac., cap. II, 1.)

3. Ἀφ' ἧς ἡμέρας μεταποιῇ, πάντες εἶξαν οἱ παλαιοὶ χαρακτῆρες. μιᾷ μορφῇ πᾶσι Χριστὸς ἐπιτέθειται.

(Orat. XL, *in sanctum Baptisma.*)

4. I Pet., cap. II, 17.

II

Messieurs, le respect peut empêcher l'homme d'être injuste et méchant envers son semblable, mais il ne va pas de lui-même jusqu'à ces intimes rapprochements et ces généreux échanges de biens qui doivent fondre dans l'unité les membres du corps social. Remercions Dieu pourtant de nous l'avoir enseigné, car il prépare dans la vie sociale la circulation de l'amour, qui seul peut donner aux sociétés humaines le cachet de la perfection.

Des vérités fondamentales de notre communauté d'origine, de nature et de destinée, la raison peut tirer des conséquences philanthropiques, mais, vous ne l'ignorez pas, elle est facilement aveuglée par les passions, et vous l'avez vue, tout à l'heure, oublieuse de la dignité humaine, séparer du corps social des légions d'infortunés et passer, à leur égard, du mépris à la cruauté. Depuis qu'elle a été éclairée par

le dogme catholique, elle est moins disposée et moins prompte à ces honteuses défaillances; elle voit mieux, et de plus près, les liens naturels de la fraternité humaine, elle comprend que la mauvaise fortune ne peut pas rompre ces liens, que le malheur, sous quelqu'aspect qu'il se présente, n'est pas une difformité dans l'œuvre de Dieu, mais une ombre qu'il a permise, afin de mieux faire ressortir la lumière de ses éternelles perfections; que s'il y a du mystère dans la distribution des maux qui affligent l'humanité, on ne doit pas accuser pour cela la justice, la sagesse et la bonté de Dieu, mais plutôt voir dans la misère et la souffrance une invite de la Providence, qui veut que la bienfaisance répare, autant que possible, l'inégalité des conditions, et que ceux qui ont reçu plus que leur part, dans la répartition de la richesse et du bien-être, remplissent auprès de ceux qui n'ont rien l'office du maître de tous les biens; enfin, que les abaissements, les douleurs, les vices même des pauvres gens ne leur enlèvent rien des communes prérogatives qui les unissent à nous : l'origine, la nature, les destinées intercédant toujours en

leur faveur, pour faire éclore dans tous les nobles cœurs l'attendrissement et la pitié qui faisaient dire à un ancien : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*[1]. »

Mais, bien qu'elle soit une vertu, la philanthropie n'est pas insensible à la séduction des biens auxquels l'instinct nous attache. Elle fait ses calculs, elle mesure ses libéralités, elle s'arrête généralement aux strictes limites du devoir, et a beaucoup plus peur de faire trop que de ne pas faire assez ; elle ne sait pas descendre vers le malheur et s'égaler à lui ; elle aime à noyer les obligations et les responsabilités individuelles, à l'endroit de la bienfaisance, dans des œuvres publiques administrées civilement, et trop souvent déshonorées par les calculs mesquins de la sagesse humaine, les formalités et les frais de la bureaucratie, et l'avidité des mercenaires qui prélèvent sur la part des malheureux le prix de leurs services intéressés ; elle s'inquiète des

1. Terent.

misères du corps, beaucoup plus que des misères de l'âme. Bref, elle n'est pas et ne peut pas être ce surnaturel amour que, dans le langage chrétien, nous appelons la charité et dont saint Paul a dit qu'elle est le lien de la perfection : *Charitatem habete quod est vinculum perfectionis*[1].

La charité, en effet, ne germe, ne s'épanouit et ne fructifie que dans le rayonnement des vérités sublimes que nous révèle le dogme catholique. Il nous en montre le type éternel dans la vie divine elle-même, le législateur et le modèle dans notre propre nature, la source et le but surnaturel, et nous provoque ainsi à des œuvres d'amour et de dévouement qui comblent les vides, suppriment les distances, atténuent la rudesse des contrastes de la vie commune, et font concourir toutes les saintes énergies au rapprochement, à la fusion intime et cordiale de tous les membres du corps social.

Dans la vie divine, le Père inascible se contemple et, par cet acte transcendant, il engen-

1. Col., cap. III, 14.

dre l'image subsistante et vivante de sa propre substance, un autre lui-même à qui il donne toute sa nature et toutes ses perfections sans se rien retrancher, un Fils éternel et infini comme lui. Le Père et le Fils se regardent et sont ravis de se voir si beaux. Dans ce ravissement, ils se pénètrent mutuellement par un acte d'amour si profond, si puissant, si parfait qu'il subsiste éternellement comme eux et devient une personne vivante. En ce troisième tout s'arrête, il est dans l'infini le dernier terme de la fécondité divine; il achève la vie divine; il enlace, unit, retient captives, l'une en l'autre, les personnes divines; il complète et affermit leur inexprimable et incommunicable félicité; *Deus charitas est:* Dieu est la charité même.

Le lien, le nœud de la perfection dans la société divine c'est l'Esprit-Saint, dont le nom propre est amour, et qui descend dans nos âmes pour y répandre la charité : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per inhabitantem Spiritum Sanctum*[1].

1. Rom., cap. v, 5.

Dans notre propre nature, un Dieu s'est incarné. L'humanité l'a vu de ses yeux, touché de ses mains, entendu de ses oreilles, et, entre toutes les paroles tombées de ses lèvres, il en est une qui a remué le cœur humain plus profondément et plus violemment que ne sont remués les flots de la mer sous le souffle des tempêtes, les montagnes par les poussées du feu qui couve mystérieusement en leurs entrailles. « Aimez-vous les uns les autres, a-t-il dit, aimez-vous comme je vous ai aimés ; c'est mon commandement : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos*[1]. »

Et il nous a aimés du plus pur, du plus tendre, du plus généreux, du plus dévoué, du plus constant, du plus parfait des amours. Il nous a aimés plus que l'ami n'aime ses amis, plus que le père et la mère n'aiment leurs enfants. « Il nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous, dit l'Apôtre : *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*[2]. » Les touchantes faiblesses de son enfance qui nous

1. Joan., cap. XIII, 12.
2. Ephes., cap. V, 2.

invitent à la confiance et à la familiarité; les pieuses effusions de sa vie cachée, tout employée à prier pour nous son divin Père; l'humble et pauvre état de travailleur auquel il se condamne pour relever dans l'estime des hommes une condition humiliée et montrer que la véritable noblesse ne dépend ni du rang, ni de la fortune, ni des pouvoirs humains; le patient et sublime enseignement de sa doctrine, la révélation des secrets divins dont il est, comme Verbe divin, l'éternel témoin; les œuvres merveilleuses de sa toute-puissance, mise au service de notre raison qui veut des preuves de sa divinité, au service de nos infirmités et de nos misères qui demandent des secours, autant de largesses que le Christ fait de lui-même. Mais tant et de si grands dons ne contentent pas son amour; il est allé jusqu'au don suprême, il s'est livré jusqu'à l'immolation de sa vie dans une mort ignominieuse et cruelle, disant à son Père : « Apaisez sur moi votre divine colère, vengez sur moi votre majesté offensée, frappez-moi pour l'homme coupable, et qu'il soit sauvé de la mort éternelle par mon sacrifice... » Et après

cela, il se livre encore dans un sacrement qui le fait demeurer au milieu de nous et l'expose à nos outrages, pendant qu'il reçoit au ciel les adorations des anges et les caresses de son Père; dans un sacrement qui renouvelle chaque jour le sacrifice du Calvaire; dans un sacrement qui fait entrer en nous son corps, son sang, son âme et sa divinité.

En nous ordonnant d'aimer comme il nous a aimés, notre maître et Sauveur n'avait-il pas raison de dire : *Mandatum novum do vobis*[1] : Je vous donne un commandement nouveau? Bien nouveau en effet; plus que nouveau, mais impossible, si l'on compare les forces de notre nature amoindrie et déchue à la perfection d'amour qui nous est demandée. Aussi n'est-ce pas sur la nature qu'il faut compter pour nous aimer les uns les autres comme le Christ nous a aimés, mais sur la grâce dont le dogme catholique nous montre les divines sources. Je veux dire : ces sacrements où la charité se purifie et se retrempe,

1. Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem. (Joan., cap. XIII, 34.

et, entre tous, ce banquet divin auquel tous sont admis sans distinction de rang et de condition, où toutes les inégalités conventionnelles de ce monde s'effacent devant la réelle et commune grandeur des chrétiens nourris de la chair d'un Dieu, où le chrétien mange l'amour pour répandre l'amour, où le Christ respire son Esprit pour nous rendre plus sensibles à ses amoureuses provocations. « *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum.* » C'est l'Esprit-Saint, esprit d'intelligence, qui nous fait voir nos semblables, non plus de l'œil de la chair et de la raison, mais de l'œil de la foi; lui qui nous apprend que partout où nous rencontrons une ignorance, une misère, une infirmité, une faiblesse, il y a là un de ces petits dont Jésus-Christ a fait comme un prolongement de son incarnation, comme un sacrement de sa personne adorable, que c'est lui-même qui fait appel à notre générosité et à nos services, voulant recevoir pour lui, par une appropriation ineffable, les largesses, les consolations et les soins de la miséricorde chrétienne, et devenir ainsi le suprême objet de toutes les

bonnes œuvres. C'est l'Esprit-Saint, esprit de sagesse, qui nous éclaire sur la valeur et la destination des biens que nous tenons de la Providence, nous en détache et nous fait comprendre que la charité est imparfaite tant qu'on n'a pas donné quelque chose de sa vie pour ceux qu'on aime, et que, en définitive, il faut payer de sa personne dans les œuvres d'amour pour accomplir à la lettre le précepte d'aimer comme Jésus-Christ a aimé. C'est l'Esprit-Saint, esprit de force, qui s'empare de l'âme chrétienne et lui donne le courage d'affronter et de vaincre toutes les difficultés qui s'opposent à l'action de la charité. C'est l'Esprit-Saint, esprit de piété, qui assigne à l'action de la charité son but suprême : la gloire de Dieu et le salut des âmes, dirige les intentions de toutes les bonnes œuvres, et nous invite à ne les multiplier que pour étendre le bienfait de la rédemption et grossir l'héritage de Jésus-Christ en lui gagnant des âmes.

Messieurs, vous devez avoir l'idée de ce que peut être et devenir le mouvement et la circulation de l'amour dans la vie sociale sous l'influence d'une si haute et si belle doctrine. En

éclairant les esprits elle touche les cœurs, et les ouvre à la pénétration de cette vertu divine dont la force, à la fois répressive et expansive, étouffe les passions malsaines qui tendent à disjoindre les membres du corps social, rapproche, unifie, et fait oublier l'inégalité des états et des conditions par l'échange de mutuels bienfaits.

La charité, en effet, est ennemie de l'enflure si naturelle aux hommes de pouvoir : « *charitas non inflatur*[1]. » Elle sait pratiquement qu'on n'est maître en ce monde que pour représenter le meilleur des maîtres; que, si Dieu veut qu'on l'appelle *Seigneur*, il aime mieux le doux nom de *Père*, et que rien n'est plus noble ni plus magnifique aux yeux des hommes que de faire oublier la grandeur par la bonté.

La charité est ennemie de l'ambition, source de haine, de compétitions perfides et violentes et de mille injustices; « *charitas non est ambitiosa.* » Elle résiste à cette soif de domination et d'honneurs que l'orgueil allume en nos

1. Cf., I Cor., cap. XIII, 4-6.

cœurs, et aussi à cette faim maudite qui, au dire du poëte, tourmente les entrailles des mortels : « la faim de la richesse : *auri sacra fames.* » Elle se contente des dons que Dieu lui a faits, et, si elle consent à avancer, c'est toujours par les chemins de la justice, de l'honnêteté et de la bienveillance ; elle aime mieux s'arrêter que de contrister et de blesser ceux qu'elle rencontre sur sa route.

La charité est ennemie de l'égoïsme : « *charitas non quærit quæ sua sunt.* » Ce n'est pas l'intérêt qui la meut, mais le bien qu'elle peut faire. Elle a horreur de ces exploitations qui prodiguent la vie du travailleur et s'ingénient à réduire leur salaire ; elle ne ferme pas les yeux sur ces hécatombes obscures de vies humaines qui grossissent le capital de spéculateurs sans entrailles ; elle ne croit pas que, pour jouir plus vite et beaucoup, on puisse oublier que l'on fait souffrir. Elle compatit à la faiblesse, elle ménage la force, elle mesure équitablement le temps et distribue libéralement la récompense. Ce qu'elle poursuit dans les grandes inventions et entreprises qui affirment et étendent l'empire de l'homme sur la

nature, ce n'est ni le profit, ni la vaine gloire, mais une plus facile et plus générale diffusion du bien-être pour tous. Lors même qu'elle a des droits à faire valoir, elle sait tempérer à leur égard les exigences de la justice et les sacrifier, s'il le faut, pour le bien de la paix et le soulagement des malheureux.

Du côté des petits et des infortunés, la charité étouffe la jalousie : « *charitas non æmulatur.* » Elle s'efforce d'oublier les prééminences du rang, de la puissance, du savoir et de la richesse. Elle adore la volonté de Dieu dans la petite place qui lui est faite en ce monde. Elle a même le courage de le remercier des faveurs qu'il a répandues sur autrui, attendant tranquillement le jour des éternelles compensations.

La charité est patiente : « *charitas patiens est.* » Elle pénètre de résignation les vies laborieuses et souffrantes, et les affermit contre l'inclémence du sort et les trahisons de la fortune, par l'espérance des meilleurs biens que Dieu réserve à ceux qui auront porté vaillamment leur croix ici-bas.

La charité ne s'irrite pas : « *charitas non*

irritatur. » Elle contient les fiévreuses impatiences, étouffe les murmures, apaise les révoltes de la faiblesse et de la liberté opprimées. Elle leur persuade de ne point troubler l'ordre par des protestations violentes, et de n'affirmer leurs droits que par de nobles revendications, en attendant l'heure vengeresse qui ne manque jamais de sonner sur la tête des oppresseurs les plus encensés et les mieux affermis.

Enfin, Messieurs, de tous les côtés la charité est bonne, douce, bienveillante, aimant à donner et à répandre le bien : « *charitas benigna est.* » Elle est indulgente pour la faiblesse, supporte les défauts, excuse les fautes, pardonne aisément les offenses. En présence des misères du corps et de l'âme, elle s'émeut, exalte et transforme cette vertu naturelle que nous appelons la bienfaisance, y prend la matière des plus sublimes dévouements, la pousse au delà du devoir, et lui fait accomplir des actes héroïques. Méprisant les calculs de la sagesse humaine, elle prodigue volontiers les biens passagers, auxquels elle préfère les récompenses éternelles, et consent à obliger

des ingrats. Sous son inspiration, celui qui est riche des biens de l'esprit et de la fortune comprend la haute mission qu'il a reçue de représenter ici-bas Dieu providence, Dieu père des êtres besoigneux qui attendent tout du souverain bien, Dieu père du fils humilié dont il a exaucé les douloureuses prières. Il ouvre son cœur généreux et ses mains libérales et multiplie les bienfaits ; visant dans toutes ses bonnes œuvres un but plus sublime que le soulagement et la réparation des misères dont le corps pâtit, et s'ouvrant, par l'aumône et l'assistance, un chemin vers l'âme de ceux qui souffrent, pour y faire entrer les religieuses consolations de la vérité, de la vertu et de la grâce de Dieu.

Passant du cœur de celui qui donne au cœur de celui qui reçoit, la charité s'y montre encore aimable et bienfaisante : « *Benigna est.* » Elle y fait éclore une pieuse reconnaissance, apaise les rancunes sociales, et se répand en bénédictions, en vœux et en prières : largesses du pauvre consolé, répondant aux largesses du riche dépouillé ; mouvement d'aller et de

retour qui fait disparaître l'inégalité des conditions dans l'égalité des bienfaits.

Tout est dans l'ordre; tout est ramené à la perfection par l'amour. L'Apôtre avait raison de dire que la « charité est le lien de la perfection : *Charitatem habete quod est vinculum perfectionis.* » D'où je conclus que la vie sociale est d'autant plus parfaite qu'il s'y dépense plus d'amour; que la société parfaite doit être celle où tous les cœurs sont unis dans une même charité.

Nous sommes loin de cette perfection, me direz-vous. — A qui la faute, Messieurs? — Non pas certes à la divine doctrine dont les révélations ne peuvent qu'imposer le respect et l'amour. Elle a fait ses preuves dans la révolution sociale qui a changé l'aspect du monde ancien, et dans les transformations successives qu'ont subies l'esprit et le cœur de l'homme par la pénétration dix-neuf fois séculaire de ses enseignements. On a vu, sous son influence, se détendre et se briser les chaînes des esclaves, se relever et grandir dans l'estime publique la condition du travailleur, des trèves religieuses imposées aux haines et aux

colères des peuples, et les sombres régions de la misère et de la douleur envahies par des œuvres catholiques de justice et de dévouement, de rapprochement et d'union. Aux infidèles, aux ignorants, aux orphelins, aux abandonnés, aux enfants, aux vieillards, aux apprentis, aux ouvriers, aux serviteurs, aux sourds-muets, aux aveugles, aux infirmes, aux incurables, à l'indigence, à la maladie, à la convalescence, à la tentation, au déshonneur, l'esprit de foi et la charité ont offert partout l'enseignement, le patronage, l'assistance, la consolation, l'asile, la lumière, la chaleur, la nourriture, le vêtement, les pleurs compatissants, les pansements délicats, la préservation, l'estime qui réhabilite, l'affection qui encourage, la grâce qui sanctifie.

Tout n'est pas fini, je l'espère, malgré les défaillances de la foi, l'avidité des appétits et la fureur des passions; malgré cette fièvre de sécularisation qui tend à soustraire la vie sociale aux influences du dogme catholique, et qui, si elle réussissait, nous ramènerait aux hontes et aux infamies du paganisme.

Des âmes croyantes et généreuses, dans le

nouveau comme dans le vieux monde, osent encore compter sur une application plus profonde, plus large, plus radicale des principes de perfectionnement social dont la doctrine catholique est le foyer.

Leur programme est fait, elles se sont mises à l'œuvre. Courage, vrais amis de la civilisation et du progrès! Dans le rayonnement des vérités sublimes que Dieu lui-même a imposées à notre foi, travaillez à l'organisation de la famille, de la propriété, du travail, du pouvoir, de la fortune et de la vie publique. Que Dieu bénisse les saintes audaces de votre zèle et les efforts de votre dévouement; qu'il multiplie vos collaborateurs; et ne soyez contents que lorsque la vie sociale aura dit au dogme catholique son plus parfait *Amen* de respect et d'amour. *Amen!*

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

CENT HUITIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE L'HISTOIRE HUMAINE

CENT HUITIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE L'HISTOIRE HUMAINE

Avant de donner sa bénédiction au prédicateur, le cardinal-archevêque de Paris s'est levé et a prononcé les paroles suivantes :

« Mon Révérend Père,

« Ce n'est pas sans émotion que je me lève aujourd'hui pour bénir votre parole. Vous terminerez par cette conférence le grand enseignement du dogme catholique que vous avez donné pendant vingt années, avec une bénédiction si visible de Notre-Seigneur, du haut de cette chaire.

« Je me reporte, par la pensée, au jour où vous y montiez pour la première fois : c'était pendant l'Avent de 1869. On était à la veille des grandes douleurs de la France et des grandes épreuves de l'Église. Le Concile du Vatican s'assemblait à Rome ; et comme pressentant l'avenir, vous faisiez entendre au peuple chrétien : l'*Appel royal* et l'*Appel maternel* de l'Église. Vous montriez cette Église, reine et mère tout ensemble, prête à pourvoir aux nécessités et aux périls de la crise contemporaine.

« Les événements se déroulèrent sous l'action mystérieuse de la Providence, qui préparait les nations par les leçons de l'expérience à écouter la voix de l'Église. Si la chaire de Notre-Dame ne demeura pas complètement silencieuse pendant les années 1870 et 1871, Dieu parla surtout par les faits qui s'accomplirent alors sous nos yeux.

« Quand la tempête fût calmée, le vénérable cardinal Guibert, conduit par la main de Dieu dans la capitale de la France, vous appela, mon Cher et Révérend Père, pour continuer l'œuvre des Lacordaire et des Ravignan. Vous

apparûtes au carême 1872 dans la chaire de Notre-Dame. Vous traduisiez la pensée de tous quand vous disiez, au début de votre prédication : «—Il faut, à tout prix, sortir de l'abîme d'humiliations et de douleurs patriotiques où nous a plongés la justice divine provoquée par l'extrême perversité des opinions et des mœurs publiques. » — Le salut que tous appelaient, vous démontriez qu'il ne serait obtenu que par l'énergique affirmation du principe chrétien dans la vie privée, dans la vie de famille, dans la vie publique. Plût à Dieu que nous n'eussions pas trop tôt oublié les leçons de la Providence et du malheur!

« Mais, à ce moment, les âmes en conservaient le récent souvenir, et lorsqu'une année de paix eût ramené le calme dans les esprits et dans les cœurs, vous commençâtes, mon Cher et Révérend Père, ce lumineux exposé du *Credo* catholique que vous achevez aujourd'hui.

« Plus tard, quand on lira l'histoire de notre dix-neuvième siècle, on comprendra la place qu'aura occupée, dans la restauration de la société chrétienne, l'enseignement traditionnel

de l'Église, si admirablement condensé par l'Ange de l'École, votre frère, dans sa *Somme théologique* si éloquemment appropriée par vous aux besoins des intelligences de notre époque.

« Peut-être, Messieurs, en m'entendant parler de restauration de la société chrétienne, seriez-vous tentés de penser que je me fais illusion. Ne voyons-nous pas tous les jours l'Église, ses enseignements, ses institutions en butte à de nouvelles attaques? Les ruines ne se font-elles pas autour de nous? Non, nous ne devons pas nous décourager. Il y a des ruines, c'est vrai; mais, au milieu de ces ruines, Dieu pose déjà les premiers fondements de l'avenir; votre présence ici m'en est une preuve vivante. Voilà vingt ans que des chrétiens d'élite se forment et se succèdent autour de cette chaire; voilà vingt ans que la génération contemporaine reçoit, accepte, embrasse avec une conviction croissante la parole de la foi, le *Credo* catholique. L'œuvre du salut de la société ne s'accomplit pas en un jour. La vérité divine a cette destinée de ne pouvoir conquérir les âmes et le monde qu'au

prix de la lutte et du sacrifice. Mais la vérité, selon la belle parole de saint Augustin, n'est jamais humiliée et vaincue, même quand ses défenseurs succombent momentanément.

« Vous, Messieurs, qui avez recueilli la parole du fils de saint Dominique, vous serez, je l'espère de la bonté de Dieu et de la générosité de vos cœurs de chrétiens et de français, les apôtres de la vérité. Depuis vingt ans vous dites, par votre présence au pied de cette chaire, l'*Amen* au *Credo* catholique, vous le dites aujourd'hui, vous le direz demain, non pas seulement sous les voûtes de Notre-Dame, mais dans la France entière.

« Durant les saints jours de la grande semaine, qui s'ouvre aujourd'hui, vous viendrez écouter les adieux de celui qui, pendant vingt années, fut le père et le docteur de nos âmes. Vous sentirez revivre les fortifiants souvenirs des retraites pascales qui ont couronné chaque années les conférences du carême, retraites qui vous font goûter les douceurs du dogme catholique, quand il pénètre le cœur aussi bien que l'intelligence et qu'il vivifie notre existence tout entière.

« Le jour de Pâques sera vraiment pour vous tous, Messieurs, le jour de la résurrection, et quand le T. R. Père Monsabré, vous montrant le ciel, qui est le couronnement de la vie chrétienne, vous aura dit, après la communion pascale, la parole d'adieu: « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* : En vous, Seigneur, j'ai mis mon espérance et je ne serai pas confondu », vous irez à travers le monde, avec la confiance au cœur pour vous, pour vos familles, pour notre France, cette France que la Très Sainte Vierge garde sous sa protection maternelle en prenant le nom de Notre-Dame de Paris.

« Mon Cher et Révérend Père, quand vous parûtes pour la première fois, en 1869, dans la chaire de Notre-Dame, vous rappeliez les paroles touchantes que le Père Lacordaire en laissa tomber au terme de sa carrière apostolique : « Murs de Notre-Dame, disait votre frère, voûtes sacrées, qui avez reporté mes paroles à tant d'intelligences privées de Dieu, autel qui m'avez béni, je ne me sépare point de vous. »

« Vous aussi, mon Cher et Révérend Père,

vous ne vous séparez pas de nous. Permettez-moi de vous appliquer ce que vous disiez vous-même alors du Père Lacordaire : Vous vivrez en ces hommes qui sont votre gloire et votre couronne, vous vivrez dans la reconnaissance de Paris et de la France, vous vivrez dans la fraternelle affection du vénérable chapitre métropolitain et du clergé de Paris. Qu'il me soit permis d'ajouter : Vous vivrez surtout dans le cœur de l'humble archevêque, heureux de savoir et de dire que notre immortel pontife Léon XIII a été consolé par les triomphes de votre parole apostolique dans la chaire de Notre-Dame.

« Puis, je vous adresserai une prière. En 1872, vous avez été appelé par l'éminent cardinal Guibert, de noble et douce mémoire, à proclamer, devant la France, le Vœu national au Sacré-Cœur. La France a été fidèle à son vœu. La basilique a grandi sur la montagne des martyrs ; l'heure approche où nous pourrons la dédier solennellement au Cœur miséricordieux de Jésus. Mon Père, à mon tour, je vous convie à venir, en ce jour, chanter dans la basilique de Montmartre l'hymne de notre

reconnaissance et les miséricordes de Dieu envers la France dévouée et pénitente : *Christo ejusque sacratissimo Cordi Gallia pœnitens et devota.* »

Le Révérend Père a répondu en ces termes :

« Éminentissime Seigneur,

« Je suis touché et confus en même temps des éloges et des remerciements que votre Éminence vient de m'adresser. Je voudrais les avoir mérités, mais je n'oserai jamais me rendre ce témoignage. Ce que je sens profondément, ce que je puis dire librement, c'est que si ma parole a eu quelque succès et a fait quelque bien, je le dois, après la grâce de Dieu, à votre paternelle bonté et aux encouragements que j'ai reçus de vous et de votre vénérable prédécesseur. J'emporte de mon ministère dans cette insigne métropole le souvenir de deux saints prélats qui furent pour moi deux pères, souvenir que la piété filiale entretiendra dans mon cœur jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre. »

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,
MONSEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

J'ai mis le dogme catholique en rapport avec l'intelligence humaine qu'il prévient dans ses recherches, affermit et grandit; avec le sens religieux dont il satisfait pleinement les aspirations et exigences ; avec le sens esthétique qu'il exalte par ses révélations et qu'il provoque aux plus sublimes créations de l'art religieux ; avec la vie morale dont il établit les solides fondements, et qu'il pousse à une perfection transcendante ; avec la vie sociale dans laquelle il fait circuler le respect et l'amour, principes d'unité et de perfection, et, de tous les côtés, il a reçu la même réponse : — Cela doit être ! Qu'il en soit ainsi ! C'est bien ! *Amen !* — Il ne me reste plus qu'à mettre notre divine doctrine en rapport avec toute l'histoire humaine,

1. Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise.

au centre de laquelle elle s'élève comme un phare dont les puissantes projections éclairent les desseins et la conduite de Dieu et de sa providence sur l'humanité. Nos plus hautes tours ne sont que de chétifs et ridicules monuments en regard de cette construction divine, bâtie par la sagesse éternelle au milieu des temps, et couronnée d'une lumière de vérités qui plonge en arrière et en avant, de leur commencement à leur fin.

Nous étudions l'histoire humaine, mais, à l'aide des documents que nous recueillons çà et là, nous n'en pouvons guère construire que des chapitres détachés, sans en bien connaître la réelle unité. Notre science constate des faits, notre raison explique à sa manière les causes de la formation, du progrès, de la grandeur, de la décadence de tels ou tels peuples, mais la loi supérieure, la grande loi qui domine tous les événements et ordonne la vie des peuples à un même but divin, ne nous est connue qu'en Celui dont l'enseignement catholique nous révèle l'existence et l'universelle souveraineté, le Verbe incarné, qui a dit de lui-même au voyant de Pathmos :

« *Ego sum* A *et* Ω, *principium et finis*[1] : Je suis l'*Alpha* et l'*Omega*, le commencement et la fin. »

Dans cette lumière vivante, que projette notre divine doctrine sur les temps anciens et sur les temps nouveaux, parcourons rapidement l'histoire de l'humanité, et demandons-lui son *Amen*.

1. Apoc., cap. I, 8.

I

Dans les extrêmes lointains où l'histoire commence, l'esprit humain s'agite au milieu des ombres, et, malgré les explications qu'il demande à la nature et aux plus vieilles traditions, il ne parvient pas à se fixer sur des notions certaines. Il suppose, il imagine, il invente; ses hypothèses, ses systèmes, ses récits divers ne nous donnent qu'une histoire décousue et souvent inintelligible de nos commencements. S'agit-il, par exemple, de la genèse du monde où doit apparaître l'humanité ? Ceux-ci le font sortir de la matière éternelle, ceux-là d'une émanation de l'infini; et parmi ceux qui y reconnaissent l'effet d'un acte créateur, les uns veulent des milliards de siècles pour expliquer sa complète formation, d'autres se contentent de quelques millions d'années. Quant à la race humaine elle-même, on ne sait trop d'où elle vient : peut-être d'une série d'évolu-

tions et de transformations qui l'ont fait passer d'une espèce à une autre espèce ; peut-être de divers centres de création qui nous expliquent la variété des types et des langages ; peut-être aussi d'un seul couple dont l'origine se perd dans la nuit des siècles et dont la première condition fut l'état sauvage. — Rien de certain.

Mais, si l'esprit humain veut bien suivre du regard les projections lumineuses du dogme catholique, il peut voir, avant tous les temps, l'histoire du monde et de l'humanité dans le plan de Celui qui doit la commencer et la conduire à sa fin.

Elle est tout entière dans l'ineffable mystère que Dieu a conçu et voulu de toute éternité. Du moment qu'il a décrété de donner au monde son Verbe incarné, c'est par lui qu'il fait le monde. Écoutez, sur ce sujet, la belle doctrine de l'apôtre saint Paul. — « Le Verbe, image du Dieu invisible, est, selon les desseins éternels, le premier-né de toute créature, parce qu'en son incarnation la Sagesse divine voit l'unité de tout. A ce titre, il lui appartient d'être le fondement même de l'univers. Dans

le ciel et sur la terre, les choses visibles et les invisibles, les principautés et les puissances, tout est établi sur lui. Tout est créé par lui et en lui, tout s'appuie, tout repose sur lui, tout se tient en lui, parce qu'il a plu à Dieu de lui donner toute plénitude : *Quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare*[1]. »

Voilà l'alpha, Messieurs ! Il est lui-même la parole vivante et féconde qui fait sortir le monde, non pas de la matière éternelle, ni des entrailles de la divinité, mais de la nuit du néant. Il en produit d'un seul coup tous les éléments ; il l'ordonne en six jours dont la foi ne détermine pas la durée, mais qu'elle ne nous permet pas d'exagérer à plaisir, enfin, il y prépare une demeure digne de l'humanité dont il doit se revêtir un jour. — Cette humanité, c'est lui-même qui la crée, non pas rudi-

1. Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ : quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terra ; visibilia et invisibilia, sive throni, sive dominationes, sive principatus, sive potestates : omnia per ipsum et in ipso creata sunt. Et ipse est ante omnes et omnia in ipso constant.... Quia in ipso, etc. (Coloss., cap. I, 15-19.)

mentaire et sauvage, mais belle, innocente, pure, heureuse, à l'image et ressemblance de son auteur, ouverte par l'intelligence aux illuminations de la sagesse divine, maîtresse par sa volonté de tous les appétits, remplie de grâce, faisant admirer dans la virginale beauté de son corps le double épanouissement de la vie divine et d'une nature parfaite, investie d'un souverain empire sur les créatures qui subissent le charme de sa présence, de son regard, de sa voix, dédoublée, en quelque sorte, dans un couple ravissant, dont le plus pur et le plus parfait des amours fait l'union, et d'où doivent sortir d'innombrables générations.

C'est dans ce couple, Messieurs, que commence l'histoire humaine. — Eh quoi, cette multitude de races, si différente d'aspect, de physionomie et de langages, dont se compose l'humanité, serait issue de cette unique souche ? Le noir, le rouge, le jaune, le blanc ? Le sauvage repoussant qui s'affaisse tout entier vers l'animal et semble n'avoir que des instincts, et le noble civilisé dont le front s'illumine des clartés de la pensée ? L'abrutissement natif et

l'activité intelligente ? Encore, si tous ces types parlaient la même langue! Mais que de langages divers : non pas simples dialectes dont les désinences variées ne peuvent cacher la langue mère qui les a produits, mais idiomes tellement irréductibles et indépendants qu'ils n'ont évidemment pas pu jaillir de la même source. Et puis, s'il nous a fallu tant de génie, de force, de courage, de patience, pour découvrir les lointaines contrées déjà envahies par le genre humain, comment expliquer cet envahissement par des races dépourvues des moyens perfectionnés dont nous disposons pour dompter les éléments et vaincre les distances? Ces faits constatés par la science protestent contre le fait divin d'un couple unique, par lequel on prétend commencer l'histoire humaine.

Messieurs, malgré ces protestations, l'enseignement catholique maintient la lumineuse projection du dogme de notre origine sur le couple adamique, et se contente de dire à l'esprit humain embarrassé de ses recherches et de ses constatations : — Cherchez mieux. — Et, en cherchant mieux, on découvre que, dans la diversité des types, la nature humaine est par-

tout semblable à elle-même quant à sa conformation générale, ses aptitudes et ses tendances; que les ressemblances fondamentales, qui indiquent si clairement une seule et même nature dans l'humanité, doivent peser d'un plus grand poids sur nos jugements que des différences superficielles, infiniment plus nombreuses et plus accusées chez d'autres espèces animales; que la physionomie et la coloration sont des phénomènes locaux purement accidentels, et à peu près insignifiants pour la détermination de l'espèce. — En cherchant mieux, on découvre que l'étude des langues nous ramène à trois groupes d'idiomes qui semblent indépendants, que les affinités de ces idiomes, examinées avec soin dans des éléments communs appartenant à leur essence, indiquent qu'ils ont dû être originairement réunis en un seul, violemment brisé par quelque catastrophe; qu'il y a, dans l'unité des idées primordiales, la possibilité de traduire l'un par l'autre tous les langages humains, la faculté que possède tout homme de s'assimiler toutes les langues, des indices certains que la multiplicité des idiomes n'est point un fait originel, mais un accident dans

la vie de l'espèce humaine. — En cherchant mieux, et en tenant compte des modifications qui ont pu se produire dans la topographie du globe, on découvre, dans les attaches des continents, la configuration des archipels, la direction des grands courants marins, les routes qu'ont pu suivre les familles et les races dans leurs lentes migrations à travers les siècles. — En cherchant mieux, on découvre que l'union de l'homme et de la femme, quelle que soit la variété des types, est partout féconde, que cette fécondité est continue, que, par conséquent, l'humanité est une seule espèce, « à moins que les lois qui régissent l'organisme humain ne soient en contradiction, sur les points importants et véritablement caractéristiques, avec les lois auxquelles obéissent tous les autres organismes vivants[1]. » Enfin, en cherchant mieux, on s'explique cet ensemble de traditions qui font remonter notre origine à un couple unique, et l'on se convainct que le dogme catholique projette sur les commence-

1. De Quatrefages, *Histoire naturelle de l'homme, Unité de l'espèce humaine.*

ments de l'histoire humaine un rayon de vérité.

Mais, objectera-t-on, d'après la doctrine catholique, le couple qui commence l'histoire humaine est un couple heureux et parfait. D'où vient que notre misérable race est sujette à tant de maux, à tant d'erreurs, à tant de vices? Si loin que nous remontions dans le cours des siècles, nous y rencontrons la douleur et la mort, l'extravagance et la contradiction, le crime et la barbarie. Affreux mystère, dont il faut conclure que l'aurore fortunée de l'espèce humaine n'est qu'un rêve.

Non, Messieurs, ce n'est pas un rêve. Tout de suite après le dogme de la création libérale et magnifique qui éclaire nos commencements, le dogme de la chute originelle éclaire la suite de notre histoire. L'homme est né heureux et parfait. Ce devait être sa gloire de voir se multiplier en sa postérité son bonheur et sa perfection, mais cette transmission eût été sans honneur, si elle n'eût dépendu que des lois fatales auxquelles sont soumis les êtres sans raison. L'homme devait y mettre toutes ses facultés, entre autres celle qui le rend maître de ses actions, le libre arbitre. Aussi, Dieu,

après avoir établi la loi de propagation par ces paroles : « Croissez et multipliez-vous », a-t-il soumis notre premier père, et en sa personne le genre humain tout entier, à l'épreuve d'un commandement dont l'observation devait fixer le cours de ses destinées.

L'homme a transgressé le commandement divin, du même coup il a perdu son immortalité, son souverain empire sur la nature, la lumière divine qui éclairait sa raison, la grâce de droiture et de fermeté qui le rendait maître de ses appétits, tous les privilèges de l'état de justice. Il ne pouvait plus transmettre à ses descendants ce qu'il avait perdu ; voilà pourquoi nous les voyons en butte aux trahisons de la nature et de la mort, en proie à l'ignorance et à la corruption. Toutefois, dans la nuit de la souffrance, du mensonge et du crime, ils n'ont pas tout à fait perdu le souvenir du premier état de l'humanité. « Partout, dit un des plus célèbres représentants de la philosophie contemporaine, la poésie et la religion placent l'Eden au début de l'histoire[1]. » Partout aussi

1. Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, VIIe leçon.

l'on entend les tristes murmures des vieilles traditions qui pleurent, avec la perte des beaux jours de l'âge d'or, l'invasion de tous les maux sur la terre, et l'on voit les religions imposer aux enfants eux-mêmes des rites expiatoires avant qu'ils aient pu être coupables. « L'accord sur ce point, dit un de nos grands savants, doit avoir la vérité pour base[1]. »

Puisque l'humanité est déchue, il n'est pas étonnant qu'il y ait en son histoire des pages sombres et qu'elle nous apparaisse malheureuse et criminelle. Mais, pourtant, sa déchéance n'est pas irrémédiable. Dans le rayon révélateur où le dogme catholique nous montre la chute de l'homme, il nous montre aussi le rédempteur. C'est à ce titre que le Verbe de Dieu entre dans notre histoire. Il eût pu nous apparaître aux origines du monde, revêtu de notre nature et prenant la tête de l'humanité pour couronner l'œuvre des six jours. Mais Dieu a pensé et décrété que, dans le plan d'une incarnation réparatrice, son Fils se montrerait plus beau, et que Lui ferait mieux entendre

1. Cuvier.

le grand jeu de ses perfections : puissance plus merveilleuse, sagesse plus profonde, amour plus magnifique, couronnées par l'étroit embrassement de la miséricorde et de la justice.

Si l'on s'étonne que le Rédempteur n'entre d'abord dans l'histoire humaine que par une promesse dont l'accomplissement doit être longtemps retardé, l'enseignement catholique nous apprend que Dieu devait ce retard à notre orgueil, qu'il fallait briser par une longue expérience de notre impuissance et de nos misères, et auquel il fallait faire sentir le besoin d'un sauveur ; à la majesté du Verbe incarné, dont il fallait prévenir l'avènement par une préparation en harmonie avec la dignité de sa personne et la grandeur de l'œuvre qu'il devait accomplir[1]. Telle est, Messieurs, la loi providentielle et historique des temps anciens, où tout gravite vers ce dogme dont la doctrine

1. Cf. S. Thom., *Summ. Theol.*, III P., quæst. 1. a. 5. — Non statim post peccatum conveniens fuit Deum incarnari : propter conditionem humani peccati, quod ex superbia provenerat; unde eo modo erat homo liberandus, ut humiliatus recognosceret se liberatore indigere .... Propter dignitatem Verbi incarnati.

catholique nous donne la formule en ces termes : Je crois en Jésus Christ, fils de Dieu, qui, pour notre salut, s'est incarné, est né d'une Vierge, a souffert, est mort et est ressuscité.

L'humanité déchue a donc fait l'expérience des faiblesses de sa raison, dans une multitude d'erreurs qui obscurcirent bientôt la notion du vrai Dieu, et altérèrent l'une après l'autre les vérités de nos origines, de notre nature, de nos devoirs et de nos destinées que la science, malgré ses efforts, ne parvient pas à ressaisir.

L'humanité déchue a fait l'expérience de la corruption de son cœur et de l'exécrable empire qu'ont pris sur lui les sens et les passions, dans une multitude de crimes qui fermaient au vrai Dieu les portes inhospitalières des religions, divinisaient l'infamie, outrageaient la nature, déshonoraient la famille et la société, et légitimaient, de peuple à peuple, toutes les barbaries. Crimes qui ne furent pas de simples accidents contre lesquels protestaient les mœurs générales, mais des habitudes passées dans le sang des nations, et se développant à l'aise,

sous le triple patronage de l'opinion, des lois et de la religion.

Mais, laissons le flot des peuples que Dieu a livrés à leur sens réprouvé envahir la terre : les uns pour attendre aux confins du monde la visite tardive du Verbe rédempteur, les autres pour préparer par leurs convulsions l'infiltration des promesses divines, et entasser les ruines sur lesquelles s'assoiera, quand l'heure sera venue, l'empire universel qui conviendra le mieux à l'exécution du grand décret de Dieu. Concentrons, il est temps, les lumineuses projections du dogme catholique sur ce petit peuple dont la vie singulière se détache si vivement sur le fond de l'histoire humaine que la science s'en émeut plus que de l'antiquité tout entière. Elle voudrait le noyer dans la grande mer des nations et des événements, afin qu'il y passât inaperçu. Elle lui conteste la valeur de ses traditions, l'authenticité de ses livres, l'unité et la sincérité de ses croyances, et surtout la vérité des faits merveilleux dont son existence est remplie. Mais, science contre science, il n'est pas difficile de démontrer que le parti pris de soustraire l'histoire humaine à toute

intervention positive de la Providence aveugle le jugement dans l'appréciation des documents et des faits, que les hypothèses historiques sont de mauvais instruments pour démolir les traditions d'un peuple, et que l'étude chaque jour plus complète des monuments de l'antiquité confirme les récits qu'Israël nous a laissés de sa longue et prodigieuse existence[1].

1. Monsieur l'abbé Vigouroux termine ainsi son remarquable ouvrage : *La Bible et les découvertes modernes*.

« Nous avons contrôlé, au moyen des monuments authentiques des bords de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que des monuments des bords du Nil, tous les détails que nous lisons dans nos Saints Livres, même les plus minutieux, ceux qui ne sont donnés qu'en passant, sous forme d'allusion, et pour ainsi dire, sans que l'auteur lui-même s'en soit aperçu, et, toutes les fois que le contrôle a été possible, l'assyriologie et l'égyptologie nous ont répondu : la Bible a dit la vérité. Qu'on nous cite un seul historien de l'antiquité qui puisse sortir ainsi victorieux de l'interrogatoire rigoureux que lui fera subir la critique moderne ! On a souvent essayé d'ébranler l'autorité des écrivains sacrés en se servant contre eux des historiens anciens. Or, nous l'avons vu, toutes les fois qu'ils sont en désaccord avec les vieux auteurs, ce sont les écrivains profanes qui se trompent, c'est la Bible qui a raison.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'avait promis : « Si les hommes se taisent, les pierres prendront une voix », et réclameront en faveur de la vérité. Qu'il en soit béni à jamais ! » (Op. cit., Conclusion.)

Messieurs, Israël est dans l'histoire le peuple de Dieu, et sa vie le mystérieux courant dans lequel les desseins de la Providence s'acheminent vers leur accomplissement.

Le Seigneur l'a séparé de toutes les nations dans la personne de son fidèle Abraham, le père des croyants, et depuis l'heure bénie où il a entendu cette parole venue d'en haut : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai[1], » il porte dans son sein le germe sacré d'où doit sortir le Rédempteur. Seul, au milieu des Gentils, il conserve la notion pure du Dieu unique qui a créé le monde, il est juste qu'il espère mieux que tous en celui qui doit sauver le monde.

Voyez, Messieurs, comme les oracles divins se succèdent pour soutenir et grandir cette espérance. Tout le genre humain peut savoir par la promesse faite à Adam que le Rédempteur sera fils de l'humanité. Abraham, Isaac et Ja-

1. Dixit Dominus ad Abram : Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi. (Genes., cap. XII, 1.)

cob, en qui toutes les nations doivent être bénies, apprennent qu'il sera fils d'Israël, Juda qu'il sera fils de sa tribu, David qu'il naîtra de sa famille. — Quand viendra-t-il ? — Quand le sceptre sortira de Juda, quand il n'y aura plus de chef de sa race, quand toutes les nations seront dans l'attente, quand soixante-dix semaines d'années seront écoulées, à partir de l'édit des Perses pour la reconstruction de Jérusalem et du temple. — Où viendra-t-il ? — A Bethléem, une toute petite ville de Juda qui verra sortir de son sein le dominateur d'Israël venu de l'éternité. Le second temple sera témoin de sa présence et de ses œuvres. — Comment viendra-t-il ? — Merveille inouïe ! Sans s'unir à l'homme la femme portera l'homme en son sein. La Vierge par excellence concevra et enfantera un fils qu'on appellera Emmanuel, Dieu avec nous. Oui, Dieu avec nous, car sa génération est dans le principe et dès l'éternité, personne ne peut la raconter. Dieu lui a dit dans un jour qui n'a ni commencement ni fin : « Tu es mon fils, je t'engendre à présent, demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage. » — C'est l'admirable, le con-

seiller, le Dieu tout-puissant, le Père de l'éternité. — C'est Jéhovah notre juste. — Et, avec cela, il doit être homme comme nous : enfant, ouvrier, apôtre, docteur, prophète, thaumaturge, chargé des péchés du monde, doux et patient, victime de la malice des hommes, condamné à la mort des scélérats, expirant sur un gibet. — Mais, Dieu lui donnera le prix de ses douleurs : la justification de ceux dont il a porté les iniquités, une nombreuse postérité parce qu'il s'est livré à la mort. Dieu visitera son glorieux sépulcre, le retirera des portes de la mort et lui dira : « Assieds-toi à ma droite. » Sa domination s'étendra d'une mer à l'autre mer. — Dieu le donnera pour chef et pour précepteur aux nations; les idoles s'écrouleront devant lui, et son royaume durera éternellement. »

Ne dirait-on pas une histoire, Messieurs? Eh bien, non, c'est une longue suite d'oracles qui s'accumulent et se soudent l'un à l'autre en traversant les siècles, et dont le plus jeune précède de quatre cents ans le libérateur annoncé. Près des oracles marchent les figures : un Melchisédech, dont on ne peut raconter la

naissance; un Abraham, père d'une race innombrable; un Isaac chargé du bois de son sacrifice; un Jacob, fort contre Dieu; un Joseph, trahi et vendu par ses frères; un Moïse, libérateur et législateur de la nation sainte; un Aaron, chef du sacerdoce; un Josué, conquérant de la terre promise; un Samson, triomphant dans la mort; un David, élevé de l'abjection à la splendeur du rang suprême; des prophètes martyrisés pour leur témoignage. Tout cela prophétise le désiré dont l'éternelle génération se cache dans le sein de Dieu, la divine souche de la famille chrétienne, le Sauveur ployé sous le poids de sa croix, le médiateur dont la toute-puissante intercession fléchit la colère divine, le bien-aimé du Père céleste trahi et vendu par les hommes de sa paix, le Verbe rédempteur, auteur d'une nouvelle alliance et d'une nouvelle loi, le chef et le père d'un nouveau sacerdoce, le crucifié vainqueur du péché, de l'enfer et de la mort et couronné de gloire et d'honneur à cause de sa passion. Bref, Messieurs, tout dans la vie d'Israël parle de l'avenir, figure l'avenir et dessine l'admirable plan de Dieu résumant

l'histoire humaine dans son Verbe incarné.

Israël, ce petit peuple formé contre les lois communes de la formation des peuples et contenu dans un tout petit pays, Israël est comme le centre de l'histoire humaine dans les temps anciens. Aussi, avec quel soin Dieu le conserve, et comme il multiplie les prodiges pour le rendre inexterminable ! Il charge ses anges de guider les pas des patriarches et de faire respecter leur tente voyageuse. Il exalte un de leurs enfants et le fait asseoir près du trône des Pharaons pour sauver la race de la famine, assurer la multiplication des tribus et les initier à la civilisation des familles devenues peuples. Il arme les mains de Moïse de fléaux pour mettre fin à la dure captivité d'Egypte. Il entr'ouvre les mers pour sauver le peuple fugitif, et fait pleuvoir du ciel un pain miraculeux pour le nourrir au désert. Il lui donne sa loi dans une tempête de gloire. Il renverse les murailles et arrête le soleil pour lui assurer la conquête de la terre promise. Il suscite des guerriers, des femmes héroïques, des anges exterminateurs pour le délivrer de ses ennemis. Et, lors même qu'il le châtie par des dis-

persions et des esclavages, il entretient dans son cœur l'inébranlable espoir du retour dans la patrie et de la reprise de sa divine mission. Chose prodigieuse! les fléaux et les gigantesques collisions qui font disparaître autour de lui les petites et les grandes nations ne peuvent rien contre son inaltérable vie. Il use sur son corps mutilé les peuples de Chanaan, l'Egypte, Ninive, Babylone, l'empire des Perses et l'empire des Grecs. Les colosses s'écroulent et lui reste debout, l'âme toujours tendue vers le cher promis de Dieu.

Que dis-je, Messieurs? il y a dans les malheurs d'Israël une intention bienfaisante de la Providence à l'égard des autres nations. Les grands empires ont eu à remplir une mission de justice, mais aussi une mission de miséricorde. Déjà le peuple de Dieu, au temps de sa splendeur, avait, en compagnie des Tyriens, conduit ses vaisseaux jusqu'aux bouches de l'Indus[1]. De-

1. Salomon creusa un port à Asiongaber située au fond du golfe oriental de la mer Rouge, et, avec l'aide de Hiram, il y construisit une flotte. Ses vaisseaux et ceux des Tyriens partaient de ce port et se rendaient dans le pays d'Ophir. Or le pays d'Ophir ou des *Ahirs* et *Saüwirs*

venu captif, il se répand dans toute l'Asie. Dans les vastes empires de Salmanasar, de Nabuchodonosor, de Cyrus et d'Alexandre, il fonde des colonies où il emporte sa foi, son culte et ses espérances. L'Arabie, la Perse, la Médie, la Tartarie, l'Inde et la Chine elles-mêmes voient s'établir sur leur sol ces étranges proscrits, dont la doctrine et les oracles réveillent les souvenirs, corrigent les traditions et invitent les peuples à s'unir dans l'espérance d'un libérateur; si bien qu'on a pu dire au temps des Césars que tout l'Orient était imbibé d'une vieille croyance qui faisait sortir de la Judée le dominateur des peuples. Agité comme un vase par les révolutions et les catastrophes, Israël a répandu partout, sans

occupait les côtes sablonneuses et les déserts qui s'étendent des bouches de l'Indus jusqu'à la chaîne des monts Aravali ou Abu et au golfe de Cambaye ou de Barigaza. Il est à remarquer que les mots dont se sert le Livre des Rois pour désigner les dents d'éléphant, les singes, les paons et les bois odoriférants que les navires hébreux rapportaient d'Ophir, ne sont pas des mots hébraïques, mais des mots sanscrits ou dravidiens, encore usités aujourd'hui dans l'Inde. (Mgr F. Laouenan, *Du Brahmanisme*, etc., troisième partie, conclusion générale.)

être brisé, le parfum de ses croyances, de ses promesses et de ses espérances[1]. C'est ainsi

1. La dispersion des Juifs dans l'Asie entière, en Chine et particulièrement dans l'Inde, est un des faits les plus considérables de l'histoire ancienne, un de ceux qui ont exercé le plus d'influence sur le développement intellectuel et religieux, sur les institutions sociales des peuples asiatiques.

En 606 et 588, Nabuchodonosor I, s'étant rendu maître de Jérusalem et de la Judée, emmena en captivité la plupart des Juifs et les distribua dans toutes les parties de son vaste empire d'où ils se répandirent dans l'Asie entière.... portant avec eux, en même temps que leurs doctrines, leurs traditions et leurs institutions.

A l'époque de l'édit de Cyrus, les Juifs qui étaient venus dans l'Inde y sont restés et leurs descendants existent encore à la côte Malabar, à Cochin et dans les environs. On a trouvé entre leurs mains un exemplaire du Pentateuque écrit sur un immense rouleau de peaux cousues ensemble. Plusieurs autres familles sont fixées de temps immémorial dans la Perse, l'Arabie, la Tartarie, la Médie, la Chine. La tradition et l'histoire des Afghans Bohillas ne laissent aucun doute sur leur origine hébraïque.

Le juif Benjamin de Tudèle, qui voyageait au XIIe siècle dans le pays de Gazan, y rencontra une colonie d'Israélites qui s'y étaient conservés et multipliés depuis l'époque de Salmanasar.....

Philon (*Leg. ad Caium*) affirme qu'il y avait de son temps (Ier siècle de l'ère chrétienne) un grand nombre de Juifs répandus dans tout l'Orient. Josèphe (*Antiq. Jud.*, lib. XI, cap. v) dit que les dix tribus existaient encore

que la justice et la miséricorde divines ont amené l'histoire humaine à cette solennelle époque que saint Paul appelle la plénitude des temps. Comme le monde matériel fut longuement et fortement manié par la Providence pour être digne de recevoir l'homme-roi à qui il a été dit : « *Dominamini, subjicite ;* » ainsi le monde humain, pour être prêt à passer sous la domination de l'Homme-Dieu, à qui le Seigneur a dit : « Je te donnerai les nations pour héritage : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* »

Vous venez de le voir, Messieurs, les temps anciens de l'histoire humaine sont éclairés par cette vérité du dogme catholique : Dieu créateur a tout fait par son Verbe et pour son Verbe incarné, Jésus-Christ, vrai fils de Dieu et vrai

au delà de l'Euphrate. Saint Jérôme (*in Ezech.*. XVIII) assure qu'on les trouvait encore captives dans la Médie...

Les anciens missionnaires jésuites de la Chine, les PP. Ricci, Adam Schaal et autres, affirment qu'il y avait, en divers lieux de la Chine, des Juifs assez nombreux, qui y étaient venus au temps de la captivité, sous Salmanasar, qu'ils conservaient des exemplaires du Pentateuque écrits sur des rouleaux de peaux, semblables à ceux qui ont été trouvés dans l'Inde. (Mgr Laouenan, op. et loc. cit.)

fils de l'homme, né d'une Vierge et mort pour le salut de l'humanité. Suivons la projection de cette lumière divine sur les temps nouveaux.

II

Les ruines des grands empires de l'antiquité devaient, dans les desseins de Dieu, servir de fondements à l'universelle domination d'un peuple qu'on a appelé le peuple-roi. A l'époque où s'achevaient les préparations de la Providence, la dernière des bêtes mystérieuses que Daniel avait décrites en sa vision, Rome, venait d'étouffer, l'un après l'autre, entre ses bras de fer, les royaumes agonisants. — Elle était maîtresse du monde, non point pour inaugurer elle-même les temps nouveaux, mais pour aider à l'accomplissement des oracles et protéger le berceau et l'entrée en scène du Verbe rédempteur.

En étendant sur les nations son fier despotisme, elle s'était approprié les erreurs et les vices du monde entier. Multiplicité des Dieux, superstitions ridicules, infamies sacrées, fêtes corruptrices et sanglantes; oppression de la

femme méprisée et facilement répudiée, des enfants victimes d'un pouvoir tyrannique ; oisiveté d'un peuple dont on contente les plus cruels instincts et les plus vils penchants et à qui l'on prêche l'ignominie du travail ; orgueil, luxe, mollesse des patriciens, des chevaliers, des magistrats, des nobles et des grands, la plupart du temps enrichis par les exploits malhonnêtes de la concussion et de l'usure, sacrifiant tout au plaisir et abrégeant souvent leur vie dans des orgies dont, grâce à Dieu, nous ne connaissons plus les affreux secrets ; vaines disputes des philosophes ; avilissement d'un sacerdoce payé pour mentir et abusant le peuple par des oracles et des fables dont il rit ; dans les bas-fonds de cette société, des millions d'esclaves retranchés de l'espèce humaine, traités comme des bêtes de somme et mis à mort pour un caprice ; au sommet, le despotisme sans rivages, l'arbitraire sans frein, la force sans contre-poids, César tyran de tous, César pontife suprême, César Dieu : le plus affreux rêve de l'orgueil réalisé, l'empire et le ciel en une même personne ; dans toutes les provinces de l'empire le retentisse-

ment journalier des erreurs et des vices de la métropole ; et, sur les frontières de cette vaste sentine, des hordes de barbares qui commencent à sentir leur force et se préparent à la curée du géant qui a vaincu le monde civilisé; tel est, Messieurs, l'état du monde à l'époque où Israël arrive au terme de ses espérances, où ce cantique des anges retentit dans les cieux : « Gloire à Dieu et paix à la terre ; aujourd'hui un Sauveur vous est né. »

L'avènement providentiellement retardé du Verbe en qui tout se tient est un fait accompli : *Verbum caro factum est.* Son apparition n'occupe qu'un tiers de siècle dans l'histoire humaine, mais elle inonde de sa lumière les temps anciens dont elle explique, vous venez de le voir, la longue et laborieuse gravitation, les temps nouveaux dont elle explique la prodigieuse transformation.

En effet, Messieurs, c'est à partir du jour où douze hommes sans lettres, témoins de la vie, des souffrances, de la mort et de la résurrection de Celui qui se disait le Fils du Père céleste, ont proclamé ce dogme : « Je crois en Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu comme son

Père et homme comme nous, » c'est à partir de ce jour, dis-je, que le monde, dont je viens de peindre le lamentable état, a commencé à revivre et à changer d'aspect. Vous n'attendez pas de moi que je décrive les merveilles de cette transformation, ni que je vous dise comment les vrais israélites ont reconnu dans le Christ le libérateur promis, l'objet de leurs espérances, et sont devenus la souche féconde du peuple nouveau que Dieu s'est choisi, avant tous les temps, dans le plan qui résume l'histoire du monde et de l'humanité en son Verbe rédempteur, tandis que les israélites incrédules, après avoir demandé « que le sang du Christ retombe sur eux et sur leurs enfants, » perpétuent, à travers les siècles, cette race perfide et rapace dont la haine ne conspire contre le nom chrétien que pour mieux prouver la vérité des oracles qui la maudissent et la divinité du dogme qui la voue à l'exécration du genre humain. Vous n'attendez pas que je vous raconte l'envahissement de l'empire par le nouveau peuple de Dieu, envahissement qui faisait dire à Tertullien : « Nous ne sommes que d'hier et nous sommes partout. Nous séparer de vous

ce serait vous punir, car vous seriez épouvantés de la solitude qui se ferait autour de vous[1]; » non plus, les luttes héroïques de la foi persécutée qui triomphèrent de la cruauté calculée des Césars et du fanatisme sanguinaire d'un peuple idolâtre; non plus, les merveilles qui amenèrent les empereurs à se convertir et à placer la croix sur leur front et sur leurs étendards; non plus, la soumission des barbares qui détruisirent la civilisation romaine, et tombèrent à genoux devant l'image du Dieu rédempteur; non plus, la formation des nations chrétiennes qui pénétrèrent les lois, les institutions politiques et sociales, les sciences, les lettres, les arts, des divines influences du dogme prêché par les Apôtres et par leurs successeurs; non plus, ces explosions d'enthousiasme religieux qui entraînèrent, à plusieurs reprises, l'Europe armée à la conquête du tombeau du Christ tombé au pouvoir des infidèles; non plus, les hommages rendus,

1. Procul dubio expavissetis ad solitudinem vestram ad silentium rerum et stuporem quemdam quasi mortui orbis. Quæsissetis quibus imperetis. (Apolog., cap. III.)

pendant une longue suite de siècles, par le savoir et le génie, aux vérités que confessait la foi naïve des peuples ; non plus, la constante floraison des vertus transcendantes que ne connut jamais le monde ancien. C'est assez, Messieurs, que nous fixions notre attention sur le fait contemporain.

Or, le fait contemporain le voici : — Il y a aujourd'hui un monde chrétien : un monde où les idoles sont remplacées par un Dieu unique, vivant et infiniment parfait, où la superstition est proscrite comme un crime, où le culte est pur et saint. Il y a un monde chrétien où la femme respectée est devenue l'égale de l'homme et comme la moitié de sa vie, où l'enfant est protégé par des droits sacrés, où la famille est assujettie aux lois d'un indissoluble amour. Il y a un monde chrétien où l'esclavage est aboli, où l'on ne voit plus que des hommes libres, où l'oisiveté est un opprobre et le travail un honneur, où la grandeur et la richesse sont devenues les bienfaisants ministres de la Providence. Il y a un monde chrétien où la liberté sait faire entendre ses légitimes revendications, où l'absolutisme et

l'arbitraire du pouvoir sont obligés de reculer devant les protestations de la conscience, où le sacerdoce, investi d'une mission divine, ne craint pas de dire aux violateurs du droit, aux oppresseurs de la faiblesse : « Cela n'est pas permis : *Non licet.* » Il y a un monde chrétien où les ombres, sans doute, sont mêlées à la lumière, où la nature déchue ne peut déguiser ses défaillances, où le mal apparaît en face du bien, mais toujours réprouvé par une immuable loi de droiture et de perfection : c'est-à-dire, Messieurs, une loi qui prescrit la grandeur et la noblesse des aspirations et des désirs, la lutte contre les appétits de la nature, la chasteté dans l'amour, la pureté dans les mœurs, le respect pour le droit, la justice et le désintéressement, l'amour du sacrifice, la pieuse fraternité, la miséricordieuse compassion, la générosité dans le bienfait, la magnanimité devant l'offense, la facilité du pardon, la résignation et la grandeur d'âme dans l'épreuve et la douleur, l'humble et sincère soumission aux pouvoirs légitimes, l'horreur pour la licence, l'estime pour la vraie liberté, le dévouement à la chose publique, le zèle pour les plus su-

blimes intérêts, le soin de ne pas tomber, la promptitude pour se relever, les impétueux désirs et les constants efforts pour devenir les meilleurs. Enfin, il y a un monde chrétien où le progrès moral s'élève à cette perfection transcendante que nous avons appelée la sainteté, fleur réservée des terres fécondes où germent et se développent les nobles et pieuses habitudes de l'âme humaine, poussées par une culture intensive jusqu'à l'héroïsme.

Voilà le fait contemporain ! Maintenant, Messieurs, comparez le monde chrétien au triste monde dans lequel se condensaient, il y a près de dix-neuf cents ans, les constantes expériences de l'erreur et de la corruption. Quelle prodigieuse transformation ! Je dis bien, prodigieuse transformation, car vous en chercheriez en vain la cause naturelle. Ce ne sont point les enseignements de la sagesse humaine qui ont produit, dans notre histoire, le revirement de croyances et de mœurs dont nous sommes aujourd'hui les témoins. La sagesse humaine débitait ses maximes au monde ancien. Elle parle encore à de grands peuples

qu'elle ne parvient pas à faire sortir des ombres de mort dans lesquelles ils sont ensevelis. Elle parlerait jusqu'à la fin du monde qu'elle ne triompherait pas de la perversité d'une nature que la prévarication de notre premier ancêtre a précipitée sur les pentes du mal. Le dogme catholique seul, en projetant sur les temps nouveaux la lumineuse vérité d'un Dieu incarné, mort pour le salut du monde, nous explique leur transformation. Il fallait à la nature déchue un libérateur divin. Ce libérateur lui a été promis à l'heure même de sa déchéance ; il est venu au milieu des temps ; il a accompli son œuvre en y mettant sa vérité, sa loi, sa grâce ; et son œuvre est d'autant plus merveilleuse qu'elle a été éprouvée par toutes sortes de contradictions : contradictions de l'esprit, contradictions des passions, contradictions des hommes de parole, contradictions des hommes de plume, contradictions des hommes de pouvoir. Les persécutions ont succédé aux persécutions, les hérésies aux hérésies, les blasphèmes aux blasphèmes ; mais, ni la violence, ni la perfidie dogmatique, ni la négation brutale n'ont pu étouffer dans le cœur et sur les

lèvres du monde chrétien ce cri de la foi : Je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, qui s'est incarné dans le sein d'une vierge, a souffert, est mort, est ressuscité pour nous autres hommes et pour notre salut : *propter nos homines et propter nostram salutem.*

« Ce monde chrétien, a dit un illustre incrédule, est la création la plus puissante que l'on ait jamais vue[1]. » Et pourtant, on voudrait faire disparaître de l'histoire ses merveilleux caractères et n'y voir qu'un phénomène temporaire de cette vaste et constante évolution des forces naturelles qui fait avancer chaque jour l'humanité sur le chemin du progrès. Mais, vains efforts ! On ne naturalise pas une œuvre surnaturelle, on n'éteint pas la divine lumière qui l'éclaire. Si cela se pouvait, Messieurs, la nature, reprenant le cercle fatal de ses évolutions impies, ramènerait le monde aux vieilles erreurs et à la vieille corruption dont l'humanité a déjà fait l'expérience. *In circuitu impii ambulant*[2]. Nous avons bien quel-

1. Strauss. *Vie de Jésus*, dissertation finale, etc.
2. Psalm. XI.

que chose de cela sous les yeux. Mais, grâce à Dieu, la contradiction, au lieu de nuire à la vérité catholique, ne fait que lui donner un plus vif éclat. « Telle est sa force, dit le grand saint Hilaire, que, pouvant être comprise et acceptée dès qu'elle se montre, elle brille davantage quand on lui fait obstacle ; qu'immobile en sa nature, elle acquiert chaque jour une fermeté nouvelle par les attentats auxquels elle est en butte[1]. » Vous venez de la voir éclairer les temps écoulés, suivez du regard ses projections dans l'avenir de l'histoire humaine, dont elle nous permet d'entrevoir les dernières phases et le dénouement.

« Il faut que le Christ règne, dit l'apôtre saint Paul, jusqu'à ce que Dieu ait mis tous ses ennemis sous ses pieds : *Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus.* » Déjà son règne est établi. Rappelez-vous ce que je vous disais il y a douze ans. —

1. Magna vis est veritatis, quæ cum per se intelligi possit, per ea tamen quæ ei adversantur elucet : ut in natura immobilis manens, firmitatem naturæ suæ quotidie dum attentatur acquirat. (*De Trinit.*, lib. VII, 4.)

« Sur les rivages d'où Rome altière envoyait jadis ses procureurs et ses proconsuls porter des ordres à l'univers, un vieillard est assis. Qu'il soit tranquille ou persécuté, entouré d'honneurs ou rassasié d'opprobres, libre ou prisonnier, il n'importe. Sa volonté auguste est la seule que reconnaisse le monde chrétien. Ce qu'il commande est sacré, ce qu'il condamne est à jamais réprouvé. C'est un père, et, quoi qu'on fasse pour l'isoler de sa famille, on n'arrachera pas du cœur de ses enfants le pieux respect, ni l'amour dévoué dont ils lui envoient, des plus lointaines extrémités du globe, les solennels témoignages. C'est un roi, et, quoique des mains sacrilèges aient profané, plus d'une fois, son sceptre et sa couronne, elles n'ont pu détourner le cours de cette autorité souveraine qui va droit aux âmes et les plie, sans effort, sous son joug adoré. C'est le pontife suprême, et, quoiqu'on ait essayé d'exalter à ses dépens la puissance du corps sacerdotal, on n'a pu détruire l'humble subordination qui soumet l'âme des pasteurs eux-mêmes à son gouvernement. C'est un immortel qui passe par des incarnations successives. Pour tout

dire en un mot, c'est Jésus-Christ : Jésus-Christ qui se perpétue, Jésus-Christ qui commande, Jésus-Christ à qui l'on obéit, Jésus-Christ centre toujours vivant de l'unité chrétienne[1]. »

Mais, Messieurs, comme je vous le faisais remarquer l'année dernière, le règne actuel du Christ dans l'histoire humaine n'est pas et ne peut pas être le dernier mot de sa puissance, ni des transformations qu'il doit faire subir aux temps nouveaux. Nous attendons encore l'accomplissement des prophéties qui promettent au Christ un règne universel, pacifique et incontesté : « Il doit dominer de l'orient au couchant, et jusqu'aux confins de la terre ; — il doit se faire connaître aux peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui ; — il doit voir entrer toutes les nations dans son héritage ; — il doit recevoir les adorations de tous les rois, et enrôler tous les peuples à son service ; — il doit, en étendant son empire, donner la paix

1. Cf. Trente et unième conférence, *Le témoignage des faits*.

à toute créature ; — il doit, enfin, selon sa propre parole, attirer tout à lui[1]. »

Or, Messieurs, aucune de ces magnifiques promesses ne s'est réalisée, jusqu'ici, de manière à satisfaire pleinement les espérances qu'elles nous donnent. Il y a encore loin de nous des îles et des continents qui attendent un libérateur, et les voyageurs consciencieux qui les ont visités, sans aucune préoccupation religieuse, n'hésitent pas à dire que toutes les tentatives de la civilisation échoueront tant que la vérité chrétienne n'y aura pas éclairé et transformé les esprits et les cœurs. Irons-nous la porter, cette vérité, aux peuples qui l'attendent ? Viendront-ils la chercher chez nous, après avoir, comme les barbares, dévasté notre patrie et nos foyers, pour nous châtier de nos prévarications ? — Je n'en sais rien ; c'est le secret de la Providence. Mais les oracles doivent avoir raison : — Il faut que le Christ règne : *Oportet illum regnare.*

1. Voir le texte de ces prophéties et de ces promesses à la cent deuxième conférence, *Le nombre des élus*, deuxième partie.

Ne croyez pas qu'on l'en empêche, Messieurs, parce qu'on imaginera des lois scélérates propres à tarir les sources de l'apostolat. Dieu saura bien prémunir les âmes vaillantes que l'on espère affaiblir et corrompre, et, peut-être que, fortifiées et aguerries par l'épreuve, elles ne seront que plus ardentes aux combats spirituels qui doivent soumettre les peuples infidèles au joug adoré du Christ. Car il faut qu'il règne : *Oportet illum regnare.*

Ne croyez pas que la science, maîtresse des forces de la nature, ne multiplie ses inventions et ne rende plus rapides et plus sûres les communications d'un peuple à un autre peuple que pour faciliter entre eux l'échange des biens matériels. Par les triomphes de la science, Dieu prépare les voies aux apôtres de son Christ. Car il faut qu'il règne : *Oportet illum regnare.*

« Il faut qu'il règne, et que tous ses ennemis soient à ses pieds ; » par conséquent, que la science, qui lui fait la guerre, abaisse devant lui son orgueil et se pénètre de la vérité de ses révélations ; que les législations et les pouvoirs, qui ont contrarié son action, recon-

naissent la supériorité de sa loi et de sa puissance ; que les âmes fermées par les passions s'ouvrent à sa grâce : « *Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus*[1]. »

Et maintenant, écoutez le dernier mystère de l'histoire humaine. « Je ne puis le taire, disait saint Paul aux Juifs de Rome. L'apostasie d'une partie d'Israël, que Dieu a permise, ne sera pas sans retour. Un jour les enfants de Jacob, derniers ennemis du Christ, se sentiront pris d'une sainte émulation quand ils verront la multitude des nations se soumettre à son règne. Et alors tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit : un libérateur sortira de Sion pour arracher et bannir du cœur de Jacob son impiété [2]. »

Ce sera le signe de la fin des temps. L'humanité et, après elle, le monde entreront dans

1. I Corint., cap. xv, 25.

2. Illorum delicto salus est gentibus ut illos æmulentur.... Nolo enim vos ignorare, fratres, mysterium hoc, ... quia cæcitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret. Et sic omnis Israel salvus fieret, sicut scriptum est : Veniet ex Sion qui eripiat et avertat impietatem a Jacob. (Rom., cap. xi, 11, 25, 26.)

une crise suprême, et le Verbe incarné, pour qui tout a été fait, prendra définitivement possession de son universel héritage : roi d'amour et d'éternelle félicité pour ceux qui se seront soumis à son empire ; roi de justice et d'éternel malheur pour les révoltés qui l'auront méconnu et répudié. Telle sera la fin sans fin de l'histoire humaine.

On peut la résumer tout entière dans cette parole de l'Apôtre : « *Christus heri et hodie et ipse in sæcula* [1]. Le Christ aujourd'hui, hier et dans tous les siècles. » J'aime à voir de cette hauteur les générations et les événements qui ont rempli et rempliront les siècles jusqu'à la consommation des temps. Que d'autres s'appliquent à des considérations d'un autre ordre sur les causes de ce qui se passe en ce monde, qu'ils fassent intervenir dans ces considérations les caprices de la fortune, les coups du sort, l'influence des idées, le jeu des passions, toutes les lois secondaires auxquelles sont soumises immédiatement la formation, la croissance et la décadence des peuples. Pour moi,

1. Heb., cap. XIII, 8.

l'histoire humaine me paraît plus digne du Dieu très haut et plus glorieuse à sa chétive créature, lorsque je l'étudie à la lumière du dogme qui nous révèle le plan divin dans lequel tout se rattache au Verbe rédempteur, principe et fin de toutes choses. En réponse à cette révélation, je suis heureux d'entendre sortir de tous les lieux, de tous les temps, de toutes les générations, de tous les peuples, de tous les événements de l'histoire humaine ce cri de solennel acquiescement : Cela doit être, qu'il en soit ainsi ! C'est bien ! *Amen !*

Voilà mon dernier mot, Messieurs. Il ne sort de ma bouche qu'après avoir déchiré mon cœur ; car, depuis vingt ans que nos âmes sont unies dans la vérité divine, j'ai appris à vous aimer, et me suis attaché à vous par des liens qui ne peuvent se rompre sans douleur. Me suis-je toujours montré digne de vous instruire ? — Je l'espère, car je n'ai jamais eu qu'une règle dans mon enseignement : penser avec l'Église et comme l'Église, ma très chère et très sainte Mère : *Sentire cum Ecclesia*. La grâce de Dieu, que j'ai toujours demandée d'un cœur

filial, m'a soutenu dans ma longue carrière ; mais aussi quels encouragements j'ai reçus de votre religieuse avidité, de votre bienveillante attention et de tous ces regards amis qui se fixaient sur moi et semblaient me dire : Parlez-nous de Dieu et de sa sainte vérité. Je voudrais vous parler encore, mais la vieillesse que je sens venir et le déclin de mes forces m'avertissent que je ne puis commencer une nouvelle carrière et qu'il est temps de me taire. Cependant nous nous réunirons encore pendant les jours de la retraite pour méditer ensemble les adieux du Sauveur à ses disciples. Après cela, nous nous séparerons. Mais nous resterons unis, n'est-ce pas? Moi, dans la solitude où je me préparerai au voyage de l'éternité, j'aurai toujours devant les yeux mon grand et cher auditoire de Notre-Dame, et ne pouvant plus toucher son cœur en lui lançant les flèches de ma parole, je lui enverrai de loin les flèches de ma prière. Et vous, Messieurs, quand vous entendrez une autre voix, vous vous souviendrez du pauvre petit moine qui vous a évangélisés, et vous direz à Dieu : Seigneur, bénissez et sauvez celui qui fut l'ami

de nos âmes! et cela jusqu'au jour où nous irons contempler ensemble, dans la pleine lumière du ciel, les vérités que nous n'avons pu qu'entrevoir en ce monde, et chanter d'une commune voix un éternel *Amen*.

TABLES

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CENT TROISIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE L'INTELLIGENCE

Après l'étude des détails du sublime édifice de la parole de Dieu, le symbole, il est bon de résumer dans un dernier et profond regard les impressions reçues et de se préparer à ce cri suprême de l'âme vaincue par la splendeur et la force de la vérité : *Amen !* — L'orateur, à la fin de sa carrière, demande à ce dernier mot du symbole une sorte de synthèse de tout son enseignement. — Et d'abord, *Amen* de l'intelligence. 1° Le dogme catholique prévient les recherches de l'intelligence humaine et l'affermit dans la possession des vérités fondamentales dont elle ne peut se passer et qu'elle peut connaître par ses propres forces. — 2° Le dogme catholique grandit l'intelligence humaine, en la transportant dans les régions supérieures d'une science inaccessible à la nature. — Conclusion : L'intelligence humaine lui doit un *Amen* qu'elle ne peut refuser sans s'amoindrir et sans déchoir. I. 1° L'intelligence humaine demande impérieusement une réponse à ces trois questions : — D'où venons-nous? — Qui sommes-nous? — Où allons-nous? — La vérité sur ces questions n'est pas innée ; il faut la chercher. — Difficultés de cette recherche. — Le dogme catholique vient au-devant de nos recherches et répond : Tu viens

de Dieu; — Tu es l'image de Dieu : — Tu vas à Dieu. — Le petit livre des enfants. — 2° Prévenue dans ses recherches, l'intelligence humaine se sent affermie dans la possession des vérités fondamentales par le caractère même de l'enseignement qui les lui impose. — La masse du genre humain, qui n'a ni le temps, ni la capacité de chercher, n'a ni le temps, ni la capacité d'entendre d'une manière profitable pour son intelligence les élucubrations de la raison. — Affirmations discordantes des savants. — Notre affirmation dogmatique. — Son unité et sa stabilité. — Ces caractères lui viennent de la parole de Dieu. — L'intelligence ne peut que répondre *Amen* à une affirmation divine. — II. Le dogme catholique grandit l'intelligence à ce point que toutes les connaissances qu'elle peut acquérir par ses propres forces sont moindres, en comparaison des splendeurs surnaturelles qui l'illuminent, que les lumières d'emprunt dont nous nous servons pour dissiper les ombres, en comparaison du soleil qui inonde l'espace de ses rayons. — Preuve de cette affirmation dans l'examen des trois grands objets de notre connaissance : — 1° Dieu, — 2° L'homme, — 3° Le monde, — considérés à la lumière de la raison et à la lumière du dogme catholique. — Dans cette dernière lumière tout est trop grand et trop beau pour n'être pas divin, trop divin pour n'être pas vrai : *Amen !* — Réfutation de deux objections qui nous contestent notre assentiment. — Cet assentiment ne peut être orienté du côté des superbes, des faux savants et des faux sages, ce serait nous amoindrir et déchoir. — Esprits illustres qui ont su marier la science humaine à la science divine. — Nous pouvons marcher sans honte sur les traces de ces devanciers. — Notre *Amen* doit être dans nos cœurs l'expression d'une conviction profonde. — Dans notre bouche la généreuse et publique protestation de notre foi contre les clameurs de l'impiété.

CENT QUATRIÈME CONFÉRENCE

AMEN DU SENS RELIGIEUX

En toute nature humaine l'instinct intellectuel est accompagné du sens religieux ou *religiosité* : besoin et faculté de se mettre en rapport avec Dieu d'une manière positive et efficace. — 1° On constate dans cette conférence l'existence du sens religieux, et l'on étudie ses exigences et aspirations. — 2° On prouve que ces exigences et aspirations ne sont et ne peuvent être pleinement satisfaites que dans la direction donnée au sens religieux par le dogme catholique. — I. Analyse du sens religieux d'après saint Thomas. — Les anciens, qui appelaient l'homme un animal raisonnable pour le distinguer des êtres inférieurs, n'ont pas manqué de définir en lui sa tendance naturelle vers un être supérieur en l'appelant animal religieux : *homo animal religiosum.* — L'histoire humaine justifie cette appellation, — Cicéron, — Plutarque, — Platon. — Il est évident que le sens religieux se révèle dans le monde humain par des manifestations constantes et universelles. — De l'ensemble de ces manifestations, il est facile de dégager les exigences et aspirations du sens religieux : — 1° Quant à la nature de l'être supérieur que l'homme cherche, — 2° quant à sa souveraineté, — 3° quant à sa Providence, — 4° quant aux rapprochements qui mettent la divinité à la portée de la nature humaine, — 5° quant aux rapports de l'homme coupable avec Dieu offensé, — 6° quant aux perfectionnements des actes sacrés, — 7° quant aux signes qui unissent la vie divine à la vie humaine, — 8° quant à la rémunération des mérites.

— Si l'on étudie de près chaque religion, on se convainc qu'il n'en est aucune qui donne ou puisse donner aux exigences et aspirations du sens religieux une plénière satisfaction, et que l'on doit chercher cette satisfaction dans la direction que le sens religieux reçoit du dogme catholique : — Ce qu'il faut démontrer. — II. Examen rapide des différentes religions : Panthéisme sous ses diverses formes, — dualisme, — polythéisme, — islamisme, — judaïsme. — Aucune ne donne au sens religieux une plénière satisfaction. — Le judaïsme lui-même, religion divine, a avoué son impuissance. — Il est plus impuissant aujourd'hui que jamais. — Le rationalisme moderne croit avoir trouvé la véritable direction du sens religieux, et se flatte de satisfaire à ses exigences et aspirations. — Ses prétentions à cet égard. — Dans le fait il réduit au *minimum* nos rapports avec Dieu. — Le sens religieux ne peut pas se contenter de ce *minimum*. — Le rationalisme avoue que la philosophie, faite pour quelques-uns, ne suffit pas au genre humain. — Or, le genre humain est le grand client de la divinité. C'est pour cela que Dieu lui a donné une doctrine, sous la direction de laquelle le sens religieux s'achemine à une plénière satisfaction. — Examen de la doctrine catholique sur tous les points, conformément à l'analyse faite plus haut des exigences et aspirations du sens religieux. — Conclusion : à toutes les indications qu'elle reçoit de la raison, sur les besoins religieux de la nature humaine, la doctrine catholique répond par les promesses d'un commerce complet, sublime, transcendant de l'homme avec Dieu. — Le sens religieux lui doit donc son *Amen*. — Combien refusent cet *Amen*. — Qu'adviendra-t-il de ce refus ?

CENT CINQUIÈME CONFÉRENCE

AMEN DU SENS ESTHÉTIQUE

Non seulement l'homme cherche le vrai, objet propre et connaturel de son intelligence, mais il possède encore la faculté d'être ému par cette splendeur du vrai, cette éclatante perfection de l'ordre qu'on appelle le beau : c'est le sens esthétique. — Le dogme catholique parle au sens esthétique par sa seule structure. — Retour sur ce qui a été dit à ce sujet au début de l'*Exposition*. — Il est important de profiter de tous les développements donnés à la doctrine catholique. — 1° Cette doctrine révèle le vrai et unique principe du beau. — Elle le rapproche de nous et nous le montre dans ses manifestations les plus émouvantes et les plus capables de ravir notre admiration. — 2° De là, une excitation puissante de l'âme humaine à des créations d'art religieux qui sont, dans l'univers chrétien, l'*Amen* du sens esthétique répondant aux appels du dogme catholique. — I. D'où naît le sentiment du beau ? — L'âme ne doit pas s'arrêter à la beauté qui séduit les yeux, mais chercher dans son vol sublime à atteindre le principe du beau universel. — Ce principe est la perfection suprême, en laquelle subsistent et vivent les idées de tous les êtres, et en laquelle il faut les aller chercher : *Quod ab omnibus nominatur Deus*. — Idée de Dieu exprimée dans la perfection de ce monde. — Belle doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. — Le beau, d'après Kant, « c'est un reflet de l'infini sur le fini, c'est Dieu entrevu. » — Belle parole de Platon. — Doctrines religieuses et philosophiques qui

outragent le sens esthétique. — La doctrine catholique ouvre à l'âme humaine, en quête du beau, le vaste champ de l'idéal, et lui montre la voie qu'il faut suivre pour arriver au principe de toute beauté. — Effets de cette doctrine.— II. Le dogme catholique rapproche de nous le principe du beau par les manifestations les plus émouvantes et les plus capables de ravir notre admiration. — Beauté du Verbe divin. — Par le dogme de l'Incarnation, la doctrine catholique nous montre cette beauté rapprochée de nous dans la personne du Christ.— Témoignages rendus au Christ par la science et par ses ennemis. — Admiration languissante, en comparaison de celle qui remplit l'âme du croyant éclairé par le dogme catholique.— II. 1° Ce qui, dans le dogme catholique, doit, au point de vue de l'art, exercer une vigoureuse et féconde influence sur les facultés créatrices de l'âme humaine, c'est la perfection des types qu'il propose à notre admiration.— Les religions orientales absorbent l'homme en Dieu. — Leurs productions chimériques et monstrueuses. — Le polythéisme occidental absorbe Dieu dans l'homme; chez lui, aucune impulsion ne sollicite l'art à franchir les limites de la beauté purement humaine. — Le dogme catholique nous montre un Homme-Dieu dans lequel la nature divine et la nature humaine sont unies, sans confusion et sans mélange, en une seule et même personne.— Merveilleux type ! Difficulté de marier ensemble et de fixer en une seule physionomie tous les puissants attraits de l'Homme-Dieu. — Dans le rayonnement de la suprême beauté du Fils de Dieu le dogme catholique nous montre d'autres types qui ont un caractère de sublime transcendance en regard de tous les types dont peut s'inspirer l'art humain. — Marie, la Vierge Mère.— Les saints, modifications du type même du Christ. — L'art chrétien s'est inspiré de ces types. — 2° Mais il eût été moins enlevé, moins courageux, moins hardi, et par-

tant moins fécond, s'il n'eût reçu l'impulsion du dogme de la présence réelle, substantielle et personnelle de l'Homme-Dieu parmi nous. — Toutes les merveilles de l'art prodiguées pour compenser par des honneurs sans pareils les anéantissements eucharistiques du Fils de Dieu. — Les temples chrétiens, — leur architecture, — leurs ornements, — leurs voix, — chorégraphie sacrée des cérémonies liturgiques. — Il y a dans cet ensemble quelque chose de divin qui fait dire à l'âme : Que c'est beau ! — Dénigrement de l'impiété. — Vandalisme de l'hérésie. — Il reste encore dans le monde chrétien assez de chefs-d'œuvre religieux pour témoigner de la puissance du dogme catholique sur le sens esthétique, arrêter l'art sur la pente de la décadence et provoquer son *Amen* d'admiration et d'action.

CENT SIXIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE LA VIE MORALE

L'homme n'est pas seulement un adorateur et un contemplateur du vrai et du beau, il est en lui une faculté dont le propre est de vouloir le bien et de le faire librement. S'adressant à cette faculté, pour la diriger et la conduire à sa fin, le dogme catholique doit exercer sur notre vie morale, comme sur notre vie intellectuelle, une souveraine influence. — 1° Il établit, mieux que toute autre doctrine, les solides fondements de la vie morale. — 2° Il l'appelle à une perfection transcendante, lui indique les moyens d'atteindre cette perfection, et obtient d'elle, dans les splendeurs de la sainteté, un triomphant

Amen. — I. Morale indépendante. — Diverses manières de la comprendre. 1° Souveraineté des instincts, doctrine abjecte. — 2° Recherches dans le fond même de notre nature du premier principe du juste et de l'honnête en dehors d'un être supérieur à l'homme. — D'après cette conception, le devoir devient indéterminable, parce qu'il échappe à toute règle universelle et constante. — Exemple d'expérience. — Maximes des anciens. — Hésitations de la conscience et prétentions de l'orgueil. — Ces hésitations et ces prétentions n'ont plus de prétexte ni d'excuse dès qu'une doctrine divine fait appel au sens moral, et lui montre dans la perfection d'un Dieu saint les éternels et immuables fondements du juste et de l'honnête. — Or le dogme catholique enseigne comme vérités premières : 1° l'existence d'un Dieu créateur et providence de tous les êtres. — Dieu est sa loi. — Comment ne serait-il pas la loi des êtres qu'il crée puisqu'ils tiennent de lui tout ce qui convient à leur nature? — L'homme ne peut pas être soustrait à cette loi, mais, supérieur aux autres êtres, il la reçoit d'une manière plus excellente. — C'est la conscience, première loi de Dieu, promulguée par le fait même de son insertion au livre incorruptible de notre âme. — Comment la conscience est en péril. — Dieu la sauve par ses révélations. — Le Sinaï. — Le Verbe incarné. — 2° La volonté affaiblie a besoin d'un secours. — Éclairé par le dogme catholique sur le mystère affligeant de sa déchéance, l'homme demande à Dieu ce secours. — Le dogme catholique nous le promet dans tous les combats et périls de la vie morale, mais surtout dans l'état critique où nous met le péché. — 3° Pour établir définitivement les fondements de la vie morale, il faut à la loi et au secours de Dieu une sanction. — Le dogme catholique de la vie éternelle, heureuse ou malheureuse, est la seule sanction claire, précise et efficace. — Belles paroles de

Léon XIII. — En faisant resplendir, avec le dogme catholique, les vérités premières de la loi, du secours, de la sanction, on peut obtenir l'idéal du juste et de l'honnête. — Ce n'est pourtant que le petit *Amen* de la vie morale au dogme catholique; il y en a un plus grand. — II. Le dogme catholique nous appelle à une perfection transcendante, perfection élevée au-dessus de l'idéal du juste et de l'honnête autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre. — Elle a sa raison dans un état supérieur de la nature, l'état surnaturel. — Elle est le fruit propre et réservé de la doctrine catholique, qui nous en révèle — le type, — la règle, — le principe surhumain. — 1° Le type de la sainteté est Dieu. — La doctrine catholique nous apprend que ce type invisible est devenu imitable par sa manifestation dans le Christ. — Sainteté du Christ. — Il peut nous dire : « Je vous ai donné l'exemple. — Regardez-moi et imitez. » — 2° Pour imiter un type il faut une règle. — La doctrine catholique nous apprend que le Christ est par ses lois et ses conseils le suprême régulateur de notre vie surnaturelle. — 3° Pour obéir à une loi et à des conseils de perfection, il faut un secours. — La doctrine catholique nous apprend que le Christ est le principe de la sainteté, par la grâce dont il est la source plénière. — Quelle haute et complète doctrine! — Sous l'influence de cette doctrine, la vie surnaturelle d'un chrétien, véritablement digne de ce nom, est, malgré les imperfections que ne peut éviter l'humaine nature, infiniment supérieure à la vie de l'honnête homme. Combien plus la vie du saint! — Portrait du saint. — 1° Dans la phase de purification où il dompte la nature. — 2° Dans la phase d'illumination où il pratique les vertus : — Vertus divines de foi, d'espérance, de charité. — Vertus morales : prudence, justice, force, tempérance et leurs dépendances. — 3° Dans la phase d'union où le saint se fond en quelque sorte en Dieu.

— Ce portrait du saint n'est pas une fantaisie mystique. — La sainteté est un fait historique. — Les saints ont imité la sainteté divine autant qu'une créature finie peut imiter l'infini. — Ils sont le plus glorieux *Amen* qui puisse retentir ici-bas en l'honneur de notre divine doctrine. — Appel pratique à l'auditoire.

CENT SEPTIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE LA VIE SOCIALE

Il est impossible que de la vie morale le dogme catholique n'étende pas son influence et son action jusqu'à la vie sociale. — La vie sociale est naturelle à l'homme le plus expansif et le plus communicatif de tous les êtres. Il y développe toutes ses facultés et y épanouit toute sa grandeur native. — La société est un corps constitué moralement, comme sont constitués physiquement les corps vivants. — La vie sociale est l'ensemble des rapports qui, dans le corps social, relient la tête aux membres, les membres à la tête, et les membres entre eux. — Elle est soumise, comme la vie morale, à l'influence des doctrines; par conséquent elle est d'autant plus prospère, féconde et glorieuse que la doctrine dont elle subit l'influence y fait circuler plus de *respect* et plus *d'amour*. — On démontre dans cette conférence que le dogme catholique est par excellence : — 1° la doctrine du *respect* — 2° de l'*amour* dans la vie sociale. — Toutes les sociétés lui doivent donc un *Amen* de conviction et d'action. — I. 1° C'est à la tête de la société, c'est-à-dire au pouvoir qui gouverne qu'est dû le premier hom-

mage du respect. — Cet hommage est en raison de l'idée que nous avons de la dignité du pouvoir. — Idée qu'on a aujourd'hui du pouvoir. — Le peuple est souverain. — La manière dont on entend ce principe aboutit à cette conclusion condamnée par l'Eglise : L'autorité n'est autre chose que la somme du nombre et des forces matérielles. — Dans ces conditions on ne sait à qui doit aller l'hommage du respect. — D'après le dogme catholique Dieu créateur et providence n'abdique en aucune main ses droits de souverain maître. — Le pouvoir vient de Dieu comme de sa première source; il est dans la vie sociale une représentation de Dieu. — Comment Dieu confirme cette vérité par sa révélation. — Le Christ dans le pouvoir. — Devant cette haute et surnaturelle majesté du pouvoir, qui ne serait pénétré de respect? — 1° Influence de la doctrine catholique sur l'autorité elle-même qui sent le besoin de se respecter. — 2° Sur les sujets qui respectent et manifestent pratiquement leur respect par une obéissance honorable et par la prière. — Conclusion : grandeur deux fois divine qui perfectionne la vie du corps social dans les rapports de la tête aux membres, des membres à la tête. — 2° Rapports des membres entre eux. — Inégalité entre les membres du corps social. — Ces inégalités entrent dans l'arrangement des choses, dans l'ordre voulu de Dieu et maintenu par sa providence. — Vaines tentatives pour les faire disparaître. — La doctrine catholique nous les fait oublier en proclamant notre commune grandeur 1° d'origine, 2° de nature, 3° de destinée. — Comment le respect social découle de cette doctrine. — A la vérité de notre grandeur commune le dogme catholique ajoute les sublimes leçons du mystère de l'Incarnation, qui n'abaisse la divinité que pour établir entre tous les hommes la noble et sublime égalité de la grâce. — Conséquence de cette égalité pour le respect social. — II. Le respect pré-

pare dans la vie sociale la circulation de l'amour, qui seul peut donner aux sociétés humaines le cachet de la perfection.--Conséquences philanthropiques que la raison peut tirer de notre communauté d'origine, de nature et de destinée. — Imperfection de la philanthropie. — Elle ne peut pas être ce surnaturel amour que dans le langage chrétien nous appelons la charité, et dont saint Paul a dit qu'elle est le lien de la perfection. — La charité ne se produit que dans le rayonnement des vérités sublimes que nous révèle le dogme catholique. 1° Il nous en montre le type transcendant dans la vie divine où l'Esprit-Saint qui est amour est le nœud de la perfection. — 2° Le législateur et le modèle dans notre propre nature, Jésus-Christ. — 3° La source, dans les sacrements et surtout le banquet eucharistique. — 4° Le but : étendre le bienfait de la rédemption en gagnant par l'amour des âmes à Jésus-Christ. — Influence de cette doctrine : elle touche les cœurs et les ouvre à la pénétration de cette vertu divine dont la force, à la fois répressive et expansive, étouffe les passions malsaines qui tendent à disjoindre les membres du corps social, rapproche, unifie et fait oublier l'inégalité des états par l'échange de mutuels bienfaits. — Développement des paroles de saint Paul : *Charitas non inflatur, — non est ambitiosa, — non quærit quæ sunt, — non æmulatur, — patiens est, — non irritatur, — benigna est.* — Conclusion : Tout est ramené à la perfection par l'amour. — Nous sommes loin de cette perfection. — A qui la faute ? — Regard sur l'avenir où peut se faire une application plus profonde, plus large, plus radicale des principes de perfectionnement social dont la doctrine catholique est le foyer, provoquant un parfait *Amen de respect* et *d'amour.*

CENT HUITIÈME CONFÉRENCE

AMEN DE L'HISTOIRE HUMAINE

(Avant la conférence, allocution du cardinal Richard pour remercier le prédicateur de ses vingt années d'apostolat à Notre-Dame. — Réponse du prédicateur).

Il ne reste plus qu'à mettre le dogme catholique en rapport avec toute l'histoire humaine. — La loi supérieure qui domine tous les événements, et ordonne la vie des peuples à un même but divin, ne nous est bien connue qu'en Celui dont l'enseignement catholique nous révèle l'existence et l'universelle souveraineté, le Verbe incarné qui a dit de lui-même au voyant de Pathmos : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. » — Projection de cette lumière vivante : — 1° Sur les temps anciens, — 2° sur les temps nouveaux. — I. Dans les extrêmes lointains où l'histoire commence, l'esprit humain s'agite au milieu des ombres, et, malgré les explications qu'il demande à la nature et aux plus vieilles traditions, il ne parvient pas à se fixer sur des notions certaines. — Exemple : la genèse du monde et l'origine de la race humaine. — Le dogme catholique nous fait voir, avant tous les temps, l'histoire du monde et de l'humanité dans le plan de celui qui doit la commencer et la conduire à sa fin. — Plan de l'Incarnation. — Tout dans le Verbe, par le Verbe et pour le Verbe incarné. — Il est l'*alpha*. — Parole vivante et féconde il crée le monde, et couronne son ouvrage par la création du couple en qui commence l'histoire humaine. — Objections contre ce couple unique. — Comment on peut les ré-

soudre par l'observation scientifique, attentive, que nous commande le dogme catholique. — Objections contre la perfection et la béatitude du premier couple, tirées de la considération de nos misères présentes. — Solution par le dogme de la chute originelle, dogme traditionnel. — Dans le rayon révélateur où le dogme catholique nous montre la chute de l'humanité, il nous montre aussi le Rédempteur. — Objections contre le retard de la rédemption. — Dieu devait, d'après la doctrine catholique, ce retard à notre orgueil et à la majesté de son Fils. — L'humanité a donc fait l'expérience des faiblesses de sa raison et de la corruption de son cœur. — Les Gentils. — Concentration des projections lumineuses du dogme catholique sur le peuple élu, le peuple juif. — Vains efforts de la science pour le noyer dans l'histoire. — Israël est dans l'histoire humaine le peuple de Dieu, et sa vie le mystérieux courant dans lequel les desseins de la Providence s'acheminent à leur accomplissement. — Ses espérances. — Comment les oracles se succèdent pour soutenir et grandir ces espérances. — Prodiges de Dieu pour rendre le peuple juif inexterminable. — Il survit à toutes les catastrophes. — Il y a dans ses malheurs une intention bienfaisante de la Providence à l'égard des autres peuples. — Israël a répandu partout sans être brisé le parfum de ses croyances, de ses promesses et de ses espérances. — Le monde humain, longuement et fortement manié, comme le monde matériel, est prêt à recevoir le Christ. — Tous les temps anciens de l'histoire humaine sont éclairés par cette vérité du dogme catholique : Dieu créateur a tout fait par son Verbe et pour son Verbe incarné. — II. État du monde à l'époque où s'achèvent les préparations de la Providence. — Cantique des anges : « Un sauveur vous est né. » — Son apparition n'occupe qu'un quart de siècle dans l'histoire humaine, mais après avoir éclairé les temps anciens

dont elle explique la longue et laborieuse gravitation, elle inonde de sa lumière les temps nouveaux dont elle explique la glorieuse transformation. — Coup d'œil rapide sur cette transformation. — Nous n'avons pas besoin d'en connaître l'histoire détaillée; il suffit de fixer notre attention sur le fait contemporain. — Or, voici le fait contemporain : — Il y a aujourd'hui un monde chrétien. — Comparaison de ce monde contemporain avec le triste monde dans lequel se condensaient, il y a près de dix-neuf cents ans, les constantes expériences de l'erreur et de la corruption. — Il y a là une prodigieuse transformation dont on chercherait en vain la cause naturelle. — « Le monde chrétien est la plus puissante création que l'on ait jamais vue.»—Le dogme catholique, en projetant sur les temps nouveaux la lumineuse vérité d'un Dieu incarné, mort pour le salut du monde, peut seul nous expliquer cette puissante création. — Il éclaire les temps écoulés, mais on peut suivre encore ses projections dans l'avenir de l'histoire humaine, dont il nous permet d'entrevoir les dernières phases et le dénouement. — Il faut que le Christ règne : *Oportet illum regnare.* — État actuel de son règne. — Promesses qui lui sont faites dans la sainte Écriture. — Ces promesses ne sont pas encore réalisées. — Elles se réaliseront; rien n'en pourra empêcher l'accomplissement. — Dernier mystère de l'histoire humaine : la conversion d'Israël. — Après cela, la fin des temps et le règne éternel de justice et d'amour du Christ triomphant. — L'histoire humaine peut se résumer tout entière dans cette parole de l'Apôtre : *Chistus heri et hodie et ipse in sæcula.* — Vue de cette hauteur elle est plus digne de Dieu et de sa chétive créature. — Elle dit au dogme catholique un glorieux *Amen.* — Adieux à l'auditoire.

TABLE GÉNÉRALE

DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

AVENT (1869)

CONCILE ET JUBILÉ

PRÉFACE.
PREMIÈRE CONFÉRENCE. — De la convocation du Concile. — Appel royal de l'Église.
DEUXIÈME CONFÉRENCE. — De la convocation du Concile. — Appel maternel de l'Église.
TROISIÈME CONFÉRENCE. — De l'union du Concile et du Jubilé. — Prières demandées par l'Église.
QUATRIÈME CONFÉRENCE. — De l'union du Concile et du Jubilé. — Trésors offerts par l'Église.
CINQUIÈME CONFÉRENCE. — De la majesté et de l'autorité du Concile.
SIXIÈME CONFÉRENCE. — Confiance et soumission dues au Concile :
1° Bulle d'indiction du Concile du Vatican ;
2° Lettre apostolique de N. S. P. le Pape Pie IX, concernant le Jubilé ;
3° Lettre aux protestants et autres non catholiques ;
4° Lettre aux Orientaux unis.

CARÊME (1872)

RADICALISME CONTRE RADICALISME

PRÉFACE.
PREMIÈRE CONFÉRENCE. — L'homme selon les principes chrétiens. — Le chrétien et la vérité.
DEUXIÈME CONFÉRENCE... — Le chrétien et le devoir.
TROISIÈME CONFÉRENCE. — Les principes chrétiens et la famille. — Constitution de la famille chrétienne.
QUATRIÈME CONFÉRENCE... — L'éducation chrétienne.
CINQUIÈME CONFÉRENCE. — Les principes chrétiens et la société. — Le pouvoir.
SIXIÈME CONFÉRENCE... — Les rapports sociaux.

EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE

CARÊME (1873)

EXISTENCE DE DIEU

PRÉFACE.
PREMIÈRE CONFÉRENCE. — Vue générale du dogme catholique.
DEUXIÈME CONFÉRENCE. — Connaissance de Dieu.
TROISIÈME CONFÉRENCE. — Affirmation de l'existence de Dieu.
QUATRIÈME CONFÉRENCE. — Démonstration de l'existence de Dieu.
CINQUIÈME CONFÉRENCE. — La personnalité de Dieu.
SIXIÈME CONFÉRENCE. — L'idole contemporaine.
NOTES.

CARÊME (1874)

ÊTRE, PERFECTION, VIE DE DIEU

SEPTIÈME CONFÉRENCE. — L'Être divin.
HUITIÈME CONFÉRENCE. — L'intelligence divine.
NEUVIÈME CONFÉRENCE. — La volonté divine.
DIXIÈME CONFÉRENCE. — Les processions divines.
ONZIÈME CONFÉRENCE. — La raison et les processions divines.
DOUZIÈME CONFÉRENCE. — Dieu principe et fin.
INDEX des principales erreurs contraires aux dogmes exposés dans ce volume.

CARÊME (1875)

ŒUVRE DE DIEU

TREIZIÈME CONFÉRENCE. — La Genèse du monde.
QUATORZIÈME CONFÉRENCE. — L'harmonie du monde.
QUINZIÈME CONFÉRENCE. — Le monde invisible.
SEIZIÈME CONFÉRENCE. — La nature de l'homme.
DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — La beauté et la grandeur de l'homme.
DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE. — La vie divine dans l'homme.
INDEX, etc.

CARÊME (1876)

GOUVERNEMENT DE DIEU

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — Le gouvernement divin.
VINGTIÈME CONFÉRENCE. — La souveraineté du gouvernement divin et la liberté.
VINGT ET UNIÈME CONFÉRENCE. — L'immutabilité des lois du gouvernement divin et la prière.
VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE. — L'infaillibilité, la sainteté du gouvernement divin et le mal.
VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE. — La prédestination et la grâce.
VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE. — L'action de la grâce.
INDEX, etc.

CARÊME (1877)

PRÉPARATION DE L'INCARNATION

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE. — Le plan de l'incarnation.
VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE. — L'humanité dans Adam.
VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — La chute.
VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE. — La chute dans l'humanité.
VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — La plénitude des temps.
TRENTIÈME CONFÉRENCE. — Le Paradis de l'incarnation.

CARÊME (1878)

EXISTENCE ET PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST

TRENTE-ET-UNIÈME CONFÉRENCE. — Le témoignage des faits.
TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE. — L'affirmation chrétienne.
TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE. — L'affirmation de Jésus-Christ.
TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE. — La possibilité de l'incarnation.
TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE. — L'union hypostatique.
TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE. — Les faux Christs.
INDEX, etc.

CARÊME (1879)

PERFECTIONS DE JÉSUS-CHRIST

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — L'intelligence de Jésus-Christ.
TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE. — La volonté de Jésus-Christ.
TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — Le cœur de Jésus-Christ.
QUARANTIÈME CONFÉRENCE. — La sainteté de Jésus-Christ.
QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE. — Les infirmités de Jésus-Christ.
QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE. — Le sacerdoce de Jésus-Christ.
INDEX, etc.

CARÊME (1880)

VIE DE JÉSUS-CHRIST

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE. — L'enfant.
QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE. — L'ouvrier.
QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE. — Le docteur.
QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE. — Le thaumaturge et le prophète.
QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — Le martyr.
QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE. — Le triomphateur.
INDEX, etc.

CARÊME (1881)

ŒUVRE DE JÉSUS-CHRIST

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — La Rédemption.
CINQUANTIÈME CONFÉRENCE. — Le chef-d'œuvre de la Rédemption.
CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE. — La société des rachetés.
CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE. — L'unité de l'Église.
CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE. — La sainteté de l'Église.
CINQUANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE. — La catholicité et l'apostolicité de l'Église.
INDEX, etc.

CARÊME (1882)

GOUVERNEMENT DE JÉSUS-CHRIST

CINQUANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE. — L'autorité de l'Église.
CINQUANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE. — Le chef de l'Église.
CINQUANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — Le gouvernement des âmes.
CINQUANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE. — La répression dans l'Église.
CINQUANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — L'Église et les sociétés humaines.
SOIXANTIÈME CONFÉRENCE. — La communion des saints.
INDEX, etc.

CARÊME (1883)

GRACE DE JÉSUS-CHRIST

SACREMENTS — BAPTÊME — CONFIRMATION

SOIXANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE. — La nature des sacrements.
SOIXANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE. — L'harmonie des sacrements.
SOIXANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE. — Les caractères sacramentels.
SOIXANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE. — Le baptême.
SOIXANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE. — Le baptisé.
SOIXANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE. — La confirmation.
INDEX, etc.

CARÊME (1884)

GRACE DE JÉSUS-CHRIST

EUCHARISTIE

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — Le mystère eucharistique.
SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE. — Les miracles eucharistiques.
SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — Les contrastes eucharistiques.
SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE. — Le sacrifice.
SOIXANTE ET ONZIÈME CONFÉRENCE. — La communion.
SOIXANTE-DOUZIÈME CONFÉRENCE. — La communion dans l'Église.
INDEX, etc.

CARÊME (1885)

GRACE DE JÉSUS-CHRIST

PÉNITENCE — EXTRÊME-ONCTION

SOIXANTE-TREIZIÈME CONFÉRENCE. — Le repentir.
SOIXANTE-QUATORZIÈME CONFÉRENCE. — La confession, sa nécessité.
SOIXANTE-QUINZIÈME CONFÉRENCE. — La confession, ses caractères et ses effets réparateurs.
SOIXANTE-SEIZIÈME CONFÉRENCE. — La satisfaction.
SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — Les pénitents.
SOIXANTE-DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE. — L'Extrême-Onction.
INDEX, etc.

CARÊME (1886)

GRACE DE JÉSUS-CHRIST

ORDRE

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — La consécration sacerdotale.
QUATRE-VINGTIÈME CONFÉRENCE. — La dignité du prêtre.
QUATRE-VINGT-UNIÈME CONFÉRENCE. — Les devoirs du prêtre.
QUATRE-VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE. — Les droits du prêtre.
QUATRE-VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE. — Le générateur du sacerdoce.
QUATRE-VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE. — Les ennemis du sacerdoce.
INDEX, etc.

CARÊME (1887)

GRACE DE JÉSUS-CHRIST

MARIAGE

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE. — La sainteté du mariage.
QUATRE-VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE. — Le lien conjugal.
QUATRE-VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — Le Divorce.
QUATRE-VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE. — La législation du mariage.
QUATRE-VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — Les profanations du mariage.
QUATRE-VINGT-DIXIÈME CONFÉRENCE. — Le célibat et la virginité.
INDEX, etc.

CARÊME (1888)

LA VIE FUTURE

QUATRE-VINGT-ONZIÈME CONFÉRENCE. — La mort.
QUATRE-VINGT-DOUZIÈME CONFÉRENCE. — Traditions et croyances sur la vie future.
QUATRE-VINGT-TREIZIÈME CONFÉRENCE. — Intuitions et déductions de la raison,
QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME CONFÉRENCE. — Illusions et chimères.
QUATRE-VINGT-QUINZIÈME CONFÉRENCE. — Indifférence et négation.
QUATRE-VINGT-SEIZIÈME CONFÉRENCE. — Lumières de la foi.
INDEX, etc.

CARÊME (1889)

L'AUTRE MONDE

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — Le purgatoire.
QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE. — L'enfer, éternité des peines.
QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — L'enfer, nature des peines.
CENTIÈME CONFÉRENCE. — Le ciel.
CENT UNIÈME CONFÉRENCE. — La résurrection.
CENT DEUXIÈME CONFÉRENCE. — Le nombre des élus.
INDEX, etc.

CARÊME (1890)

AMEN

SYNTHÈSE — CONCLUSIONS

CENT TROISIÈME CONFÉRENCE. — *Amen* de l'intelligence.
CENT QUATRIÈME CONFÉRENCE. — *Amen* du sens religieux.
CENT CINQUIÈME CONFÉRENCE. — *Amen* du sens esthétique.
CENT SIXIÈME CONFÉRENCE. — *Amen* de la vie morale.
CENT SEPTIÈME CONFÉRENCE. — *Amen* de la vie sociale.
CENT HUITIÈME CONFÉRENCE. — *Amen* de l'histoire humaine.

FIN.

PARIS — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

UNIVERSITAS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of C
Date Due

a39003 001910511b

BX 1752 .M62 1890
MONSABRE, JACQUES MARI
EXPOSITION DU DOGME CA

CE BX 1752
.M62 1890
C00 MONSABRE, JA EXPOSITION
ACC# 1351103

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 07 01 3